



1247

Palat. XXXIV 51



ÉLÉMENTS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TOME HUITIÈME.

24111111

11111111

11111111

11111111

5833/2
ÉLÉMENTS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

SECONDE PARTIE.
HISTOIRE MODERNE.

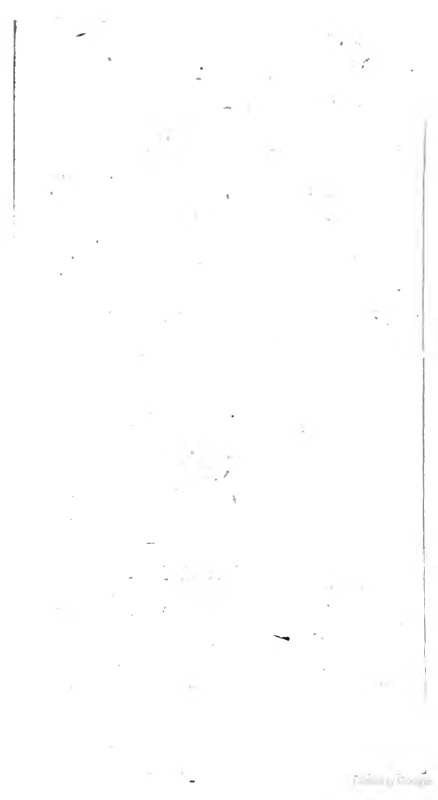
Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie
Françoise, & des Académies de Lyon
& de Nancy.

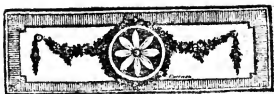
TOME HUITIÈME.
NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A PARIS;
Chez D U R A N D, neveu, Libraire, rue
Galande, à la Sageffe.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.





ÉLÉMENTS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

HENRI IV.

LES MAUX DE LA FRANCE RÉPARÉS
PAR UN BON ROI.

*Depuis l'an 1589, jusqu'au ministère du
cardinal de Richelieu, en 1524.*

CHAPITRE PREMIER.

*Henri IV en guerre avec les ligueurs.
— Il abjure le calvinisme, & la ligue
s'affoiblit.*

TROIS fils de Henri II avoient Droit de
regné l'un après l'autre, & n'avoient Henri IV
point laissé d'enfans. La branche de à la cou-
ronne.
Tome VIII. A

2 HISTOIRE MODERNE.

Valois se trouvoit éteinte. Henri de Bourbon , roi de Navarre , descendant de saint Louis , n'étoit parent du dernier roi qu'au vingt deuxieme degré. Cependant la couronne lui appartenoit , en qualité de premier prince du sang. Le ciel sembloit avoir disposé les événemens , formé son cœur & son esprit , pour le rendre le modele des rois de France. Ses défauts , que nous ne dissimulerons pas , étoient ceux d'une âme tendre & sublime.

Ses belles
qualités.

Valeur héroïque , sagacité admirable , bonté généreuse , amour de la gloire & de la patrie ; franchise , droiture , économie , talens pour les affaires , habitude du travail , aimable & noble simplicité : tout devoit lui attirer l'hommage volontaire des peuples , obligés de lui obéir par le droit de sa naissance. Mais sa religion , quoiqu'il fût calviniste sans entêtement , ternissoit aux yeux de la plus grande partie du royaume ses excellentes qualités , au point de faire violer à son égard une loi fondamentale , que l'on eût respectée en faveur d'un prince enfant , imbécille , ou même d'un méchant prince , si le fanatisme n'eût pas jeté les François dans le délire.

Obstacles
dans sa religion.

Le duc de Mayenne , chef de la

XII. ÉPOQUE. 3

ligue après la mort de ses freres , dont il n'avoit pas l'activité & l'au-
 dace , auroit pu prendre le titre de
 roi : il aima mieux le faire donner au
 vieux cardinal de Bourbon , toujours
 prisonnier. Henri IV , abandonné du
 grand nombre , réduit à six mille
 hommes , de trente mille qui avoient
 commencé le siege de Paris , se re-
 tire vers Dieppe. Mayenne le pour-
 suit avec une armée trois ou quatre
 fois plus forte , & perd la bataille
 d'Arques. Le vainqueur remporte l'an-
 née suivante une victoire complète à
 Ivry. C'est là qu'avant l'action , il dit
 aux troupes ces belles paroles : *En-
 fans , si les cornettes vous manquent ,
 ralliez-vous à mon panache blanc ; vous
 le trouverez toujours au chemin de l'hon-
 neur & de la gloire. Dieu est pour nous.*
 En effet , il donna l'exemple du cou-
 rage , en affrontant mille dangers. Il
 donna celui de l'humanité , en criant
 lorsqu'on poursuivoit les Fuyards : *Sau-
 vez les François.* Et les François pou-
 voient être ses ennemis !

Paris fut bientôt bloqué. La haine
 des ligueurs y éclata d'autant plus con-
 tre le roi , qu'il se montrait plus digne
 d'amour. Le cardinal de Bourbon ve-
 noit de mourir. A cette nouvelle ,

1589.
Le duc de
Mayenne
chef de la
ligue.

Batailles
d'Arques
& d'Ivry.

1590.
Blocus de
Paris.

Exéc. de la

Sorbonne, décide en Sorbonne (car les théologiens décidoient tout) que Henri , hérétique relaps & excommunié , ne peut être reconnu , *quand même il seroit absous des censures*. Le parlement privé de ses meilleurs membres , approuve un décret si horrible , & défend sous peine de mort toute proposition d'accommodement avec Henri. Un régiment de prêtres & de moines armés de cuirasses & de mousquets , parcourt les rues pour animer la populace , déjà trop furieuse. La famine devient insupportable : on fait du pain avec des os de mort , réduits en poudre. La palme de martyre , que la Sorbonne a promise , encourage de malheureux enthousiastes ; tandis que les moines , qui la prêchent , ne sentent guere les besoins. On visite les couvens , on y trouve des provisions , qui soulagent un peu la misere d'une populace famélique.

Si Henri avoit été sans pitié pour ces furieux , il étoit sûr de prendre la capitale , où deux cent mille hommes languissoient dans le besoin. Mais , *j'aimerois mieux n'avoir point de Paris , disoit-il , que de l'avoir tout ruiné par la mort de tant de personnes*. Il laisse aux bouches inutiles un libre passage ;

Bonté excessive du roi pour les Parisiens.

XII. É P O Q U E. 5

Il permet à ses officiers & à ses soldats , de faire entrer des rafraîchissemens pour leurs amis. Par cette bonté de pere , que la rigueur des armes ne permet point en de telles circonstances , il s'expose à perdre le fruit de ses travaux , & à prolonger la guerre civile.

Philippe II , roi d'Espagne , portoit ses vues sur la couronne de France. Alexandre Farnese délivre Paris. Il protégeoit la ligue ; mais ne lui envoyoit que des secours médiocres , afin de la tenir assujettie à ses desseins. Craignant que la prise de Paris n'entraînât tout , il ordonna au duc de Parme d'y conduire son armée. Ce grand général quitte les Pays-bas , où le jeune Maurice , fils & successeur du prince d'Orange assassiné , soutenoit par ses efforts la république hollandoise. A son approche , Henri leve le siege pour aller combattre. Paris est délivré. Farnese , qui ne devoit rien souhaiter , de plus , évite sagement le combat ; & retourne aux affaires pressantes de son gouvernement des Pays-bas. Alors la situation du roi est déplorable. Triste situation de Henri. Sans argent , il voit ses trou-
pes abattues , prêtes à quitter les drapeaux. Un jour même , il n'a pour dîner que la table du surintendant ,

6 HISTOIRE MODERNE.

François d'O, plus occupé de son bien-être que des besoins du souverain.

Invasion du duc de Savoie. D'autres malheurs suivirent ce revers. Le duc de Savoie, non content du marquisat de Saluces, voulut envahir le Dauphiné & la Provence. Iesdiguières, grand capitaine, sauva le Dauphiné ; mais la Provence reçut le duc avec des transports de joie : le parlement d'Aix, emporté par un vertige trop commun, le nomma *lieutenant général sous la couronne de France*.

1591. Grégoire XIV soutient les ligueurs. Grégoire XIV, de son côté, ordonna sous peine d'excommunication, de quitter le parti d'un prince *hérétique & privé de tous ses domaines*. Il fit plus : il envoya aux ligueurs des troupes & de l'argent. De l'argent envoyé de Rome en France ! ce n'est pas le moindre phénomène de ce tems-là. Philippe comptoit déjà sur la couronne, ou pour lui-même, ou pour sa fille. Si les Seize avoient eu autant de conduite que d'audace, il seroit peut-être parvenu, du moins en passant, jusqu'à ce que la nation sentît toute la honte du joug étranger.

Les seize, à force d'attentats s'attirent le châtiement. Ces fougueux rebelles, ne connoissant aucun frein, prétendant faire la loi au duc de Mayenne comme aux

Epoque
XII. É P O Q U E. 7

autres , se creusoient un précipice par leurs excès mêmes. Le parlement n'ayant pas condamné à mort un homme qu'ils vouloient perdre , ils firent pendre trois magistrats , en particulier Brissot , qui exerçoit la charge de premier président. Mayenne irrité arrive , prend en secret de sages mesures , livre au bourreau quelques uns des plus furieux , chasse Buffi-le-Clerc de la Bastille ; & réprime ainsi une faction détestable , dont toute la force venoit de la démence du fanatisme.

Les affaires du roi n'en avançoient pas davantage. Des secours d'Angle-Henri assie-
terre & d'Allemagne le mirent en état ge Rouen.
d'assiéger Rouen. Mais il y trouva une
résistance opiniâtre ; & lorsqu'il espé-
roit d'en triompher , il eut le chagrin
de voir le duc de Parme lui ravir
encore sa proie. Il leva le siege , brû-
lant de se venger par une bataille.
Farnèse , poursuivi & pressé dans la
Normandie , lui échappa en passant de
nuit la Seine sur un pont de bateaux.
Sa retraite fut d'autant plus glorieuse ,
que Henri l'avoit jugée impossible. Peu
de tems après , mourut en Flandre ce
grand général , âgé de quarante-sept
ans. Ses vertus relevoient l'éclat de
ses talens militaires. Personne n'eût

Le duc de
Parme lui
fait lever
le siege.

Mort de
ce grand
général.

8 HISTOIRE MODERNE.

été plus propre à ramener les Provinces-unies sous la domination d'Espagne , s'il y avoit eu du remede aux maux qu'avoient faits le despotisme & la persécution.

Bouchage,
deux fois
capucin.

Le duc de Savoie perdit bientôt la Provence ; & Lefdiguieres dissipa les troupes du pape ; sans que l'acharnement des ligueurs parût s'affoiblir. Un trait peint encore la folie du siecle. Le comte de Bouchage , frere du duc de Joyeuse , s'étoit fait capucin en 1587. On l'obligea sous peine de péché mortel , de quitter l'habit monastique pour se mettre à la tête de l'armée. Sa vocation pour les capucins (chez qui il rentra ensuite), prouve bien qu'il n'étoit pas un Alexandre Farnese ; mais elle étoit propre , sans doute , à inspirer de la confiance & de l'enthousiasme aux ligueurs.

1593.
La cour
de Rome
& Philippe
II s'effor-
cent de fai-
re élire un
roi de
France.

Ce parti reçoit toujours l'impression de la cour de Rome. Clément VIII (Aldobrandin) suivant les traces de Grégoire XIV , tenoit à Paris un légat qui dirigeoit les mouvemens. Une bulle exhorte les François à l'élection d'un roi. Mayenne convoque les états généraux. Dans cette assemblée , où les ligueurs croient représenter la nation , le légat demande un serment

XII. É P O Q U E. 9

de ne jamais recevoir Henri, quand même il abjureroit l'hérésie. Nous avons vu la Sorbonne même en faire un devoir. Le duc de Féria, ambassadeur de Philippe II, demande qu'on mette sur le trône l'infante d'Espagne, qui épouserait le jeune duc de Guise. On fouloit aux pieds les lois du royaume; on alloit se donner pour maître un étranger. Le parlement sortit par bonheur de sa honteuse léthargie; il rendit un arrêt conforme à la loi salique, qu'aucun prétexte de religion ne pouvoit anéantir. Plus ces magistrats s'étoient égarés, plus l'arrêt confondit les séditieux.

Mais si Henri IV persistoit dans sa religion, une barrière insurmontable s'opposoit à ses droits & à ses efforts. Il le sentoit. Sans cesse il avoit déclaré qu'il désireroit sincèrement de s'instruire; qu'il étoit prêt à prendre le parti de la vérité, dès qu'on l'auroit détrompé de l'erreur; que la guerre implacable qu'on lui faisoit, étoit la seule cause qui l'empêchât de s'occuper de ce grand objet. Rien de plus juste que ses plaintes. Le légat, les Espagnols, les enthousiastes avoient poussé l'obstination, jusqu'à rejeter un projet de conférences entre les catholi-

Henri se plaint qu'on l'empêche de se convertir.

ques des deux partis. Ces conférences s'étoient pourtant tenues à Surène, sans rien produire d'avantageux.

Il se dé-
termine
tout-à-
coup, &
abjure le
calvinisme

Les catholiques attachés au roi commençoient à se plaindre de sa persévérance dans le calvinisme. Les calvinistes modérés lui représentoient la nécessité d'un changement : ils disoient que le *canon* de la messe étoit nécessaire pour triompher des rebelles. Même parmi les ministres de la réforme, quelques-uns levoient les difficultés, en avouant qu'on pouvoit faire son salut dans l'église romaine. Enfin il conféra un ou deux jours avec des évêques ; il se décida : il fit abjuration à Saint-Denis, en présence d'une foule de Parisiens. On courut à cette cérémonie, quoique le légat, mettant le comble aux excès de la cour de Rome, eût défendu d'y assister sous peine d'excommunication.

! Cepen-
dant le fa-
natisme le
poursuit
encore.

Si la politique, comme on ne peut guère en douter, eut beaucoup de part à la conversion du monarque, jamais peut-être elle ne fit un plus grand bien au royaume. Quelle espérance pouvoit-il y avoir de finir autrement la guerre civile ; puisque des ligueurs effrénés saisirent ce moment pour redoubler leurs efforts ? Un curé

XII. É P O Q U E. 11

de Paris prêcha neuf fois contre l'absolution donnée au roi par l'archevêque de Bourges. Un cordelier Savoyard, traitant le même sujet, exhorta ses auditeurs à prier Dieu, que le pape fût insensible aux instances du *Béarnois*, & refusât de l'absoudre. Un évêque de Senlis, prédicateur, promit en chaire de prouver que le *Béarnois* étoit bâtard & indigne de la couronne. Un batelier, nommé Barriere, fut convaincu d'avoir voulu assassiner ce bon prince, & nomma quatre prêtres ou religieux, comme instigateurs du parricide.

Henri ayant été reçu dans la capitale en 1594, y signalant sa bonté & son zèle, Jean Châtel, jeune fanatique, le blessa d'un coup de couteau à la gorge. L'assassin, dans l'interrogatoire, allégua la doctrine du tyrannicide, qu'il avoit apprise chez les jésuites, ses maîtres, & qu'il avoit entendu prêcher ailleurs. Les jésuites seuls, (avec les capucins) s'étoient d'abord obstinés dans la révolte, jusqu'au jugement du pape. Nouveau motif de les croire plus dangereux. Le parlement les bannit, & fit pendre leur bibliothécaire. Guignard, chez qui l'on trouva des libelles contre le

1594.
Crime de
Jean Châ-
tel.

Bannisse-
ment des
jésuites.

roi , écrits de sa main. Cette société , en butte à la haine , non-seulement des religionnaires , mais d'un grand nombre de catholiques , éprouvoit déjà tous les jours , combien l'esprit national étoit difficile à concilier avec son esprit de corps.

La raison & le ridicule employés utilement contre la ligue. Remarquons ici , soit pour l'honneur des lettres , soit pour l'utilité générale , qu'on attribue en grande partie la décadence de la ligue à quelques écrits ingénieux , sur-tout à la *Satire Ménippée*. La raison & le ridicule démasquèrent son absurde superstition , & sa détestable politique. Le ridicule pénètre ; la raison éclaire : tout leur cede tôt ou tard. C'est ainsi qu'une foule d'abus s'est évanouie insensiblement. Ceux qui avoient intérêt à les maintenir , ou qui se croyoient obligés de les défendre , s'efforcèrent en vain d'enchaîner la main des auteurs , & de fermer les yeux aux lecteurs. A moins de détruire le goût de la lecture , ils ne pouvoient qu'exciter , par leurs oppositions , la liberté des uns , la curiosité des autres. La plupart des ouvrages , dont l'utilité est aujourd'hui reconnue , & dont les gouvernemens adoptent les principes , ont essuyé des condamnations flétris-

santes. Combien n'importe-t-il donc pas de favoriser la noble & courageuse passion d'instruire les hommes, de même qu'il importe de réprimer la criminelle manie de les corrompre ?

CHAPITRE II.

'Absolution du roi à Rome. — Traité de Vervins. — Fin de Philippe II. — Etat de l'Espagne & de l'empire.

DEPUIS deux ans que le roi étoit catholique, il sollicitoit toujours son absolution à Rome : sans une absolution du pape, un souverain excommunié ne pouvoit désarmer le fanatisme. Les prétentions romaines, la politique espagnole, faisoient naître mille & mille difficultés dans une affaire si simple. Du Perron & d'Ossat (depuis cardinaux), ambassadeurs de France, eurent besoin d'une dextérité infinie, pour mettre à couvert l'honneur & les droits de la couronne. On auroit voulu qu'elle semblât être un don du pontife. Clément VIII, dont les refus en 1595. Henri IV
absous en-
fin par Clé-
ment VIII.
A quelles
conditions
toute autre circonstance eussent été fu-
nestes au saint-siège, se borna enfin à

des conditions moins odieuses. Une des principales fut la publication du concile de Trente , & l'observation de ses décrets , excepté les articles qui pourroient troubler la tranquillité publique , *supposé qu'il y en eût*. Il est assez singulier de voir Henri IV obligé , par pénitence , de dire le chapelet tous les jours , les litanies tous les mercredis , le rosaire tous les samedis , &c. Pendant la cérémonie de l'absolution , les ambassadeurs à genoux reçurent , selon l'usage , des coups de verges de la main du pape , à chaque verset du *Miserere*. C'est une imitation allégorique de la manière dont les Romains affranchissoient leurs esclaves.

Les chefs
de la ligue,
soumis a-
près de
nouveaux
efforts.

Sans doute , ces formalités humiliantes parurent absolument nécessaires , puisque le roi témoigna beaucoup de contentement. Les prétextes de révolte manquoient aux ligueurs : la ligue devoit tomber. Cependant Mayenne , soutenu par Philippe II , différoit de se soumettre , pour obtenir tous les avantages qu'il désirait. On déclara la guerre à l'Espagne , quoique l'on fût peu en état de la soutenir. Henri alla combattre Mayenne , dans son gouvernement de Bourgogne ,

XII. É P O Q U E. 15

Il y trouva une armée espagnole, & la battit à Fontaine-françoise, où, avec une poignée de combattans, il affronta les plus grands périls. Cette témérité lui avoit réussi plus d'une fois ; elle étoit cependant blâmée, avec raison, par les meilleurs officiers, parce que les suites en pouvoient être affreuses. Mayenne se soumit en 1596. Il obtint trois places de sûreté, & le généreux monarque se montra plutôt son ami que son vainqueur. Le duc de Mercœur, autre prince de la maison de Lorraine, gouverneur de Bretagne, s'obstina dans la révolte jusqu'en 1598.

Tous les chefs de la ligue vendirent Henri fit
chèrement leur soumission. Mais les dele à rou-
guerres civiles avoient tellement ruiné tes ses Pro-
le royaume, qu'on ne pouvoit trop messes.
acheter la fin des discordes ! Ce que le roi promit, il le tint fidèlement, lors même que son autorité affermie sembloit lui permettre de manquer à sa parole. Exemple de probité d'autant plus digne d'admiration, qu'en acquittant des promesses si onéreuses, il fut encore soulager ses peuples & faire fleurir son royaume.

Passons sur les événemens de la Evén-
guerre, pour nous arrêter ensuite au mens de la
spectacle de la félicité publique. Un guerre
avec l'Es-
pagne.

officier françois , au service des Espagnols , leur procure la conquête de Calais. Ils y ajoutent celle d'Amiens , par la faute des bourgeois , qui avoient voulu se garder , & qui se laisserent surprendre. Mais Henri , ayant trouvé , non sans peine , le moyen de payer des troupes , reprend en héros cette place. Il réduit à l'obéissance la Bretagne & le duc de Mercœur , & calme bientôt les alarmes des bons François.

Soumission de
Mercœur.

Les protestans lui donnoient alors presque autant d'inquietudes que les ennemis. Quoiqu'il leur eût accordé , ce que les catholiques sages jugeoient eux-mêmes nécessaire , la liberté de conscience ; soit chagrin de son abjuration , soit ardeur de l'esprit de secte , soit mécontentement de n'être pas favorisés , ils le fatiguoient de demandes séditieuses , au point de faire craindre une révolte. Dans son voyage de Bretagne , il crut devoir les satisfaire , pour éviter de plus grands maux. Ce fut le motif du fameux édit de Nantes , qui leur assura , outre l'exercice public de leur religion dans plusieurs villes , la faculté de posséder toute espece de charges , des places de fureté pour huit ans , & des pensions pour leurs ministres. Les cris du clergé , des

1598.
Les calvinistes inquiètent le roi.

Édit de
Nantes.

docteurs, des prédicateurs, furent inutiles. La résistance du parlement céda aux raisons du prince. Il fit comprendre aux magistrats, que la paix de l'état étoit le bien de l'église; & que le grand objet du gouvernement devoit être d'inspirer à tous, catholiques ou non, les sentimens de citoyen, compatibles avec la différence de culte.

Cependant le roi d'Espagne, vieux, ^{Philippe} infirme, se laissoit d'une guerre qui lui ^{Il las d'une} aborboit des sommes immenses. ^{guerrerruineuse.} Elisabeth, reine d'Angleterre, quoique mécontente de la conversion de Henri, lui continuoît ses secours, ainsi qu'aux Provinces-unies. La marine angloise devenoit plus redoutable de jour en jour. L'amiral Effingham, accompagné du comte d'Essex, nouveau favori de la reine, attaqua & battit les Espagnols jusques dans la rade de Cadix. Cette ville fut pillée. On estima plus de vingt millions de ducats la perte des ennemis. L'ambition de Philippe ne gagnoit rien à troubler l'Europe; il n'espéroit plus de régner en France, ou d'y faire régner sa fille; le pape exhortoit les puissances à désarmer; & les négociations étoient ouvertes.

La cour d'Espagne, ne voulant pas ^{Henri} reconnoître la république de Hollande, ^{traite sé-} parément,

ni Elisabeth se détacher des Hollandois , la nécessité forçoit Henri de traiter séparément. Il exposa ses raisons aux alliés sans feinte , sans finesse ; & décidé par les besoins de l'état , il conclut le traité avantageux de Vervins , qui le remit en possession de tout ce que les Espagnols avoient pris en Picardie.

Mort de Philippe II
Son caractère. Philippe II mourut peu de temps après ; âgé de soixante & douze ans. Sombre , jaloux , défiant , vindicatif , dissimulé , soupçonneux , cruel , mêlant l'hypocrisie au zèle , la méchanceté à l'ambition ; s'il eut de vastes talens politiques , une application infatigable aux affaires , une profonde connoissance des hommes , une puissance & des richesses prodigieuses , il n'eut certainement pas le vrai mérite d'un roi. En effet , son regne de quarante-deux ans produisit des calamités sans nombre , que ses propres sujets partagerent avec les autres nations.

Sa tyrannie. Tyran farouche & implacable , il vouloit régner par la terreur. Les grands de sa cour , ses ministres , n'étoient que des esclaves à ses pieds. Un jour que le duc d'Albe osa entrer dans son cabinet sans être annoncé : *Quelle hardiesse !* s'écria-t-il d'un air fou-

X I I. É P O Q U E. 19

droyant , vous mériteriez la hache.

Pour juger de la fausse politique de ce prince , qu'on examine ses entre-^{Ses vastes}prises , ses moyens & ses succès. Il ^{entrepri-}veut asservir les Pays-bas , écraser ^{ses , sans}l'Angleterre , subjuguier la France , ^{succès.}forcer les sectaires à recevoir le joug de l'ancienne religion. Il prodigue , de son aveu , cinq cent soixante-quatre millions de ducats pour y réussir. Cependant la république hollandoise s'établit contre les efforts de son despotisme ; l'Angleterre triomphe de ses armemens , & lui porte des coups dangereux ; la France , malgré les guerres & les dissensions qu'il y allume , se réunit sous les lois du légitime souverain. A la vérité , l'inquisition conserve en Espagne la foi catholique , mais en brûlant les citoyens ; en dépeuplant le royaume , en y enchaînant la raison & le génie , enfin elle y rend malheureux , par la défiance , la crainte , le bigotisme , la superstition & la ruine des vertus sociales , un peuple capable de mériter les plus grands éloges.

Ce royaume , comblé des faveurs ^{Comment}de la nature , tombe dans un état de ^{l'Espagne}languueur , qui n'étonne plus quand on ^{se trouve}réfléchit. Au premier coup d'œil , il ^{ruinée par}
^{les trésors}
^{de l'Amé-}
^{rique.}

semble que la conquête de l'Amérique devoit lui ouvrir une source inépuisable de prospérités. Idée fautive. Les trésors du nouveau monde attirant l'avarice des Espagnols, ils désertent leur patrie, ils abandonnent l'agriculture, les manufactures; ils oublient que les vrais biens sont les productions de la terre, & les fruits d'une industrie laborieuse. Une opulence passagère les plonge dans l'abîme de luxe & de la mollesse. Les mœurs se corrompent; une fierté souvent ridicule éteint l'amour du travail. Qu'arrive-t-il? A mesure que l'or & l'argent deviennent communs, les denrées & la main-d'œuvre haussent de prix. Le nécessaire qu'on ne trouve plus chez soi; il faut le chercher ailleurs; il faut le payer à d'autres, le payer au gré de ceux qui le vendent. Ces richesses coulent rapidement hors de l'état, & n'y laissent que les vices, la stérilité & la misère. Philippe II, qu'elles mirent d'abord en situation de tout entreprendre, se trouva réduit à ne pouvoir acquitter ses dettes.

Elle dé- Sous Philippe III son fils, prince incapable, la monarchie espagnole déclina sensiblement sous Philippe III. na toujours. Les favoris régnerent. Le duc de Lerme, premier ministre,

XII. É P O Q U E. 21

trop foible lui-même pour soutenir le fardeau du gouvernement , s'en déchargea sur Caldéron , homme sorti de la poussière. Le clergé , qui n'avoit déjà que trop de pouvoir , en acquit davantage. Presque tout le gouvernement roula sur de faux principes : & de l'extrême grandeur à la décadence, il n'y eut qu'un pas pour l'Espagne. La fortune des empires peut se comparer à celle des particuliers ; en passant un certain point d'élévation , elle tend à sa ruine , lorsque la sagesse n'en cimente pas les fondemens. Mais il est si difficile d'allier la sagesse avec la fortune !

C'étoit un bonheur , sinon pour l'Allemagne , du moins pour le reste de l'Europe , que la branche impériale d'Autriche fût languissante depuis un nombre d'années. L'empereur Rodolphe II s'occupoit d'astronomie ; de chimie , d'expériences & de chevaux ; tandis que Philippe II mettoit tout en feu par sa politique. Aussi l'empire nous offre-t-il peu d'événemens remarquables. Seulement la rivalité des religions y excitoit des troubles. On voit Gebhard , électeur de Cologne , embrasser le calvinisme , & se marier en 1583. Le chapitre & la ville se

La bran-
che impé-
riale lan-
guissante
sous Ro-
dolphe II.

Gebhard ;
électeur de
Cologne ,
calviniste ,
déposé.

22. HISTOIRE MODERNE.

révoltent contre lui ; Grégoire XIII l'excommunie & le dépose ; les protestans ne lui donnent aucun secours , parce qu'il s'est fait calviniste & non luthérien ; il est battu , abandonné , & va mourir à Strasbourg.

Clément
VIII s'ap-
proprie
Ferrare &
Comma-
chio.

Un empereur qui auroit porté ses vues sur l'Italie , n'eût peut-être pas souffert la réunion du Ferrarois à l'état ecclésiastique. Après la mort d'Alphonse II , duc de Ferrare & de Modene , César d'Est , son cousin-germain , étoit son héritier légitime. Clément VIII s'empara cependant du Ferrarois & de Commachio , sous prétexte que la mere de César n'étant que la fille d'un bourgeois , il devoit passer pour bâtard. Le prince , trop foible pour résister au pontife , renonça par accommodement à ce duché , & se contenta de Modene , Rhégio & Carpi , dont Rodolphe lui donna l'investiture en 1598.



CHAPITRE III.

*La France commence à prospérer. —
 Fin du règne de la reine Elisabeth.
 — Son gouvernement sage.*

QUELQUE capable que fut Henri ^{Sully, di-}
 IV de bien voir, de bien gouverner ^{gne minis-}
 par lui-même, il avoit besoin d'un ^{tre de Hen-}
 ami vertueux & d'un grand ministre, ^{ri IV.}
 pour exécuter les desseins que lui inspiroit le zèle patriotique. Il avoit trouvé l'un & l'autre dans le célèbre duc de Sully, (alors le marquis de Rosni,) homme d'un génie extraordinaire, d'une ame encore au-dessus de son génie, accoutumé presque dès l'enfance à tous les genres d'héroïsme ; & qui, chargé de l'administration en 1596, se montra bientôt un ministre consommé. Nous parlerons ailleurs de ses travaux de finances, & du succès avec lequel il guérit les plaies de l'état. Peut être doit-on l'admirer autant comme ami du roi, que comme ministre.

Trop sensible aux attraits de la volupté, Henri pouvoit oublier ses de- ^{Amour du}
 voirs au sein de l'amour. La belle Ga- ^{roi.}
 brieelle d'Estrees enchaînoit son cœur.

Il pensoit à l'épouser ; espérant une permission de Rome , pour répudier la reine Marguerite de Valois , dont il vivoit séparé depuis long-tems. Gabrielle mourut : une autre maîtresse lui succéda. Ce fut Henriette d'Enragues , adroite , intrigante , ambitieuse ; qui enflamma les desirs par des refus , jusqu'à ce qu'elle obtint une promesse de mariage. Le roi montre à Sulli , la promesse toute signée. Sulli , pénétré d'indignation , la déchire. *Je crois que vous êtes fou* , s'écrie Henri avec colere ! *Il est vrai , je suis fou* , répond le ministre : *& je voudrois être le seul en France*. Lorsqu'il se croyoit disgracié sans retour , après une scene si vive , il reçut le brevet de grand-maître de l'artillerie. Heureux le prince qui fait se faire un tel ami ! S'il s'égare quelquefois , du moins la vérité l'éclaire & le ramene. La sentence de divorce qu'on sollicitoit fut accordée ; & le roi épousa Marie de Médicis , de laquelle nâquit Louis XIII en 1601. Mariage infortuné d'ailleurs.

1600. Il étoit tems de punir le duc de
Guerre & Savoie de ses usurpations. Henri le
paix avec le duc de pressoit de rendre le marquisat de Sa-
Savoie, u- luges. Le duc vint à Paris négocier,
surpateur ou plutôt intriguer , tromper , susciter
de Saluces, des

des cabales. Il promit , & manqua de parole. On lui déclara la guerre. On lui prit la Savoie & la Bresse en trois mois , principalement par les soins infatigables de Sulli. On fit ensuite la paix ; & il céda la Bresse & le Bugey pour le marquisat de Saluces. Quelques - uns blâmerent ce traité. Mais le roi , moins ambitieux de conquêtes , que de ce qui tendoit au bien de l'état , n'avoit pas besoin d'un passage en Italie , & avoit besoin de tranquillité pour l'exécution de ses desseins.

D'ailleurs le duc avoit laissé des semences de révolte dans le royaume. Il avoit même séduit le maréchal de Biron , que ses services & ceux de son pere eussent rendu infiniment respectable , si une hauteur & des prétentions insolentes n'en avoient effacé le mérite. Ce seigneur s'étoit uni par un traité avec le Savoyard & avec la cour d'Espagne. Le roi , assuré de son crime , ne demandoit qu'un aveu pour pardonner. Biron ne voulant rien avouer , ni témoigner aucun repentir , il le livra enfin à la justice : exemple absolument nécessaire. Le coupable , condamné à perdre la tête , mourut en furieux , lui qui avoit cent fois bravé

Le maréchal de Biron , criminel, obstiné, puni.

la mort dans les combats. Tant il y a loin de la bravoure au courage d'esprit , sans lequel il n'existe point de véritable héroïsme.

Disgrace
& mort du
comte
d'Essex ,
favori d'E-
lisabeth.

Elisabeth venoit d'essuyer un chagrin de même nature , mais plus cuisant. Le comte d'Essex son favori , voulut être chargé de réduire les Irlandois , également sauvages & fanatiques , excités à la révolte & par les bulles de Rome , & par les manèges de la cour d'Espagne. Avec des forces très-considérables, il échoua dans cette entreprise , que le lord Mountjoy exécuta glorieusement après lui. La reine se refroidit à son égard , le disgracia ; mais on ne doute point qu'elle ne lui eût pardonné s'il avoit su attendre le moment avec sagesse. Vif , impétueux , dans le désespoir , il conspire , il se révolte. On le saisit. Son procès fut court. Il eut la tête tranchée en 1601. Elisabeth l'aimoit encore : il pouvoit obtenir sa grâce ; mais il dédaigna les démarches d'un suppliant. La reine ne fit plus que languir dans une sombre mélancolie , causée ou par la mort d'Essex , ou par le dépit de voir le roi d'Ecosse , Jacques VI , héritier présomptif de la couronne , fixer les yeux & les hommages des courtisans.

XII. É P O Q U E. 27

Cette illustre princesse , dont la vie ^{1603.} privée fournit matière de censure , ^{Mort d'Elisabeth.} mais qui gouverna toujours en grand roi , mourut dans la soixante & dixième année de son âge. Son regne de quarante-quatre ans fut sans guerres ^{Point de guerres civiles sous son regne.} civiles , en un tems où le fanatisme armoit tant de peuples contre leurs rois. Quoiqu'elle n'accordât point la liberté de conscience , quoiqu'elle réprimât de tems en tems avec rigueurs , & les catholiques devenus suspects , & les puritains , que nous verrons si dangereux sous les Stuarts ; la vigilance , l'activité , la sagesse de son gouvernement , éteignirent toute étincelle de révolte. Prodige admirable , sur-tout si on réfléchissoit sur le caractère de la nation , & sur le malheur des regnes suivans.

Il est vrai que la prérogative royale étoit presque illimitée sous les Tudors. ^{Etendue que l'on donnoit alors à la prérogative.} A la fin de ce regne , l'abus des monopoles & des privilèges exclusifs ayant été fortement attaqué dans un parlement ; le fameux Bacon , depuis chancelier , posa en principe que la prérogative étoit au-dessus de tout examen ; qu'elle pouvoit étendre ce qui est restreint par les lois , & restreindre ce que les lois permettent. Un au-

tre dit, qu'avec le pouvoir de dispenser des statuts, le prince ne pouvoit être lié par aucun statut. Un autre, se fondant sur ce texte de l'écriture : *J'ai dit que vous êtes des dieux*, avança que dieu a confié aux princes *absolus* son autorité suprême. Un autre poussa l'esprit de servitude, jusqu'à soutenir que tous les biens des sujets appartiennent au souverain, & qu'il peut en disposer comme des revenus de la couronne. Les sentimens de liberté, qui germoient déjà dans les ames, se manifestèrent quelquefois ; mais le parlement n'en fut pas moins assujetti aux volontés d'Elisabeth.

Tribunaux
arbitraires

Des tribunaux arbitraires annonçoient un vrai despotisme. La *Chambre étoilée*, dont les juges étoient révocables au gré de la cour, connoissoit de toute offense, de tout désordre, non compris dans les termes de la loi commune. La *Haute-commission*, comme nous l'avons déjà observé, différoit peu de l'inquisition d'Espagne, soit par son objet, soit par ses procédures odieuses. La loi martiale, nécessaire à la discipline militaire, & qui foumet les soldats à la plus prompte & la plus rigoureuse justice, s'exerçoit dans plusieurs occasions sur d'autres

XII. É P O Q U E. 29

personnes. En un mot , les Anglois n'avoient qu'une ombre de cette liberté civile , dont ils se glorifient aujourd'hui ; liberté moins heureuse qu'on ne l'imagine , si elle devient une source de cabales & de discordes.

Le droit d'accorder ou de refuser les subsides , de lever les taxes , ce droit si précieux à la nation , occasionnoit même alors de grands abus de la prérogative. Faute d'argent pour les graces & les récompenses , Elisabeth prodiguoit les privileges exclusifs , & les étendoit aux marchandises communes & nécessaires , dont le prix dépendoit par-là de quelques particuliers intéressés. Le commerce , en proie à la tyrannie du monopole , ne pouvoit donc être florissant. D'ailleurs , quoique le revenu ordinaire de la couronne passât cinq cent mille livres sterling ; les subsides étant fort médiocres , c'étoit une nécessité pour le souverain , d'avoir recours aux emprunts forcés ; aux *bienveillances* ou dons gratuits exigibles , à d'autres ressources dangereuses , que l'on regardoit comme des droits , & qui ont été supprimées depuis comme des usurpations. En un mot , sans la plus sage économie , Eli-

Comment
Elisabeth
suppléoit
à la médiocrité des
subsides.

labth auroit succombé sous les charges de l'état.

Elle étoit
pendant
chérie de
ses sujets.

Une chose infiniment honorable à sa mémoire , c'est que , malgré l'exercice d'une autorité absolue , & d'une sévérité souvent rigide , elle fut toujours chère à ses sujets. On a vu comment elle animoit leur zèle , leur courage , pour la défense du royaume. La confiance qu'elle témoignoit en eux , augmentoit leur attachement à sa personne. *Je ne croirai jamais de mon peuple , disoit-elle , ce que des pères & mères ne voudroient pas croire de leurs enfans.*

Son projet
d'abaisser
la maison
d'autriche

Les vastes desseins de sa politique tendoient à l'abaissement de la maison d'Autriche , comme ceux de Henri IV. Tous deux avoient conçu le même plan , sans se rien communiquer. Ils se propofoient une entrevue , également désirée de l'un & de l'autre , que les épines du cérémonial empêcherent mal à-propos. Mais Sulli tint la place de son maître en qualité d'ambassadeur. Il nous a laissé le détail de ses conversations avec la reine. On y voit ce système d'équilibre entre les puissances de l'Europe , qui fera dans la suite un des principaux fondemens de la politique générale.

X I I. É P O Q U E. 33

Jacques VI , roi d'Ecosse , premier de ce nom en Angleterre , le plus proche parent d'Elisabeth , réunit les trois royaumes , qu'on appelle aujourd'hui la Grande-Bretagne. Les trois ensemble valaient moins alors , selon M. Hume , que l'Irlande seule ne vaut actuellement ; & l'Irlande alors étoit , pour ainsi dire , la misere même. Quand l'industrie humaine est excitée par de bonnes lois , dirigée par le flambeau de l'expérience & de la raison ; quels prodigieux changemens ne peut-elle pas faire dans le monde ? La Hollande en est une preuve plus singuliere. Encore pauvre & malheureuse , elle défendoit avec peine sa liberté contre l'Espagne. Sulli négocia en sa faveur auprès de Jacques. On fit une ligue défensive pour les Provinces-unies. Elles seront bientôt une puissance.

Les trois royaumes réunis forment Jacques I.

Combien ils ont gagné par l'industrie.

Traité en faveur de la Hollande.



CHAPITRE IV.

Fin du regne de Henri IV. — Affaires de Venise , de Hollande & d'Espagne.

TANDIS que la France recueilloit les fruits de la meilleure administration , & voyoit renaître ses forces en respirant le bonheur ; de nouvelles conspirations se formoient sans cesse autour du roi. Sa maîtresse (Henriette d'Entragues ,) qui l'exposoit à la mauvaise humeur de la reine , fut ingrate au point de le trahir. Elle prétendoit faire valoir la promesse de mariage , qu'elle avoit reçue malgré le zele du ministre. La cour d'Espagne souffloit toujours le feu des cabales. D'Entragues le pere , sa fille , le comte d'Auvergne , traiterent avec cette cour. On découvrit le complot ; les coupables furent arrêtés & condamnés. Henri leur fit grace. Il eut ensuite à combattre le duc de Bouillon , qui soulevoit les calvinistes. Il lui enleva Sedan , & le lui rendit aussi-tôt. Un si bon roi , si attentif aux moyens de gagner les cœurs , sera toujours envi-

Diverses
conspira-
tions con-
tre Henri
IV.

ronné de traîtres & d'assassins , jusqu'à ce qu'ils tombe sous les coups du fanatisme.

Cependant , par complaisance pour le pape , contre l'avis de Sulli , malgré les remontrances très-fortes d'Archille de Harlai , premier président du Parlement , il rappela les jésuites. Il rappelle les jésuites , malgré Sulli & le parlement. Le P. Cotton , un des plus adroits politiques de leur société , eut beaucoup de part à sa confiance. En leur ouvrant l'entrée de la cour , il leur procura le moyen d'acquérir bientôt un crédit énorme.

Sans doute on pouvoit tirer des avantages de l'activité & des talens de ce corps voué à l'étude , infatigable dans ses travaux. Mais s'il avoit des préjugés contraires à l'intérêt de la nation ; s'il étoit l'instrument de la cour de Rome ; s'il devenoit l'arbitre des opinions & des consciences ; s'il influoit dans les grandes comme dans les petites affaires ; & s'il formoit dans l'état un parti puissant , auquel il fût dangereux de résister ; ne devoit-on pas craindre que cet établissement n'entraînât des troubles & des abus ? Sulli & le parlement le craignirent ; mais Cotton avoit l'art de plaire , & celui de persuader le monarque. Cér-

tainement les circonstances ne préven-
noient pas en faveur de la société.

Théolo-
giens, évê-
ques, pa-
pes en dis-
putes.

On voyoit tous les jours éclorre quelque fruit empoisonné , soit des dissensions religieuses , soit des prétentions ecclésiastiques , soit de l'ancien despotisme pontifical. Les jésuites & les dominicains se faisoient , au sujet de leurs systèmes sur la Grace , une sorte de guerre , presque aussi ardente que celle des catholiques & des protestans. Les calvinistes de France décidoient , comme articles de foi , dans leurs synodes , que *le pape est proprement l'antechrist , la bête vêtue d'écarlate , que le seigneur déconfira , comme il l'a promis*. Les archevêques d'Aix & de Bordeaux excommunioient les parlemens , qui osoient juger des clercs en matiere criminelle. Des catholiques d'Angleterre , comme nous le raconterons ailleurs , formoient l'effroyable conjuration des poudres , pour exterminer d'un seul coup le roi , la famille royale , & le parlement entier. L'année suivante (1606) éclata cette fameuse querelle de la cour de Rome avec les Vénitiens , dont les suites auroient été peut-être fatales sans la médiation du roi de France.

XII. É P O Q U E. 35

De tous les états catholiques , la république de Venise étoit la moins dépendante des préjugés , contraires aux lois civiles & au pouvoir des souverains. Elle fuivoit à pas mesurés , mais fermes , un système de liberté que les papes regardoient comme un système de révolte. Un moine augustin , coupable des plus grands crimes , avoit été puni de mort. Deux ecclésiastiques étoient en prison pour crimes semblables , & leur procès devoit les conduire au supplice. De plus , le sénat avoit défendu de multiplier sans sa permission les églises & les couvens , déjà trop nombreux ; il avoit défendu d'aliéner de nouvelles terres au profit du clergé & des moines , qu'on trouvoit à charge par leurs richesses & leurs exemptions d'impôts. Voilà ce qui devoit allumer les foudres de Rome.

Clément VIII , mort en 1605 , avoit sagement dissimulé. Paul V , (Borghese) plus fier , plus entreprenant , excommunie le doge & le sénat , jette l'interdit sur toute la république. Les théatins , les capucins , les jésuites , sont les seuls qui se soumettent à la bulle. On bannit à perpétuité les derniers , plus suspects que

Bvj,

La république de Venise brouillée avec Paul V , pour avoir usé de ses droits.

1606. Interdit sur la république.

les autres. Paul veut soutenir ses anathèmes par la force des armes. Les Vénitiens se préparent à défendre leurs droits & leur liberté. Henri offre sa méditation , & malgré la cour d'Espagne , dont le crédit prévaloit à Rome depuis long-tems , il termine la querelle en médiateur. Le sénat remit les deux prêtres criminels entre les mains du pape ; il suspendit l'exécution de ses lois , sans les révoquer ; mais il refusa de rétablir les jésuites. On peut juger par cet accommodement , que , si les Vénitiens avoient alors les mêmes principes qu'aujourd'hui , il ne leur étoit pas si aisé de les mettre en exécution. De combien d'entraves le progrès des lumieres a délivré les gouvernemens !

Affaires de Hollande. La guerre de Hollande continuoit toujours. Henri protégeoit les braves républicains , qui depuis tant d'années résistoient à la puissance espagnole. Il eut la gloire de leur procurer un titre d'indépendance , que leur courage excité par les princes d'Orange n'avoit pu encore obtenir. Rapprochons les faits dont la connoissance devient ici nécessaire.

Maurice , prince d'Orange. En 1598 , Philippe II céda les Pays-bas , la Franche - comté & le

XII. É P O Q U E. 37

Charolois à l'infante Elifabeth , épou-
 se d'Albert archiduc d'Autriche , (au-
 paravant cardinal & archevêque de
 Toledé ,) à condition que ces pro-
 vinces , au défaut d'héritiers , ou dans
 le cas que les héritiers abandonnassent
 la foi catholique , retourneroient à
 l'Espagne. Quand même les Hollan-
 dois auroient eu moins de passion
 pour la liberté , la crainte seule de re-
 passer sous le joug des Espagnols étoit
 capable de redoubler leurs efforts.
 Maurice de Nassau , prince d'Orange ,
 à leur tête , soutint la gloire de sa
 maison. Les sieges , les combats , les
 conquêtes se multiplièrent comme au-
 paravant.

On ne trouve dans toute l'histoire
 moderne aucun siege comparable à
 celui d'Ostende , pour la durée & les
 opérations meurtrieres. Cette place
 ne se rendit qu'au bout de trois ans &
 trois mois. La conquête coûta quatre-
 vingt mille hommes à l'Espagne ; &
 la Hollande en perdit soixante mille.
 Ambroise Spinola , Génois , qui finit
 glorieusement le siege en 1604 , est
 un grand exemple de ce que peut le
 génie. Tandis que Frédéric , son frere ,
 se distinguoit dans les armées , il s'é-
 toit livré aux soins du commerce.

soutient la
 guerre
 contre
 l'Espagne.

Fameux
 siege d'Os-
 tende.

Les Spi-
 nola.

Tout-à-coup il vint seconder Frédéric. Celui-ci ayant été tué , il le remplaça ; il se montra un habile capitaine , sans avoir eu d'autres maîtres que les livres. Philippe III le créa généralissime en Flandre. Telle est la force du talent : de lui-même il peut s'élever rapidement à la gloire , où le travail ne conduit qu'avec lenteur.

Progrès admirables des Hollandois. Au fort d'une guerre si opiniâtre , les Hollandois , par une économie , une frugalité , une activité , un courage , une industrie , dignes d'admiration , s'étoient mis en état , non-seulement de rendre leur pays beaucoup meilleur , mais d'exécuter au-dehors les plus vastes entreprises. Leurs flottes enlevoient déjà les Moluques , dans les Indes orientales , aux Portugais , ou plutôt à l'Espagne dont le Portugal étoit encore une province. « La Hollande , (dit très-bien M. de Voltaire ,) mérite d'autant plus » d'attention , que c'est un état d'une espèce toute nouvelle , devenu puissant sans posséder presque » de terrain , riche en n'ayant pas » de son fond de quoi nourrir la » vingtième partie de ses habitans , » & considérable en Europe par ses » travaux au bout de l'Asie. » Ajou-

rons , un état qui n'étoit rien avant d'être libre.

Enfin , par les bons offices du roi de France , par l'habileté du président Jeannin , son ambassadeur , une treve de douze ans , conclue à la Haie , affermit la liberté hollandoise. Philippe III reconnut les Provinces-unies pour états libres & indépendans , & s'obligea de ne point gêner leur commerce dans les Indes ni dans l'Amérique. Des dix-sept provinces , qui composoient les Pays-bas , la maison d'Autriche en a perdu sept , les plus pauvres , mais dont l'union forme la plus riche & la plus puissante des républiques.

Croiroit-on qu'après tant de pertes , l'Espagne épuisée d'hommes & d'argent , malgré son empire du nouveau monde , se fit encore à elle-même une plaie profonde & incurable , par le même principe de persécution qui lui avoit enlevé une grande partie de ses sujets ? Un édit insensé ordonna , sous peine de mort , à tous les Maurisques de sortir de la monarchie dans trente jours. Ce fut le fruit du zèle des inquisiteurs. Ils firent un crime au duc d'Osuna d'avoir eu le courage de s'opposer seul à ce conseil. Ils en

1609.
Philippe
III recon-
noît leur
indépen-
dance.

Les Mau-
risques
bannis
d'Espagne

Insolente-
cruauté
des inqui-
siteurs.

avoient fait un au roi même , des larmes qui lui étoient échappées dans un *auto-da fé*. On dit que le grand-inquisiteur le condamna , pour l'expiation du scandale , à se faire tirer du sang , & que le bourreau jeta ce sang dans le feu. Une telle atrocité paroît incroyable , au milieu des horreurs trop certaines de l'inquisition d'alors.

Suites de
l'édit con-
tre les
Mauris-
ques.

Quoi qu'il en soit , les historiens comptent environ un million d'habitans , dont cet édit priva l'Espagne. Et c'étoient précisément les plus utiles par leur industrie & leur travail. Presque tous se sauverent en Asie ou en Afrique. Ils s'offrirent inutilement à défricher les landes de Gascogne , sous Louis XIII. Quelques-uns s'établirent néanmoins en France , où leur race a essuyé des affronts. Ces malheureux , que les chrétiens persécutoient comme mahométans , passoient chez les mahométans pour chrétiens : Ils étoient en proie à la haine des

On auroit
pu les con-
vertir , au
lieu de les
perdre :

deux religions. Preuve évidente que , si les inquisiteurs avoient été humains & raisonnables , on pouvoit avec de l'instruction & de la douceur changer en vrais chrétiens , ceux qui restoit attachés à leurs anciennes pratiques.

XII. É P O Q U E. 41

Selon Péréfixe , la bonté de Henri IV convertit plus de soixante mille huguenots : l'inquisition les eût ou brûlés ou au moins chassés.

Les grands desseins de ce monarque étoient sur le point d'éclorre. On met ordinairement parmi les rêves politiques le projet de *république chrétienne* , exposé dans les mémoires de Sulli. Il s'agissoit de diviser l'Europe en quinze puissances fixes , auxquelles tout agrandissement seroit défendu , & qui formeroient ensemble une association pour le maintien de l'équilibre & de la paix. Henri conçut ou médita sans doute cette idée sublime. Mais quelle apparence qu'il ait cru pouvoir la réaliser ? Son véritable dessein étoit de mettre des bornes à l'ambition & au pouvoir de la maison d'Autriche , soit en Allemagne , soit en Italie.

Il avoit déjà pris toutes ses mesures , lorsque l'empereur Rodolphe II lui offrit une occasion de guerre , au sujet des duchés de Juliers , de Cleves & de Bergue , qu'il mit en séquestre après la mort du dernier duc. Henri se ligue avec l'électeur de Brandebourg , & le comte palatin de Meubourg , tous deux prétendans à

Projet
d'une ré-
publique
chrétienne
par Henri
IV.

Il se ligue
contre la
maison
d'Autriche

la succession. Les protestans d'Allemagne , toujours inquiets & ombrageux , forment aussi pour le maintien de leurs libertés une ligue , dont il est le moteur , & à laquelle il ne manque pas de se joindre. Le Pape , les Vénitiens , le duc de Savoie , les Suisses , & d'autres états , entroient aussi dans ces vues. Nulle entreprise ne fut jamais mieux concertée.

Moyens
qu'il avoit
pour réus-
sir.

Quarante mille hommes d'excellentes troupes devoient le suivre en Allemagne. L'armée , les provisions , tout se trouvoit prêt. L'argent ne pouvoit manquer : Sulli avoit quarante millions dans l'épargne , destinés à cette guerre. Un empereur , occupé des astres ou de la pierre philosophale ; un roi d'Espagne , dominé par ses favoris ou par des inquisiteurs ; l'un & l'autre , sans force & sans prévoyance ; comment auroient-ils soutenu l'orage qui les menaçoit ?

1610.
Il est assas-
siné par
Ravaillac.

Henri , impatient de joindre l'armée , & agité de pressentimens sinistres , s'arrête , malgré lui , pour le couronnement de la reine ; cérémonie qu'elle demandoit avec trop d'ardeur. Passant dans une rue , son carrosse est embarrassé ; les valets de

XII. É P O Q U E. 43

pied s'écartent. Ravaillac , fanatique
 résolu depuis long tems de le tuer ,
 saisit l'occasion , & le poignarde au
 milieu de sept courtisans qui étoient
 dans le carrosse. Ainsi mourut , à
 l'âge de cinquante-sept ans , un roi
 digne de l'immortalité. Plus de cin-
 quante conspirations s'étoient formées
 contre lui. Et sa mémoire est adorée
 aujourd'hui de tout bon François , &
 son regne doit servir de modele aux
 princes qui aiment leurs peuples. Ou-
 blions quelques taches de sa vie pri-
 vée , foibleesses malheureusement trop
 commune aux héros. Examinons ses
 principes de gouvernement : c'est la
 meilleure leçon pour les souverains ,
 pour les hommes d'état , & pour qui-
 conque veut connoître les sources de
 la félicité publique.



CHAPITRE V.

Tableau du gouvernement de Henri IV , & de l'administration de Sulli.

JE vais tracer une simple ébauche ; car mon plan se refuse aux longs détails. On les trouve dans les Mémoires de Sulli , ouvrage qu'il faut étudier avec soin , pour connoître les vrais principes de la politique.

Etat af-
freux de la
France au
commen-
cement de
se regne.

Représentons-nous l'état affreux de la monarchie au commencement de ce regne : des guerres civiles d'autant plus violentes , que la superstition & le fanatisme attisoient le feu de la révolte , & en recevoient une activité toujours plus terrible ; les sentimens de justice , d'humanité , de patriotisme , de devoir , éteints par la fureur des cabales , par les vices & les intérêts des factieux ; l'autorité royale avilie , au point , de ne faire aucune impression sur des ames naturellement amies de la royauté ; la substance de l'état presque entièrement corrompue ; le désordre & le brigandage regnant partout ; les débris des finances en proie aux déprédations ; les lois sans vi-

XII. É P O Q U E. 45

gueur , le clergé fans obéiffance , les grands fans regle & fans frein ; les campagnes dans une extrême mifere ; la force des armes anéantiffant les droits & le bonheur de la fociété. Pour ^{Qualités} remédier à tant de maux , il falloit un ^{nécessai-} roi qui réunît des qualités admirables , ^{res au roi,} paffion du bien public , application constante aux affaires , fagacité de jugement à laquelle rien n'échappât , courage d'efprit que rien ne pût ébranler. Tel fut Henri IV , fi digne du furnom de Grand.

Comme guerrier & général d'ar- ^{Il fe faisoit} mée , il poffédoit fupérieurement l'art ^{adorer des} de gagner les militaires. Accoutumé ^{troupes,} dès la plus tendre jeunefle au métier des armes , élevé parmi des foldats ; non-feulement il donnoit l'exemple des travaux , de la fobriété & de la valeur , mais il enchantoit par fes manieres , par fes difcours , où brilloient la vivacité de fon efprit & la bonté de fon ame. Un mot de louange avoit dans fa bouche un prix infini.

Cependant le goût de l'indépen- ^{Mais tout} dance & la foif de l'ambition étoient ^{refpiroit} un obftacle prefque invincible au ré- ^{l'indépen-} tabliffement de l'ordre. La plupart des ^{dance.} grands vouloient fe rendre absolus dans les provinces. On ne penfoit

qu'à démembrer la monarchie , à se faire des principautés , ou même à établir des républiques. Le génie républicain , excité par le calvinisme & par les progrès de la Hollande , fermentoit vivement dans le royaume. Il n'est donc pas étonnant que Henri , traitant avec les principaux seigneurs de la ligue , leur ait accordé des conditions si avantageuses.

Ce qu'il en
coût pour
gagner des
factieux.

La paix lui étoit absolument nécessaire. Trente-deux millions furent sacrifiés pour cet objet : Villars-Brancas , qui avoit défendu Rouen avec le plus grand courage , exigea lui seul une pension de soixante mille livres , avec des gouvernemens & d'autres graces. Contenir les grands séditieux , prévenir ou réprimer leurs conspirations fréquentes , former un plan régulier d'administration , & le suivre avec succès , au milieu de tant de cabales & de périls ; c'est de quoi on ne peut trop s'étonner.

Sully, né-
cessaire
pour le
gouverne-
ment.

Henri avoit besoin d'un ministre digne de partager avec lui les soins du gouvernement. Sans secours , il eût succombé sous le fardeau. Sans un choix excellent , il se fût égaré dans ce labyrinthe ; & peut-être eût-il fait le mal en s'efforçant de faire le bien.

Rosni , ou le célèbre duc de Sully , étoit né pour une place si glorieuse , mais si glissante. Il possédoit l'amitié de son maître ; il la méritoit par ses vertus autant que par ses services. Héros dans les armées , il étoit encore supérieur dans le conseil. Loin de mépriser les connoissances que l'on acquiert par l'étude , défaut presque général parmi la noblesse de son temps ; il s'étoit appliqué de bonne heure à des lectures utiles. Il avoit lu , non pour s'amuser , mais pour acquérir des lumières ; faisant des extraits , arrangeant ses idées , méditant , observant. Le spectacle des choses humaines n'avoit pas moins servi que ses livres , à étendre la sphere de son génie. En un mot , jamais ministre n'apporta plus de capacité & de zèle dans l'administration politique. Aussi eut-il pour ennemis mortels , tous ceux qui profitoient des anciens désordres , qu'il osa entreprendre de corriger.

L'épuisement des finances étoit sur-
 tout déplorable. Le roi manquoit du
 nécessaire pour sa personne , loin
 de pouvoir soutenir les charges pu-
 bliques. Pendant la guerre d'Espagne ,
 il tint à Rouen en 1596 une assem-
Epuise-
ment des
finances.

Assemblée
de Rouen.

blée de *notables* , afin de se procurer des avis & des secours. Il y parla en pere du peuple. *Je ne vous ai point appelés* , dit-il entre autres choses ; *comme faisoient mes prédécesseurs* , pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés : je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils , pour les croire , pour les suivre , en un mot pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guere aux rois , aux barbes grises , & aux victorieux comme moi. Mais l'amour que je porte à mes sujets , & l'extrême desir que j'ai de conserver mon état , me font trouver tout facile & honorable.

Mauvais
système
qu'on y
établit.

Cette assemblée répondit mal à sa confiance. Elle proposa d'établir un conseil de *raison* , dont elle nomma les membres , qui administreroit , sans être tenu de rendre compte , la moitié des revenus de la couronne , pour le paiement des pensions & des dettes. Un pareil système ne pouvoit se concilier avec l'autorité royale. Sulli néanmoins le fit accepter ; prévoyant qu'il tomberoit bientôt de lui-même , & qu'on en sentiroit mieux la nécessité des vrais remedes. En effet , à peine ces administrateurs ignorans eurent-ils exercé

XII. É P O Q U E. 49

exercé trois mois leur commission , que sentant l'impossibilité d'y réussir, ils demanderent la suppression du nouveau conseil. L'expérience du mal est souvent nécessaire pour conduire au bien.

Alors toutes les finances furent confiées à Sulli. Le dernier surintendant , François d'O , avide & dissipateur , avoit mis le comble aux abus produits par les dissipations & les vices de Henri III. L'état se trouvoit endetté de trois cents trente millions , qui en feroient huit cent deux de notre monnoie actuelle. On levoit cent cinquante millions sur le peuple ; & il n'en parvenoit au trésor royal qu'environ trente. Ainsi le roi , accablé de dettes , ne recevoit qu'un cinquieme de ce qu'on exigeoit de la nation , accablée de misère. Une augmentation considérable d'impôts faisoit depuis long-temps la richesse , non de l'état , mais de quelques mauvais citoyens. On a vu la taillée perpétuelle établie sous Charles VII: Elle ne passa point sous son regne dix huit cent mille livres : sous François I, elle étoit déjà de quinze millions sept cent mille livres. *

Sulli, surintendant

Combien il trouve de misère publique.

* Les guerres étrangères , inspirées par un funeste

Le royaume avoit éprouvé depuis tous les genres de malheurs , également propres à ruiner le prince , & à fouler davantage les sujets.

Il examine
& décou-
vre les
abus.

Sulli voulut tout connoître par lui-même , avant de mettre l'ordre dans ce cahos. Ni l'immensité du travail , ni la multitude infinie des obstacles , ne refroidirent son zele. Il vit que les financiers , par leurs secretes manœuvres , voloient impunément le roi en affectant de le servir ; il vit que les grands & les femmes de la cour , partageant le fruit des concussions , s'intéressoient à les défendre avec ardeur ; il vit d'odieux impôts , établis uniquement au profit de ces hommes insatiables ; il vit que les peuples étoient d'autant plus foulés , que leur argent se perdoit en plus de mains , qui l'empêchoient de parvenir au trésor : il vit que les revenus effectifs se dissipoient encore en profusions , en vaines dépenses ; & que s'ils ne suffisoient pas aux besoins , c'étoit principalement

ambition, avoient nécessairement produit cette augmentation d'impôts , & réduit les princes à ruiner leurs sujets & leurs états. Charles VIII , selon Comines , ne put continuer sa route en Italie , sans emprunter des Génois au quarante-deux pour cent d'intérêt.

XII. É P O Q U E. 51

faute de savoir les employer avec économie & sagesse. Il vit les maux , & il en trouva les remèdes.

Simplifier la perception , recouvrer ^{Ses opérations & ses succès.} les droits réels , anéantir les droits abusifs & usurpés , soumettre les finances à un ordre exact & lumineux , balancer la recette & la dépense , sacrifier le frivole à l'utile , diriger toutes les opérations au même but , au bien général : tels furent les secrets du ministre. Ses Mémoires les expliquent clairement. En voici les effets. Dans l'espace de quinze ans , toutes les dettes furent acquittées , les revenus augmentés de quatre millions ; quarante millions en réserve ; & les taxes considérablement diminuées.

On devine les clameurs & les manèges de ceux qui , auparavant , s'en-^{Cabales contre lui,}graïssioient de la substance du peuple. A force de calomnies , ils pensèrent quelquefois perdre le ministre. Mais heureusement les nuages se dissipoient bientôt dans l'esprit du roi. Un ministre , levé tous les jours depuis quatre heures du matin , pour le service de Henri IV , honoré de son amitié dès la jeunesse , ne pouvoit donc faire le bien sans péril ! C'est le sort de presque tous les grands hommes d'état.

Le roi même contrarioit quelquefois ses vues.

Plusieurs traits des Mémoires de Sulli prouvent que le roi même , dont il n'approuvoit pas certains penchans , contrarioit souvent ses vues d'administration & d'économie. Il dit que la dépense ordinaire de chaque année en bâtimens , jeu , maîtresses , chiens de chasse , montoit à douze cent mille écus ; somme suffisante pour entretenir quinze mille hommes d'infanterie. « Je ne pouvois m'en taire à lui-même , au risque de le refroidir » à mon égard *. » Il se plaint ailleurs que la complaisance du prince , pour ceux à qui il laissoit prendre quelque familiarité avec lui , sur-tout pour les femmes , l'ait empêché de punir les principaux concussionnaires. « Ils trouverent une ressource assurée dans ce même métal pour lequel on les pour- » suivoit ; de maniere que l'orage » ne tomba que sur ceux qui pouvoient » se reprocher de n'avoir pas encore » assez volé , pour mettre leurs vols » à couvert **. »

Ses principes , ou-
trés sur
certains
objets.

Avouons aussi qu'on trouve dans les systèmes du ministre , quelques principes outrés , quelques erreurs

* L. 16.

** L. 12.

inévitables alors , principalement sur les monnoies. Rigide partisan de la simplicité des mœurs antiques , ennemi de toute apparence de luxe , peut-être ne connut-il pas assez ce que les changemens de l'Europe , les progrès du commerce maritime , l'augmentation prodigieuse des especes d'or & d'argent , devoient nécessairement introduire de nouveautés , dans un royaume tel que la France.

Mais il connut , & Henri de même , qu'une terre fertile , soigneusement cultivée , est la principale source de la félicité des peuples ; puisqu'ils en tirent tous les moyens de subsistance , & de plus les moyens de parvenir aux commodités de la vie. Qu'est-ce que des richesses fictives , au prix des biens de la nature ? L'or coule nécessairement où croissent les denrées , pourvu qu'on ne lui ferme point le passage. Si l'agriculture est florissante , elle produira bientôt les avantages du commerce. On s'appliqua donc sur-tout à encourager l'agriculture. Le roi invitoit les seigneurs à résider dans leurs terres , pour y répandre avec fruit des sommes , dont l'emploi est presque toujours stérile ailleurs. Il soulageoit les payfans ; il vouloit les rendre heu-

L'agricul-
ture en-
couragée,
point es-
sentiel.

reux : les rendre heureux , c'est animer les travaux champêtres. Enfin , sans nos théories & nos méthodes savantes , tout utiles qu'on peut les supposer , la terre , selon d'habiles écrivains , rendoit alors cinq fois plus qu'elle ne rend de nos jours.

Manufac-
tures de
soie.

Les manufactures de soie , que réprouvoit Sulli avec trop de sévérité , que Henri commença néanmoins d'introduire , & qui ont passé toutes les bornes sous Louis XIV , semblent être la cause principale d'une si étrange diminution. Elles ont fait négliger les laines , par conséquent les troupeaux. Moins d'engrais , moins de laboureurs , moins de matières premières de notre fonds : autant de pertes , que la main-d'œuvre des ouvriers ne peut compenser.

Causes de
la ruine
des états,
selon Sulli

Veut-on connoître jusqu'où s'étendoient les vues de Sulli , pour le bonheur de l'état ? on en jugera par un morceau de ses Mémoires. C'est une simple énumération qu'il donna au roi , des causes de la ruine ou de l'affoiblissement des monarchies. « Ces » causes , dit-il * , sont les subsides » outrés , les monopoles , principale-

* L. 19.

» ment sur le blé ; le *négligement* du
 » commerce , du trafic , du labou-
 » ge , des arts & métiers ; le grand
 » nombre des charges , les frais de ces
 » offices , l'autorité excessive de ceux
 » qui les exercent ; les frais , les lon-
 » gueurs & l'iniquité de la justice ;
 » l'oisiveté ; le luxe , & tout ce qui
 » y a rapport ; la débauche & la cor-
 » ruption des mœurs ; la confusion
 » des conditions ; les variations dans
 » la monnoie ; les guerres injustes &
 » imprudentes ; le despotisme des
 » souverains ; leur attachement aveu-
 » gle à certaines personnes ; leur pré-
 » vention en faveur de certaines con-
 » ditions ou de certaines professions ;
 » la cupidité des ministres & des gens
 » en faveur ; l'avilissement des gens
 » de qualité ; le mépris & l'oubli des
 » gens de lettres ; la tolérance des mé-
 »chantes coutumes , & l'infraction
 » des bonnes lois ; l'attachement opi-
 » niâtre à des usages indifférens ou
 » abusifs ; la multiplicité des édits
 » embarrassans & des réglemens inu-
 » tiles. »

Il ajoute : « Si j'avois un principe Enchaîne-
 » à établir , ce seroit celui ci : *Que les* ment des
 » *bonnes mœurs & les bonnes lois se* bonnes
 » *forment réciproquement.* Malheureu- mœurs &
 » des bonnes
 » lois.

» sement pour nous , cet enchaîne-
 » ment précieux des uns & des autres
 » ne nous devient sensible , que lors-
 » que nous avons porté au plus haut
 » point la corruption , & tous les abus
 » en même temps ; en sorte que parmi
 » les hommes , c'est toujours le plus
 » grand mal qui devient le principe
 » du bien. » Voilà une de ces vérités
 lumineuses , qu'on devroit sans cesse
 méditer. Si le gouvernement néglige
 les mœurs , on négligera ses lois ; &
 les maux iront toujours croissant. Les
 vertus spartiates , que Sulli inculque
 par-tout , sont peu analogues , j'en
 conviens , à l'esprit d'une vaste & opu-
 lente monarchie ; mais il seroit du
 moins à souhaiter qu'on en prit l'essen-
 tiel , ce qui est vraiment praticable.
 De viles passions n'étoufferoient pas
 les sentimens de citoyens. Et pourquoi
 la probité , les mœurs , sont-elles le
 plus souvent dans certains pays le jouet
 de l'insolente fortune , sinon parce que
 les gens en place les méconnoissent ou
 les dédaignent ?

Puissance
 du prince,
 attachée
 au bon-
 heur du
 peuple.

Les peuples devenant heureux , le
 prince devient puissant. Il est sûr de
 trouver dans l'amour de ses sujets ,
 des ressources qu'il ne trouveroit pas
 dans l'exercice du despotisme. Henri

XII. É P O Q U E. 57

en étoit persuadé. Le duc de Savoie lui demandant ce que la France lui valoit de revenu : *Ce que je veux*, répondit-il ; *car ayant le cœur de mon peuple , j'en aurai ce que je voudrai.* Un bon pere , chéri de ses enfans , est bien assuré de leur secours.

Ses soins paternels s'étendirent à tout. Il se proposoit de réformer la justice ; d'en retrancher les frais, les longueurs ; de couper les racines de la chicane. Sulli travailla sur cet objet. Son idée de faire juger par des arbitres les procès entre parens épargneroit aux familles une infinité de maux *. Mais tant que les lois seront trop subtiles , trop confuses , en trop grand nombre , tantôt contradictoires , tantôt fondées sur de faux principes ; il y aura toujours une source intarissable d'abus. Louis XIV lui-même en a laissé , qui font gémir les plaideurs , & qui exposent le bon droit à la fraude ou à la rapine.

On supprima plusieurs de ces charges , qu'une mauvaise politique créoit pour de l'argent , & dont il ne résul-
Projet de réformer la justice.
Suppression de charges.
 toit qu'un surcroît d'obstruction dans

* L. 26.

les finances , & de vexations dans la société civile. Mais ce fléau s'est perpétuellement accru depuis : tant un intérêt momentané aveugle la politique sur les inconvéniens à venir.

Henri vou-
loit établir
l'ordre &
la paix
dans l'é-
glise.

Il ne tint point à Henri IV que le clergé ne donnât l'exemple des vertus , du désintéressement , de la modération & du patriotisme , nécessaires pour la tranquillité du royaume ; que les deux religions rivales ne sacrifiaient leur antipathie mutuelle à l'amour de l'ordre & de la paix ; que les catholiques favorisés ne traitassent en frères les calvinistes ; & que ceux-ci ne se contentassent de leur liberté de conscience , sans se repaître d'animosités & de projets dangereux. L'esprit de parti mal-

Trop
d'obstacles
s'y oppo-
soient en-
core.

heureusement gouvernoit , en général , les uns & les autres. On étoit encore bien loin des lumières qui découvrent l'absurdité de cet esprit , & des sentimens qui en détruisent la violence. Il faut donc s'attendre à de nouveaux troubles , à de nouvelles guerres de religion , dès qu'un gouvernement moins équitable fera éclater les feux cachés sous la cendre.

La nobles-
se se réin-
te.

Le dernier roi avoit supprimé la noblesse acquise par la seule possession des fiefs : Henri IV supprima encore

XII. É P O Q U E. 59

celle que donnoit la seule possession des armes. Les privileges , attachés à la qualité de noble , onéreux au peuple , ne doivent certainement être accordés qu'avec beaucoup de réserve. En faire , comme Louis XV , la récompense des longs services militaires , c'est exciter l'émulation , sans multiplier les abus.

Ni l'état du royaume , ni le système d'économie , ne permettoient guere Mont-
mens uti-
les de ce
regne. d'élever de ces magnifiques monu-
mens , où la gloire des lettres , des sciences & des beaux arts , semblent annoncer la gloire du prince , & le bonheur de l'état. Cependant Henri fut , selon M. de Voltaire , le vrai fondateur de la bibliotheque royale. Il construisit la galerie du Louvre & le Pont-neuf. On lui doit le canal de Briare , qui joint la Seine & la Loire. Il projetoit d'autres canaux & la jonc-
Il ne man-
qua que le
temps. tion des deux mers : ouvrages d'autant plus avantageux que le commerce intérieur suffiroit presque pour la prospérité du royaume. Disons-le avec Sulli, juste estimateur des grandes qualités de ce prince , dont il ne dissimule aucun défaut : *Le temps est tout ce qui lui a manqué pour ses glorieuses entreprises.*

CHAPITRE VI.

*Désordres , troubles & guerres civiles ;
dans les commencemens du regne de
Louis XIII.*

1610. **L'**ASSASSINAT de Henri IV , qu'on soupçonne avec vraisemblance , quoi-
Après la que sans preuves , avoir été le fruit
mort de d'un complot , renversa tout l'édifice
Henri IV, de sa sagesse , dissipa toutes les espé-
tout an- rances des citoyens , & replongea le
nonce des royaume dans tous les malheurs. Sous
malheurs. le masque du deuil , au milieu de la
désolation publique , la joie de plu-
sieurs personnes se laissoit pénétrer
jusques dans le Louvre. Ces intrigans ,
ces ambitieux avides , bâtissoient déjà
leur système de fortune sur les ruines
de l'état. Louis XIII n'avoit que neuf
ans. Une régence alloit ouvrir la car-
rière aux cabales les plus funestes.

Le duc
d'Epemon
au parle-
ment.

On voit d'abord le duc d'Epemon ,
qui avoit continuellement remué sous
le dernier regne , donner l'essor à son
arrogance. En plein parlement , il or-
donne , pour ainsi dire , que la reine
Marie de Médicis soit nommée ré-
gente. Il porte la main à la garde de

XII. É P O Q U E. 61

son épée , & dit avec menace : *Elle est encore dans le fourreau ; mais elle en sortira , si on n'accorde pas dans l'instant à la reine un titre , qui lui est dû selon l'ordre de la nature & de la justice.* Le parlement fait un arrêt dicté par la force. Selon les anciens usages , la décision de cette affaire appartenoit aux états-généraux du royaume. Mais la circonstance étoit critique ; le temps pressoit ; il falloit prévenir les désordres de l'anarchie ; & le parlement sans doute voyoit avec plaisir qu'on lui attribuoit tant d'autorité.

Rien n'égale les vices & les écarts du nouveau gouvernement. Le Florentin Concini , marquis d'Ancre , en suite maréchal de France , & sur-tout Eléonore Galigai , sa femme , maîtrisoient absolument l'esprit de la reine , dont la foiblesse & l'incapacité laissoient le champ libre à leurs passions. Ces deux étrangers , aussi avides que fins , s'éleverent de l'état le plus médiocre à la plus haute fortune. Le conseil d'état ne se tenoit que pour la forme : on s'y disputoit , on n'y régloit rien. Un conseil secret , assemblé à des heures indues , décidoit de tout , changeoit le système politique , suivoit des principes directement opposés à ceux

Arrêt qui
défere la
régence à
la reine.

Concini &
sa femme,
tout puis-
sans.

Conseil
secret.

de Henri IV. Concini avec sa femme , le nonce du pape , l'ambassadeur d'Espagne , & le P. Cotton , y étoient admis. Sulli avoit-il tort de dire : *Nous allons tomber sous la domination de l'Espagne & des jésuites : les bons François doivent bien penser à eux , car ils ne demeureront pas long-temps en repos ?*

Le systè-
me du der-
nier regne
est ren-
versé,

En effet , l'union de la France & de l'Espagne par un double mariage , mariage du roi avec Anne d'Autriche , & d'Elisabeth , sœur du roi , avec le fils de Philippe III ; la dissolution des alliances formées sous le dernier regne ; la ruine des calvinistes ; la dissipation du trésor , soit pour enrichir les gens en faveur , soit pour leur acheter des partisans : tel étoit le but où tendoient presque toutes les délibérations. Charles-Emmanuel , duc de Savoie , qui comptoit sur les traités , fut abandonné d'une manière honteuse à la vengeance des Espagnols. Lesdiguières marcha deux fois à son secours , malgré la défense du roi , autre preuve de la foiblesse du gouvernement.

Sulli quit-
te la cour.

Sulli ne pouvoit être vu que de mauvais œil , dans cette cour d'où les sentimens d'honneur étoient bannis. Sa mâle franchise & sa noble fierté le rendoient incapable de se plier aux

X I I. É P O Q U E. 63

pernicieux conseils. Il demanda sa retraite, qu'on souhaitoit fort de lui accorder. Il y vécut jusqu'en 1641, occupé du soin de servir encore la postérité par ses Mémoires, qui nous ont transmis ses sentimens & les maximes de sa politique.

Une fois qu'il reparut à Paris, parce que l'on sentit le besoin qu'on avoit de le consulter, les courtisans tournerent en ridicule son habillement & ses manieres. *Quand le roi votre pere, dit-il à Louis XIII, me faisoit l'honneur de me consulter, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de cour.* Faut-il que la gloire & la prospérité d'un grand royaume tiennent à deux têtes uniques !

Les troubles, les guerres civiles, les désordres & les malheurs, s'accroissent rapidement. Tout dégénere en cabales. Le prince de Condé se soulève avec d'autres princes & plusieurs grands. On manque de forces pour les réprimer ; on leur accorde par le traité de Sainte - Ménéhould toutes leurs demandes. Les états-généraux sont assemblés en 1614, ainsi que ces factieux le vouloient ; & ils ne produisent que des disputes. C'est-là que le clergé, toujours imbu des principes

Il y reparut une fois, & fut tourné en ridicule

Révolte du prince de Condé.

Etat généraux assemblés en 1614.

ultramontains , sollicite ardemment la publication du concile de Trente , & rejette comme une entreprise téméraire la proposition du tiers état , d'établir en forme de loi , *qu'aucune puissance temporelle ni spirituelle n'a droit de disposer du royaume , & de dispenser les sujets du serment de fidélité.* Un arrêt du parlement , qui met l'indépendance de la couronne au nombre des lois fondamentales , est cassé ensuite ; comme si la cour de Rome présidoit au conseil du roi.

Le clergé
& la cour
s'opposent
à une bon-
ne loi.

Remon-
trances du
parlement
mal reçues

En 1615 , le parlement fait des remontrances , sur la dissipation du trésor de Henri IV , dont il ne restoit déjà plus que deux millions ; sur les dépenses ruineuses & inutiles , qui affoiblissoient l'état ; sur d'autres abus qui se multiplioient chaque jour. On répond par un arrêt du conseil , que le parlement n'a aucun droit de se mêler des affaires d'état. Ensuite aux représentations du procureur-général , Louis n'oppose que deux mots : *Je le veux , & la reine aussi.* Le roi pouvoit commander seul , étant sorti de minorité l'année précédente ; mais nous le verrons toujours , quoique jaloux du pouvoir , l'abandonner en d'autres mains.

X I I. É P O Q U E. 65

Une nouvelle révolte du prince de Condé, soutenu par les calvinistes, augmente les embarras de la cour. Ce prince, après avoir publié le plus violent manifeste, se laisse tromper, désarme, revient, est arrêté au milieu du Louvre en 1616. Le maréchal, ou plutôt la maréchale d'Ancre, change alors tout le ministère ; & fait nommer secrétaire d'état l'évêque de Luçon, Richelieu, qui devoit régner un jour au nom de Louis XIII. On prodigue les récompenses à des hommes qui n'en méritent point. Les factieux n'en deviennent que plus hardis. La guerre s'allume pour la quatrième fois. Telle étoit l'énorme fortune de Concini, auparavant très-pauvre, qu'il offrit de lever à ses frais une armée de sept mille hommes.

Egalement détesté & méprisé des grands, le favori se soutenoit contre leurs efforts. Il avoit un ennemi plus dangereux dans le jeune Luynes, dont la fortune fut presque aussi étonnante que la sienne. Luynes étoit parvenu à la faveur, en dressant des oiseaux pour amuser le monarque. Louis étant de ces ames foibles, que gouvernent ceux qui ont le talent

Nouvelle
révolte de
Condé.

On le
trompe, &
on l'arrête.

1617.
Luynes ;
en faveur,
rival de
Concini.

de leur plaire ; il vint à bout de lui inspirer la jalousie de l'autorité. Il lui persuada de secouer enfin le joug d'une mere absolue , & de se défaire d'un étranger , maître de l'esprit de cette princesse , & par-là maître du gouvernement. On ordonna donc d'arrêter le maréchal d'Ancre. Vitri , capitaine des gardes du corps , chargé de la commission , l'exécuta selon les

Ils le font
tuer. vues de Luynes ; c'est - à - dire , que Concini fut tué sous prétexte de résistance. Cet exploit valut à Vitri le bâton de maréchal. Thémises l'avoit obtenu de même , en arrêtant le prince de Condé. Quel gouvernement , que celui où de tels exploits conduisent aux plus grands honneurs de la guerre !

La maré-
chale
d'Ancre ,
exécutée
comme
forcie. Le procès de la Galigaï , femme du Florentin , fut tout à la fois le comble de l'absurdité & de l'injustice. On l'accusa principalement comme forcie & magicienne. Le juge qui l'interrogeoit lui ayant demandé , de quel charme elle s'étoit servie pour fasciner la reine mere : *de l'ascendant* , répondit-elle , *qu'un esprit supérieur a toujours sur un esprit foible*. Le parlement la déclara criminelle de lèse-majesté divine & humaine , & la fit

exécuter sur l'échafaud. Son corps fut jeté au feu.

Catherine de Médicis avoit apporté de Florence la mode insensée de l'astrologie. On y croyoit si bien, que Jacques de Thou, historien admirable, semble partager sur ce point la crédulité générale ; & que Henri IV fit tirer l'horoscope de son fils. La cour de Marie de Médicis s'étoit remplie d'astrologues, & ce furent de semblables imposteurs italiens, qui donnerent lieu sans doute à l'accusation que je viens de rapporter.

Quelque indignation qu'eussent excitée le crédit & les richesses des deux Florentins, Luynes, né dans le Comtat, & en quelque sorte étranger comme eux, ne craignit point de surpasser leur ambition. Il s'enrichit de leur dépouille. De simple gentilhomme, il devint en peu de tems duc & pair, Maréchal, connétable, garde des sceaux. Il ne lui manqua rien que le mérite ; mais l'intrigue y suppléoit abondamment, aux yeux d'un prince esclave de ses favoris, jusqu'à ce que le dégoût fit varier la faveur.

Cependant la reine mere vivoit reléguée à Blois. Elle conspire avec le duc d'Épernon ; elle s'évade, pour

D'où venoit la crédulité à la magie & l'astrologie.

Fortune énorme de Luynes.

1619.
Guerre & accommodement.

dement
avec la
reine me-
re.

commencer la guerre civile. On s'accommoda avec elle & avec le duc , en leur cédant des avantages. Une nouvelle rupture est suivie d'un nouvel accommodement. L'évêque de Luçon , disgracié depuis la chute de Concini , chef du conseil de Marie de Médicis , ménagea la paix en habile homme , & se rouvrit par ce moyen le chemin de la fortune. Ce vaste génie cachoit adroitement son ambition de dominer.

Les huguenots , inquiétés , veulent établir une république.

A tant de petites guerres civiles , qui , mal concertées , tournoient néanmoins à la honte du souverain , en succéda une d'autant plus violente , que des motifs de religion aiguïsoient les armes. Dès le commencement du règne , on avoit inquiété les huguenots , à peine contenus auparavant par la sagesse de Henri IV. En 1617 , Louis les avoit sur-tout irrités par un arrêt du conseil , ordonnant la restitution des biens ecclésiastiques du Béarn , dont ils jouissoient depuis soixante ans. Leurs cabales se ranimèrent ; & dans une assemblée de la Roche , ils résolurent d'exécuter un système de république , à l'exemple des Hollandois.

Siege de Montauban.

Le connétable de Luynes , aussi

XII. É P O Q U E. 69

présomptueux qu'ignorant , s'imagina pouvoir terrasser un parti si formidable. Il entreprit la guerre. Louis marcha en personne , assiégea Montauban , & eut la douleur de lever le siège. (1621.) Deux grands capitaines le duc de Rohan & son frere Soubise , étoient à la tête des calvinistes. Rien ne put les détacher d'une cause qu'ils se croyoient obligés de défendre. Luynes mourut après cette honteuse expédition. Le brave & ambitieux Lesdiguières abjura l'hérésie , pour avoir l'épée de connétable.

Mort de
Luynes.

On continua de se battre avec furie l'année suivante. Le roi donnoit l'exemple de la bravoure ; qualité bien différente du vrai courage , puisqu'elle peut se trouver dans une ame foible. Il auroit peut-être encore échoué devant Montpellier , qui se défendoit comme Montauban ; mais il prévint cet affront en faisant la paix. Outre la confirmation de l'édit de Nantes , déjà confirmé plus d'une fois , les chefs des rebelles obtinrent toutes les graces qu'ils voulurent. C'étoit en quelque sorte l'usage , que la révolte fût récompensée mieux que les services.

Suite de la
guerre.

Les rebel-
les récom-
pensés.

CHAPITRE VII.

Troubles de l'arminianisme en Hollande.

— *Régne de Jacques I, roi d'Angleterre. — Ferdinand II opprime l'électeur Palatin, & menace la liberté germanique.*

Les dissensions religieuses, plus vives que jamais.

Arminius & Gomar en Hollande.

VOICI le tems où les dissensions religieuses reprennent toute leur atrocité. Se mêlant aux grandes affaires politiques, elles amènent des catastrophes sanglantes ; elles ébranlent & les trônes & les états ; elles font le malheur & l'opprobre du genre humain. La Hollande même étoit en proie à cette manie inconcevable, qui troubloit le monde chrétien depuis treize siècles. Deux théologiens professeurs à Leide, Arminius & Gomar, avoient allumé en 1603 le flambeau de la discorde, au sujet du mystère de la prédestination & de la grace, toujours plus incompréhensible par tous les systèmes des docteurs. Arminius vouloit du moins tempérer les principes odieux de Calvin ; il n'admettoit point que, non seulement le salut des prédestinés, mais les supplices

XII. É P O Q U E. 71

éternels des réprouvés , fussent une suite nécessaire des décrets absolus du tout-puissant ; il défendoit la bonté de Dieu & la liberté de l'homme , autant que le permettoient les principes de sa secte. Gomar , calviniste rigide & impitoyable , n'ayant pas la raison pour lui , y suppléoit par cet enthousiasme persécuteur qui entraîne la multitude. Les arminiens ne demandoient que la tolérance. Ils l'obtinrent des états généraux en 1614. Cependant les théologiens ne cessèrent de combattre , & les deux partis s'échauffèrent jusqu'aux voies de fait.

Maurice , prince d'Orange , animoit les gomaristes ; profitant de ces troubles pour opprimer sa patrie , après en avoir été le défenseur. L'avocat général Barneveldt , à qui il étoit redevable du commandement , citoyen illustre par tous les genres de vertus & de services , protégeoit les arminiens en veillant à la liberté publique. Sa perte est résolue. Le fameux synode de Dortrecht condamne en 1619 la doctrine d'Arminius. Barneveldt périt sur un échafaud dans sa vieillesse. Grotius , son partisan , est condamné à une prison perpétuelle , d'où il n'est

Maurice d'Orange profite de la dispute pour perdre Barneveldt.

Persécution étonnante.

tiré que par l'ingénieuse tendresse de sa femme. Persécution monstrueuse dans une république , dont la liberté venoit de la haine qu'avoit inspirée la persécution des Espagnols. Tout se sent des extravagances humaines.

Les Hollandois ne laissent pas de s'agrandir.

Les Hollandois du moins , dans leurs querelles théologiques , ne perdirent pas de vue l'intérêt de leur commerce. Leur compagnie des Indes étendoit ses établissemens : Batavia fut fondée dans l'île de Java , & devint l'Amsterdam de l'Asie.

Nous allons voir en Allemagne une guerre de trente ans , s'allumer par des motifs de religion ; mettre en feu d'autres états de l'Europe , & miner les fondemens de la puissance autrichienne. Pour ne pas confondre les objets , formons - nous d'abord une idée du regne de Jacques I en Angleterre , prince qui auroit dû prendre beaucoup plus de part qu'il ne fit à une affaire si importante.

Caractère de Jacques I, roi d'Angleterre.

Jacques étoit savant avec pédanterie , théologien avec entêtement , pacifique par faiblesse de caractère , livré comme les rois d'Espagne & de France à des favoris indignes de la faveur , fort jaloux cependant de l'autorité absolue , qu'il regardoit comme un

XII. É P O Q U E. 73

un droit de sa couronne. Enfant lorsque sa mere Marie Stuart fut détrônée, il avoit été nourri dans la religion protestante. Des catholiques anglois, furieux de ne pas trouver en lui l'indulgence qu'ils s'étoient promise, formèrent en 1605, la troisième année de son regne, cette affreuse conjuration des poudres, dont j'ai dit un mot ailleurs.

Trente six barils de poudre étoient cachés sous la salle du parlement, Conjuration des poudres, pour ensevelir dans un même tombeau le roi, la famille royale, les pairs du royaume, les communes. Le lord Monteagle, ayant été heureusement averti par un billet, de ne point se trouver à l'assemblée, parce qu'on y recevroit un *terrible coup*, communiqua cet avis, & Jacques pénétra le complot. La plupart des conspirateurs périrent les armes à la main. Deux jésuites, Garnet & Oldecorne, furent accusés de les avoir animés au crime, dans le tribunal de la pénitence. Ce ne seroit qu'un exemple de plus des attentats, dont le faux zele & la fausse morale souilloient alors le saint ministère.

En vain Jacques déployoit sa théologie & son pouvoir, pour soumettre Vaines tentatives pour réta-

Tome VIII.

D

bñr l'épiscopat en Ecosse. à l'épiscopat les *presbytériens* d'Ecosse, qui croyoient ramener les tems apostoliques, en ne reconnoissant d'autres chefs que les *anciens* de leur secte. Il regardoit avec raison les évêques comme des appuis de l'autorité royale ; il disoit hautement , *point d'évêques , point de rois*. Mais ces fanatiques , respirant l'amour de l'indépendance , tiroient de-là un nouveau motif de lui résister. Il ne put jamais ni les convaincre ni les réduire. Les puritains d'Angleterre , animés du même esprit , deviendront , sous le regne suivant , les destructeurs de la couronne.

Jacques L'imprudence de Jacques fraya les
 compro- met l'auto- rité, à force de vouloir l'étendre. voies à cette fatale révolution. A force d'insister sur les maximes de la puissance arbitraire , que les Tudors avoient suivies sans obstacle , il fit éclore dans la nation les idées républicaines. On raisonna sur l'autorité ; on en discuta les principes , on en rechercha la source , on remonta aux tems où elle avoit d'étroites limites ; on puisa dans l'histoire & dans l'ancienne littérature des sentimens libres , que les circonstances devoient développer , & l'on se crut en droit de lutter contre la prérogative : un parlement de 1610 fit des essais hardis en

ce genre, & fut cassé avec indignation.

Jacques auroit dû, comme Elifabeth, se délivrer par l'économie du Il manque d'économie, & par-là enhardit le parlement besoin des secours parlementaires. Il étoit dans le besoin, & il étoit prodigue. Après avoir vendu pour deux cent mille livres sterling des titres de chevalier Baronnet, il se vit contraint d'assembler un autre parlement en 1614 : il y trouva les communes plus ardentes à lui contester ses droits, & il se hâta de le dissoudre, en renonçant au subsidé.

Robert Carre, comte de Somersset, Somersset & Buckingham. son mignon & son ministre, est alors supplanté par un autre favori. Le jeune Villiers joue le même rôle en Angleterre, que Luynes en France. Il devient tout-à-coup duc de Buckingham, grand-écuyer, grand-amiral. Les richesses pleuvent sur sa famille, aussi-bien que sur sa tête. Le roi pour faire Places rendues à la Hollande. de l'argent, rend aux Hollandois trois places importantes, la Brille, Flessingue & Rammekins, qu'ils avoient remises à Elifabeth, en garantie des sommes qu'elle prêtoit à la république. Ces sommes montoient à près de sept cent mille livres sterling, dont il n'exigea qu'environ le tiers. Les trois places occasionnoient beaucoup de

dépense , ne rapportoient aucun avantage bien réel. On n'en fut pas moins indigné de la conduite de Jacques : elle parut honteuse pour la nation ; & en des conjonctures si délicates , l'opinion publique devoit être ménagée.

Tel étoit le gouvernement d'un prince plus puissant , & beaucoup plus faible néanmoins qu'Elisabeth , lorsque s'ouvrirent en Allemagne les scènes sanglantes , qui agiteront toute l'Europe.

Mouvements des Protestans de l'empire. Les protestans de l'empire , comme nous l'avons déjà dit , s'étoient ligués de nouveau pour maintenir leurs libertés. Ils réclamoient contre les procédures du conseil aulique ; ils vou-

loient que tout fut égal entre les deux religions. On leur avoit fourni des sujets de plaintes ; & ils se croyoient encore plus lésés qu'ils ne l'étoient

Rodolphe II déposé par son frère Matthias. réellement. L'archiduc Matthias profita de ces troubles , que son ambition fomentoit , pour dépouiller Rodolphe II , son frere , dont l'indolence

croissoit tous les jours au milieu des frivolités. Il le força en 1608 de lui céder la Hongrie avec l'Autriche. En 1611 , un an après la fameuse Union évangélique de Hall , il lui arracha

encore la Bohême , à main armée , & ne lui laissa que le vain titre d'empereur. Rodolphe se plaignit dans une diète électorale ; mais on ne lui dissimula point qu'il devoit s'imputer à lui-même le mépris qui l'exposoit à tant d'infortunes. Agité d'inquiétudes & de soupçons , se défiant de ses proches , livrés au conseil de Ticho-Brahé , ce grand astronome , qui donnoit dans les chimères de l'astrologie ; il se rendit inabordable & comme invisible jusqu'à ce que la mort finit ses peines en 1612.

Mort de
l'empereur.

Après un interregne de quelques mois , (car il n'y avoit pas de roi des Romains ,) Mathias fut élu empereur. Les dissensions éclatèrent sous son règne. Quoiqu'on eût assuré aux protestans de Bohême l'exercice public de leur religion , le clergé fit abattre en 1618 quelques-uns de leurs temples. Furieux comme les anciens Hussites , ils se révoltent aussi-tôt. Ils montent au château de Prague , entrent dans la salle du conseil , jettent par la fenêtre le secrétaire & deux conseillers d'état , s'emparent du gouvernement , chassent les jésuites & les royalistes , levent une armée contre *les ennemis de Dieu , de la religion & des édits de l'empereur* , & soutiennent , par un manifeste , qu'ils

Sous Mathias , soulèvement des Bohémiens.

n'ont fait que suivre les lois & coutumes du royaume.

Le mal s'accroît & se communique. Mathias veut employer les voies de douceur. Ferdinand, archiduc de Gratz, son cousin, qu'il avoit adopté au préjudice de ses propres freres, déjà désigné roi de Bohême & de Hongrie, suivait des maximes toutes différentes, les maximes espagnoles. Toute espérance de paix s'évanouit. Les états de Silésie, de Moravie, ceux même de la haute-Autriche, se déclarent en faveur des Bohémiens. Les Hollandois, l'Union de Hall, leur promettent des secours. Le célèbre comte de Mansfeld, bâtard du gouverneur de Flandre, qui avoit déjà servi contre la maison d'Autriche, leur amene en effet des troupes de l'Union. Tout annonçoit une guerre atroce. Mathias mourut de chagrin en 1619, avant que les grands coups fussent portés.

Si le ministère de France avoit eu de la politique & de la vigueur, l'empire sortoit de la maison d'Autriche. L'électeur Palatin, proposa dans la diete le duc de Baviere, son parent. Les circonstances facilitoient cette élection. Mais le connétable de Luynes, alors tout-puissant à la cour de Louis XIII, agit de concert avec les Espagnols, &

1619.
Ferdinand
Il succede
à Mathias
son cousin.

appuya l'archiduc Ferdinand , qui fut élu ; prince trop attaché aux principes de l'autorité arbitraire , d'ailleurs plein de qualités sublimes , & capable d'augmenter la puissance autrichienne en Allemagne. Cependant le comte de la Tour , chef des rebelles , porta la terreur jusques dans l'Autriche. Avec plus de diligence , il pouvoit s'emparer de Vienne.

Les Bohémiens , non contents de ne pas reconnoître Ferdinand II pour empereur , le déposent solennellement à Prague , sous prétexte qu'il a violé leurs privilèges ; qu'il est convenu avec l'Espagne d'abolir le droit d'élection en Bohême , & de rendre la couronne héréditaire dans sa famille. Ils offrent cette couronne à l'électeur Palatin Frédéric V , chef de la ligue protestante , & gendre du roi d'Angleterre. Frédéric l'accepte imprudemment , entraîné malgré lui au précipice par les conseils de sa femme & de ses flatteurs. Jacques I son beau-pere , le prince d'Orange son oncle , blâmerent en vain cette entreprise téméraire. L'Espagne envoya vingt mille hommes à la ligue catholique ; au lieu que Jacques demeura en repos , quelque ardeur que montraient les Anglois pour une cause qui inté-

Les Bohémiens le déposent.

L'électeur Palatin accepte imprudemment cette couronne

reissoit leur religion & l'honneur de la couronne.

Il perdit la bataille de Prague. Frédéric est défait à la bataille de Prague en 1620, & prend la fuite. Calviniste outré & intolérant, il s'étoit rendu également odieux aux luthériens & aux catholiques. Ce ne fut pas la moindre cause de ses infortunes; car on voit que la religion mal entendue, étoit toujours l'ame des partis.

1621. Jusqu'alors Ferdinand avoit montré de la modération, en soutenant des droits légitimes. La victoire en fit un despote. Sans consulter les électeurs, malgré sa propre capitulation, dans une affaire purement personnelle, il mit au ban de l'empire Frédéric & ses partisans; il se rendit maître du Palatinat: il ordonna des exécutions cruelles. L'Union protestante est écrasée, traitée avec les Espagnols, & se dissout. L'empereur connoissoit peu sans doute le prix des lettres; puisqu'il donna, ou laissa donner par le duc de Bavière, au pape Grégoire XV, la magnifique bibliothèque électorale d'Hidelsberg, que les Allemands regrettent encore aujourd'hui.

Fautes de Jacques I. Le roi d'Angleterre avoit assemblé le parlement, non dans le dessein de faire la guerre, mais pour obtenir des

X I I. É P O Q U E. 8^e

subsidés, comme s'il y eût été bien résolu. Il en obtint, & vit néanmoins sa prérogative plus attaquée que jamais. Son chancelier François Bacon, si renommé dans la littérature, coupable de plusieurs fautes dans sa conduite, fut accusé par les communes, condamné à la prison & à une amende de quarante mille livres sterling. Le parlement porta un œil curieux sur les droits de la couronne, sur les affaires d'état. Jacques lui ayant défendu de s'ingérer dans de pareilles affaires, la chambre-basse répondit qu'elle avoit un *droit héréditaire* de proposer des avis sur le gouvernement. Il soutint que les privilèges de la chambre étoient des grâces du souverain, non des droits héréditaires. On protesta. Il se fit apporter le registre, déchira la protestation, cassa le parlement, en fit emprisonner quelques membres, défendit de parler sur les affaires publiques, & ne comprit pas que c'étoit le moyen de faire parler plus librement. Les deux partis, de *la patrie* & de *la cour*, appelés ensuite Whigs & Torys, tirent leur origine de ce parlement célèbre.

Privé du secours de son beau-père, qui se bernoit à des négociations, & qui se laissoit amuser par la cour d'Es-

Les communes deviennent plus hardies.

1629.
L'été & l'automne.
rat du Roi.

latin con-
féré au duc
de Bavière

pagne ; n'étant pas mieux secouru du prince d'Orange son oncle , le malheureux Frédéric fut entièrement immolé au despotisme & à la vengeance de l'empereur. Dans une diète de Ratibonne , où l'on appela seulement les électeurs , & quelques princes dévoués au chef de l'empire , Ferdinand conféra au duc de Bavière l'électorat du Palatin , à la pluralité des voix. Il voulut même obliger tous les états de l'empire à ouvrir leurs forteresses , quand il s'y présenteroit , lui , ou ses troupes. Mais on rejeta une proposition si révoltante. Elle manifestoit les intentions de l'empereur & les dangers de l'Allemagne.

Le comte
de Tilly fait
trembler
l'Allema-
gne.

Tout cédoit aux armes du comte de Tilly , flamand , général de la ligue catholique. Plusieurs victoires , qu'il remporta sur les protestans divisés , étoient autant de triomphes pour la puissance impériale. Si un génie , tel que le cardinal de Richelieu , n'avoit pas enfin gouverné la France , il étoit à craindre que la maison d'Autriche ne réalisât les anciens projets de Charles Quint. Avant de passer à l'époque de son ministère , rapportons en peu de mots ce que l'histoire d'Espagne peut fournir d'intéressant.

C H A P I T R E V I I I.

*Conjuration de Venise. — Observations
sur l'Espagne.*

U N monarque foible , indolent , Philippe III & le duc de Lerme.
gouverné par des favoris ; un ministre
également incapable , également gou-
verné ; tels étoient Philippe III, roi
d'Espagne , & le duc de Lerme. Ce
dernier fut décoré en 1618 du chapeau
de cardinal : son maître l'exila cepen-
dant la même année.

Sous un gouvernement lâche & Conjura-
tion espa-
gnole con-
tre Venise
aveugle , l'ambition ne s'éteignit
point. Le duc d'Osuna , viceroy de
Naples , Pierre de Toledé , gouver-
neur du Milanés , & le marquis de
Bedmar , ambassadeur à Venise , en-
treprirent de subjuguier les Vénitiens
& avec eux le reste de l'Italie. Sans
être avoués de la cour , ils formerent
une fameuse conjuration , qui devoit
mettre Venise en leur puissance. Les
troupes du Milanés d'une part , de
l'autre , des barques envoyées du
royaume de Naples , auroient agi en
même tems ; & la ville , abandonnée
aux flammes par une troupe de confi-

pirateurs , n'auroit pu résister à tant d'attaques imprévues. La vigilance du sénat découvrit en 1618 un complot si extraordinaire. On nōya secrètement la plupart des conjurés. Bedmar, qui avoit sur-tout violé le droit des gens, prit la fuite. On l'envoya en Flandre , où il devint premier ministre des archiducs , & bientôt après cardinal, Toledé fut rappelé du Milanés : Ossuna demeura viceroy de Naples. Il avoit rendu de grands services contre les Turcs , qui faisoient de continuelles descentes en Sicile , d'où ils avoient enlevé en trente ans plus de trois cent mille esclaves. Ce fléau absorboit tous les revenus d'un état autrefois riche & florissant.

Noblesse
offerte aux
cultiva-
teurs.

L'Espagne , plus dépeuplée encore par les causes destructives que nous avons vues , manquoit tellement de laboureurs , que Philippe III, en 1620 , publia un édit pour accorder certains honneurs de la noblesse , & l'exemption du service militaire , à ceux qui s'adonneroient à l'agriculture. Les Espagnols aimèrent mieux croupir dans leur indolence & dans leur misère. Un bon gouvernement auroit trouvé d'autres moyens de ranimer le plus important des arts. Puisse

XII. É P O Q U E. 85

que les nobles en faisoient l'objet de leur mépris, pouvoit-on s'attendre que des privileges de noblesse excitassent à le cultiver ; en Espagne surtout , où les préjugés sembloient alors indomptables ?

Philippe lui-même fut , dit-on , la Mort de Philippe III. victime de l'absurde tyrannie des coutumes. Au sortir de maladie , il travailloit dans la chambre du conseil. La vapeur d'un grand brasier lui porte au cerveau. Il se plaint. Celui que l'étiquette * chargeoit du feu étant éloigné, personne n'osa retirer le brasier. En attendant , le mal augmente , & le roi meurt. (1621.) Il avoit recommandé à Philippe IV son Philippe IV, gouverné par Olivares. fils , âgé de seize ans , de ne point changer le ministère. Cependant tout changea d'abord. Gusman , comte & ensuite duc d'Olivarès , devint le maître du royaume. Quoique jeune & favori , il étoit du moins distingué par des talens politiques.

J'observerai seulement ici une or- Ordon-

* J'ignore sur quelle autorité M. Désormeaux rapporte ce fait , qui nous paroît si étrange. Mais comme cet écrivain , membre de l'Académie royale des Belles-lettres , n'adopte pas quantité de contes sur l'étiquette espagnole ; son témoignage a sans doute ici quelque fondement.

ance pour
remédier
aux maux
de l'Es-
pagne.

donnance rendue en 1624 , où l'on voit qu'il cherchoit du remède à des maux presque incurables. Par cette loi les deux tiers des officiers de justice & de finance sont supprimés. On favorise la population , en exemptant les nouveaux mariés des charges publiques , pour quatre ans , & de tout impôt pour la vie , quiconque aura eu six enfans mâles. On permet aussi le mariage sans le consentement des parens : article plus dangereux qu'utile. On défend aux habitans des provinces de venir à Madrid ou à Séville , sans y avoir des affaires importantes , sous peine d'une amende considérable. Défense à plus forte raison , de sortir du royaume , avec ses biens & sa famille , sans une permission du roi. On promet exemption de taxes & de tributs aux artisans & laboureurs étrangers , qui s'établiront en Espagne. On défend aux enfans mêmes d'avoir plus de dix-huit domestiques. Les ornemens d'or & d'argent ne sont permis que pour le service divin ; & les manteaux de soie , que la vanité rendoit communs aux pauvres ainsi qu'aux riches , sont pareillement défendus.

Rien n'est plus étrange que de voir une grande monarchie en possession de l'or du nouveau monde , réduite à la nécessité des lois somptuaires. Sans examiner l'avantage ou l'inconvénient de ces lois , voyons d'un coup-d'œil les principes internes de dépérissement , qui devoient consumer l'Espagne , jusqu'à ce qu'une vigoureuse législation , excitée par l'excès du mal , en coupât profondément les racines. L'ouvrage de D. Bernardo de Ulloa , sur le rétablissement des manufactures & du commerce d'Espagne , & celui de D. Hutaris sur le même commerce , fournissent d'excellentes idées , auxquelles un François peut ajouter quelque chose. Je me borne seulement à un petit nombre de réflexions , applicables à tout gouvernement défectueux.

1°. L'essentiel sans doute étoit de repeupler l'Espagne , & d'y ranimer l'agriculture. Mais le moyen d'y attirer des habitans , si l'inquisition y dominoit avec tyrannie ? si la défiance & la crainte étoient répandues dans tout le corps de la société ? s'il ne falloit qu'avoir une pensée à soi , pour être exposé à l'emprisonnement , aux supplices ? si les hommes les plus in-

Il importe de réfléchir sur le dépérissement de ce royaume.

Obstacles à la population surtout de la part de l'inquisition.

industrieux , fussent-ils encore les plus pacifiques , ne pouvoient jouir des droits de citoyen , à moins de régler scrupuleusement leurs paroles & leurs démarches au gré des inquisiteurs ? Les Espagnols étoient comme écrasés sous le joug. Des étrangers l'auroient-ils trouvé supportable ? Je ne parle point de tout ce que l'esclavage de la raison entraîne des suites funestes. Il plonge ordinairement les facultés intellectuelles dans une sorte de léthargie , qui anéantit tout à la fois & les sciences & les arts.

Obstacles à l'agriculture, & au commerce intérieur. 2°. L'agriculture ne peut devenir florissante , qu'avec le secours du commerce intérieur. Il faut de l'encouragement au travail. Il faut que le superflu des productions de la terre puisse procurer les choses dont on a besoin , & même celles qui adoucissent les peines de la vie. Or mille obstacles arrêtoient le commerce intérieur. Point de canaux ; presque point de chemins ; de mauvaises routes sans auberges ; des gîtes dépourvus de tout , & cependant très-dispendieux ; des douanes accablantes , presque à chaque pas ; les mêmes droits de province à province , qu'on exigeoit quand c'étoient autant de petits royaumes ;

XII. É P O Q U E. 89

l'argent, comme enchaîné dans les provinces par les prohibitions absurdes : avec de pareilles entraves, qui pouvoit mettre en mouvement les bras des cultivateurs ? A quoi leur eût servi une abondance stérile de denrées, dont ils n'auroient su que faire ? Les uns auroient vu pourrir leur blé, sans pouvoir acheter du vin ; les autres, ayant de caves pleines de vin, n'auroient su comment se fournir de blé. C'est ainsi que des lois & des coutumes déraisonnables, c'est ainsi que l'aveuglement ou le rigueur des souverains, ruinent les plus beaux pays de l'univers.

3°. Par tout où existent les matieres premières qu'on doit manifacter, il y a une correspondance intime, une action réciproque entre les manufactures & l'agriculture. La quantité de subsistances augmente le nombre des ouvriers. Ce nombre, augmentant la consommation, anime & étend la culture. Tout s'aide, tout se vivifie, tout accroît la masse du bien public. Mais si les terres sont abandonnées, la dépopulation passe dans les ateliers ; & si les manufactures tombent, le travail languit dans les campagnes. C'est ce qui arriva nécessairement ,

Sans com-
merce in-
térieur, l'a-
griculture
devoit
tomber.

La chute
de l'agri-
culture en-
traîne celle
des ma-
nufactures.

Mépris des Espagnols pour la charrue, les arts & métiers.

lorsque les Espagnols dédaignèrent les biens réels pour des biens imaginaires ; lorsqu'ils coururent en foule aux mines de l'Amérique , lorsqu'enfin la superstition bannit ce reste d'habitans , dont l'industrie leur étoit si nécessaire. Dès - lors , ils ne furent mettre en œuvre , ni les soies de Valence , ni les laines d'Andalousie & de Castille ; ils regarderent avec mépris les métiers , comme la charrue : l'or & l'argent leur parurent tenir lieu de tout ; & l'orgueil nourrit tellement la paresse , que dans l'indigence même , la plupart auroient eu honte de travailler pour avoir du pain. Un peuple doit certainement être malheureux , quand il rougit du travail.

Leurs richesses étoient donc pour les étrangers.

4°. Il s'ensuivoit de-là que leurs richesses n'étoient pas pour eux , mais pour les étrangers qui les nourrissoient , les habilloient , &c. Dans le royaume , les denrées & la main-d'œuvre montoient à un prix excessif , soit faute de concurrence , soit par les difficultés du commerce , soit par les droits énormes imposés tant sur le travail que sur les vivres. On cherchoit donc les marchandises étrangères. Un état , que ses productions seules devoient enrichir , s'appauvrissoit de la

XII. É P O Q U E. 97

forte continuellement , au profit de ceux que le besoin pouvoit rendre ses tributaires. Son or lui échappoit sans cesse , pour se répandre dans les pays du labourage & de l'industrie.

5°. Ajoutons à cela le faste ruineux ^{Faste de la} de la cour & celui des grands ; le ^{cour; opu-} nombre & l'opulence des églises , des ^{lence de} couvens , de ces pieux célibataires qui ^{l'église ;} n'ont d'autre emploi que de prier ; ^{états trop} l'immense étendue de la monarchie , ^{éloignés &} dont les parties trop éloignées , toutes ^{mal admi-} mal administrées , affoiblissoient le ^{nistrés.} corps qu'elles sembloient rendre si redoutable ; les maux du despotisme ^{Despotisme} qui , en accablant un peuple autrefois ^{me & igno-} libre , avoit éteint son activité & éner- ^{rance.} vé sa vertu ; l'ignorance superstitieuse , qui d'une part , consacroit & multiplioit les abus , & de l'autre , tournoit tous les efforts du génie aux futilités de l'école ou aux amusemens du théâtre. (Mariana & deux ou trois autres écrivains font une légère exception.) Il n'en faut pas d'avantage pour expliquer comment l'Espagne , avec tant de riches conquêtes , avec un sol si fertile & une situation si avantageuse , avec beaucoup de courage , de talens & de vertus , se trouvoit réduite à un état pitoyable , dont elle se re-

levera difficilement. Nous la verrons un jour gouvernée par des souverains de la maison de France : c'est alors que sa vigueur doit renaître avec son génie.

La Hol-
lande pré-
vaut sur
l'Espagne. Enfin, la Hollande, qui n'étoit rien avant de secouer le joug, qui n'avoit été reconnue libre qu'à la treve de 1609, se jouoit des flottes espagnoles ; & Philippe IV fit la fausse monnoie pour payer ses dettes. Qu'on juge maintenant lequel étoit préférable, posséder l'Amérique, ou cultiver l'Espagne ; opprimer les sujets, ou s'occuper de leur bonheur ; faire des lois somptuaires, ou réformer les vices du gouvernement.



TREIZIEME ÉPOQUE.

MINISTÈRE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

ABAISSEMENT DE LA MAISON
D'AUTRICHE. — LE PARLEMENT
D'ANGLETERRE FAIT LA LOI AU
SOVERAIN.

*Depuis l'an 1614, jusqu'au commence-
ment du regne de Louis XIV.*

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES années du ministère du
cardinal de Richelieu. — Prise de la
Rochelle. — Cabales & révoltes.

UN nouveau système de politique va éclore, & changer la face de l'Europe. Un puissant génie gouvernant la monarchie françoise, maîtrisant la foiblesse du monarque, subjuguant l'audace des calvinistes & l'ambition féditieuse des grands, étonnera le monde par l'éclat de ses entreprises. Il fera couler des fleuves de sang, il

Idee générale de cette époque.

gouvernera avec un sceptre de fer, il rendra la France malheureuse, il sera craint & haï autant qu'admiré ; mais son ministère fera une des principales époques de l'histoire, par les révolutions & les événemens célèbres qu'il doit produire. Ce que l'histoire offre de plus brillant, de plus nécessaire même, n'est presque toujours qu'une horrible tragédie.

1624.
Comment
Richelieu
parvient au
ministère.

Richelieu, évêque de Luçon, aspiroit depuis plusieurs années au gouvernement. Créature de Concini, enveloppé dans sa disgrâce, il avoit pris un masque d'indifférence & même de piété, qui n'en imposoit qu'à ceux dont il n'étoit pas connu. En ménageant la paix de la reine mere avec Louis XIII (1619), il s'étoit procuré le chapeau de cardinal. Marie de Médicis, étant rentrée au conseil, s'efforça de l'y introduire, quoique le roi l'en eût exclu par une condition expresse. Les galanteries du cardinal choquoient ce prince dévot, qui craignoit d'ailleurs son caractère ambitieux, & la supériorité de son esprit. Cependant il céda aux instances de la reine, quoique résolu de ne pas confier l'autorité à un tel homme. Richelieu affectoit de dire qu'une santé

XIII. É P O Q U E. 95

foible lui interdisoit le travail. Il ne tarda guere à se démasquer. La prompte disgrâce de deux ministres ses adversaires , annonça l'empire qu'il vouloit prendre. Il ne devint premier ministre & tout puissant qu'en 1629 ; mais il eut d'abord la premiere influence dans les affaires.

Le ministere ne se conduisit plus au hasard , sans vues , ni avec la foiblesse qui le rendoit méprisable. On jeta les yeux sur la situation de l'Europe , on vit que la France devoit si intéresser ; on revint au plan de Henri IV , pour resserrer la puissance de la maison d'Autriche , que Ferdinand II rendoit tous les jours plus redoutable ; on négocia dans les cours ; on se prépara aux entreprises vigoureuses. Un bon systême d'économie auroit pu en assurer l'exécution ; mais Richelieu étoit tout différent de Sulli. Fastueux , injuste , porté à la tyrannie , il négligea jusqu'à la fin les principales ressources de l'état , celles qu'un gouvernement sage trouve dans le bonheur & dans l'amour des sujets.

Jacques I se laissa entraîner par la politique de Richelieu. Ce foible monarque , dans la vue de rétablir l'électeur Palatin , son gendre , avoit long-

Grandes
vues politi-
ques ; mais
point d'é-
conomie

Négocia-
tions pour
le mariage
du prince
de Galles
avec une
infante.

tems négocié le mariage de son fils (Charles I ,) avec l'infante d'Espagne , malgré l'aversion des Anglois pour l'alliance espagnole. Impatient des lenteurs , le jeune Charles , par le conseil de Buckingham , accompagné de ce téméraire favori , étoit allé en aventurier faire sa cour à la princesse. Il avoit plu , il s'étoit concilié l'estime ; & l'affaire paroissoit finie , lorsque le duc de Buckingham , s'étant attiré la haine des Espagnols par ses insolences & par ses débauches , dégoûta le prince de Galles , l'emmena , fit rompre toute la négociation , & rendit

L'Angle-terre s'allie avec la France. inévitable une guerre dont Jacques ne pouvoit soutenir l'idée. La cour de France profite de la conjoncture. On donne au prince de Galles Henriette , sœur de Louis XIII , avec huit cent mille écus de dot. Voilà par cette alliance l'Angleterre ennemie de la maison d'Autriche.

Mort de Jacques I. Au milieu des chagrins que causent à Jacques , & cette rupture , & les mouvemens intérieurs contre sa prérogative , il mourut l'année suivante. (1625.) Un nouveau parlement venoit d'abolir tous les monopoles. Le bill établissoit que *Tout citoyen peut disposer librement de ses actions ,*

Bill remarquable.

X I I I. É P O Q U E. 97

actions , pourvu qu'elles ne fassent tort à personne ; & que ce droit ne peut être limité par aucune autre autorité que celle des lois. Charles I , héritant des principes de son pere , livré comme lui aux conseils de Buckingham , quoique d'ailleurs plein de vertus & de qualités aimables , commença dans les troubles un regne infortuné , qu'il devoit finir sur un échafaud.

¶ Cependant la guerre de la Valteline Affaire de la Valteline. annonçoit déjà la vigueur du ministère françois. Cette petite province , sujette des Grisons , s'étoit révoltée contre eux , & avoit demandé le secours des Espagnols. Les Valtelins étant catholiques , & les Grisons protestans , la cour de Madrid , sous prétexte de religion , voulut garder un pays exposé aux ravages de l'hérésie ; & le gouverneur du Milanés y éleva des forteresses. Par-là on s'ouvroit une communication avec l'Allemagne. En 1621 , peu après cette entreprise , l'Espagne s'obligea par un traité avec la France de rendre aux Grisons la Valteline. Le traité ne s'exécutoit point. De nouvelles négociations n'aboutirent qu'à séquestrer entre les mains du pape les places de cette province. Mais Richelieu , devenu ministre , trancha en-

fin les difficultés. Il fit une ligue avec la république de Venise & le duc de Savoie. Une armée françoise chassa les garnisons d'Urbain VIII, & remit les choses dans l'ancien état. L'Europe jugea dès lors que la cour de France sortoit de sa léthargie. Une autre ligue fut conclue avec la Hollande, qui, depuis l'expiation de la treve, en 1621, étoit attaquée de nouveau. Spinola vint cependant à bout de forcer Bréda, après un siège de dix mois.

1625.
La France
la finit
avec vi-
gueur.

Ligue
avec la
Hollande.

Paix avec
les hugue-
nots.

Les huguenots, toujours lésés & toujours séditieux, avoient repris les armes. Richelieu se proposoit de les dompter. Les circonstances ne le permettoient pas encore. Quoique battus sur mer, quoique chassés de l'île de Rhé, ils obtinrent des conditions de paix aussi avantageuses qu'auparavant. Le cardinal crut devoir *scandaliser le monde encore une fois*, (disoit-il,) pour agir efficacement contre la maison

Richelieu
outragé,
mais ferme
dans ses
projets.

d'Autriche. On le noircit par des libelles atroces, on le qualifia de *patriarche des athées*. Trop sensible à ces injures méprisables, il suivit néanmoins son plan avec ardeur. Il imprimoit déjà la terreur aux grands du royaume, en s'efforçant de les soumettre à l'auto-

XIII. É P O Q U E. 99

rité ; il bravoit la haine de Gaston duc d'Orléans , frere du roi ; il se voyoit en butte , non-seulement aux intrigues , mais aux conspirations. Jamais ministre n'eut tant d'ennemis , n'eut tant de difficultés à vaincre. Les ressorts de son génie s'en déployoient plus fortement , & l'ambition qui le dévorait , lui inspiroit un courage auquel tout devoit céder.

Les mouvemens des huguenots pouvoient traverser les vastes desseins de sa politique. Une rupture soudaine de l'Angleterre avec la France hâta leur ruine. Depuis le mariage de Charles I avec Henriette , le zele inconsideré des catholiques , attachés au service de la reine , irritoit foudrement la nation. Mais il n'y avoit que des murmures , quand une folle passion du duc de Buckingham engagea le royaume dans la querelle des calvinistes françois. Ce téméraire ministre vouloit revoir la reine de France , Anne d'Autriche , dont il avoit osé être amoureux. Il venoit , sous prétexte de signer un traité contre l'Espagne. Le cardinal , instruit de ses sentimens , lui fait refuser la permission de se rendre à la cour. Outré de ce refus , jaloux de Richelieu , il décide

1627.
Buckingham arme l'Angleterre en faveur des huguenots.

son maître en faveur des huguenots ; qui méditoient une nouvelle révolte. En des circonstances critiques , où le parlement s'échauffoit contre la puissance royale , Charles entreprend cette guerre sans raison. Il en confie le commandement à son ministre ; & l'incapacité de celui-ci échoue à la première campagne. C'est ainsi que de ridicules caprices deviennent le mobile des gouvernemens ; & qu'un mauvais choix expose les princes à des malheurs irréparables.

Richelieu
assiège la
Rochelle.
Siege mémorable.

Alors Richelieu exécute une des plus glorieuses entreprises de son ministère. Il attaque la Rochelle , ce boulevard des huguenots. Il en ferme le port aux Anglois , par une digue merveilleuse construite dans l'Océan. Il commande lui-même les troupes , avec la valeur & l'habileté d'un général accompli. En vain le maire Guitton a déclaré , montrant un poignard , & le déposant sur la table du conseil , que ce poignard percera le premier qui parleroit de se rendre. En vain les deux duchesses de Rohan animent par leur exemple le courage fanatique des assiégés. Buckingham , qui alloit partir avec une nouvelle flotte , ayant été assassiné , les Anglois arrivent trop

X I I I. É P O Q U E. 101

tard , & font repouffés devant la di-
gue. Après onze mois de réfiftance,
épuisés par toutes les horreurs de la
famine & de la guerre , les Rochelois
font contraints de fe foumettre. Ils
perdent leurs privilèges ; leurs forti-
fications font détruites ; on leur laiffe
du moins , avec leurs biens , la liberté
de confcience.

1628.
La ville
fe rend au
bout de on-
ze mois.

Cette conquête coûta quarante mil-
lions. Louis XIII affifta plusieurs mois
au fiége , & s'y expofa en héros. Du
côté de la valeur , il égaloit Henri IV ,
auquel il étoit fi inférieur dans tout le
refte. Richelieu fe glorifioit pourtant
d'avoir pris la Rochelle , malgré le
roi d'Efpagne , le roi d'Angleterre &
le roi de France. En effet , les feigneurs
jaloux & ambitieux l'avoient traversé
ardemment auprès du monarque ; &
quoique la cour de Madrid fe fût en-
gagée à le feconder contre les calvi-
niftes , une flotte efpagnole avoit paru
fans rien faire. On raconte qu'elle fe
retira fous un prétexte frivole , uni-
quement parce que Louis ne vouloit
point que l'amiral fe couvrît en fa
préfençe. Il eft plus probable que l'a-
miral ne devoit point agir.

Combien
cette con-
quête fut
difficile.

La guerre de religion fe termina
l'année fuivante. (1629.) Le duc de

Paix avec
les calvi-
niftes , qui

confer- Rohan obtint , comme il avoit tou-
vent la li- jours fait , des conditions avantageu-
berte de ses. Les calvinistes conserverent l'exer-
religion. cice public de leur culte. En perdant
leurs places fortes , ils perdoient la
dangereuse facilité de soutenir la
guerre civile. Ils pouvoient devenir
bons citoyens , pourvu qu'on ne ty-
rannifât point leur conscience , &
Richelieu étoit trop éclairé , pour rani-
mer un fanatisme qui doit s'éteindre
dans le calme.

Guerre de Avant la fin de cette guerre , on en
Mantoue , commença une autre en Italie , pour
glorieuse à assurer la succession de Mantoue à
la France. Charles de Gonzague , duc de Nevers ,
héritier légitime du dernier duc Vin-
cent , mort en 1627. Il avoit contre
lui l'empereur , le roi d'Espagne ,
Charles - Emmanuel duc de Savoie ,
presque tous les Italiens. Mais la
France triompha. Louis marche à la
tête d'une armée , force glorieuse-
ment le pas de Suze , oblige le duc de
Savoie de se joindre à lui , fait lever
le siege de Casal aux Espagnols , &
revient combattre les huguenots. Dans
la seconde campagne , (1629.) Ri-
chelieu , nommé premier ministre ,
avec un pouvoir sans bornes , signale
ses talens militaires. Charles-Emma-

nuel , qui avoit violé ses engagements , est pressé de toutes parts. On lui enleve ses places : il meurt de chagrin. Abandonnons les détails , & contentons-nous de dire qu'à la fin de 1630 , le Mantouan fut évacué par les Impériaux , qui s'en étoient rendu maîtres.

Si le ministre de France avoit à cœur la gloire de l'état , dont la sienne dépendoit , il n'étoit pas moins occupé du soin de soutenir sa fortune contre des cabales toujours renaissantes. En exerçant la bravoure du roi dans la guerre d'Italie , il avoit cru se délivrer de l'inquiétude que lui donnoient les intrigues de cour. Mais Louis étant tombé malade en Savoie , étant revenu à Lyon où sa maladie fut très-dangereuse ; les deux reines , Marie de Médicis & Anne d'Autriche , profitèrent de sa foiblesse , & le décidèrent à la ruine du cardinal. Celui-ci , après la guérison du roi , dissipa l'orage. Il le vit bientôt recommencer avec encore plus de violence. Déjà il pensoit à sa retraite , à mettre en sûreté ses trésors. Heureusement il trouva moyen d'aborder Louis ; & le premier entretien changea tout. Tel est l'empire que le génie peut se donner sur une ame foible.

Les deux reines s'efforcent de perdre Richelieu , inutilement.

Il se venge sur Marillac, & même sur la reine mère Les vengeances du ministre furent égales à son pouvoir. Il fit emprisonner le garde des sceaux, Marillac. Il fit arrêter le maréchal de Marillac, qui commandoit alors l'armée de Piémont, seigneur respectable par ses services. Il le fit juger par des commissaires, ministres de sa passion plutôt que de la justice. Le procès roula sur quelques abus du commandement, auxquels on étoit accoutumé; & le maréchal périt sur un échafaud. La reine mère fut sacrifiée elle-même. Prisonnière à Compiègne, elle s'enfuit à Bruxelles, où elle manqua du nécessaire.

Révolte de Gaston. Gaston, frere du roi, se retira en Lorraine, pour se mettre à couvert, disoit-il, de la tyrannie. On déclara criminels de lèse-majesté ceux de sa suite. Bientôt il prit les armes; il entraîna le maréchal de Montmorenci, dans sa révolte. Nouvelle vengeance. Le brave Montmorenci, qui avoit depuis peu battu à Végliane les Impériaux, les Espagnols & les troupes du duc de Savoie, qui étoit généralement aimé, dont chacun desiroit la grace, dont le repentir méritoit de la clémence, fut impitoyablement livré au bourreau. Ni le roi, ni le ministre, ne savoient gagner les cœurs en pardonnant.

Tandis que ces terribles exécutions se multiplioient en France, & y rappeloient en quelque sorte le regne de Louis XI, Richelieu fomentoit la fameuse guerre d'Allemagne, qu'il est tems de suivre dans ses progrès.

CHAPITRE I I.

Ferdinand II révolte les Allemands par son despotisme. — Etat du Nord. — Gustave-Adolphe uni à la France. — Evénemens de cette guerre, jusqu'en 1635.

Nous avons vu l'empereur Ferdinand II suivre les traces de Charles-Quint, attaquer ouvertement la liberté germanique, enlever à l'électeur Palatin ses états, conférer cet électorat au duc de Bavière, écraser la ligue protestante, & répandre de tous côtés la terreur, par le moyen de ses généraux. Son despotisme, son ambition, ses succès mêmes, étoient plus propres à lui faire des ennemis, qu'à le rendre maître de l'Allemagne, & il devoit éprouver un jour, qu'accabler les uns, c'est armer les autres.

Combien Ferdinand II s'étoit rendu redoutable à l'Allemagne.

Christian IV, roi de Danemarck, Christian
E v

IV lui fit quelque temps la guerre. élevé dans les sciences, brave, amoureux de la gloire ; ligué avec la France , l'Angleterre & la Hollande ; général du cercle de la basse Saxe , dont il étoit membre en qualité de duc de Holstein , défendit pendant quelques années la cause du malheureux Frédéric. Le célèbre Mansfeld , qui s'étant retiré en Hollande , avoit eu la gloire de faire lever à Spinola le siège de Berg-op-Zoom , s'étoit consacré depuis au service de Christian. Mais Tilli & Wallstein , généraux de Ferdinand , joignoient aux plus rares talens militaires , des forces trop supérieures. Après avoir vu les ennemis dans ses états , le roi de Danemarck fit la paix en 1629 , d'une manière avantageuse. Wallstein la souhaitoit , espérant conserver par là le duché de Meckelbourg , que l'empereur venoit de lui accorder.

Nouveaux coups du despotisme de Ferdinand. Les ducs de Meckelbourg & de Mantoue , mis au ban de l'empire ; un archiduc , nommé au siège de Magdebourg , quoiqu'il y eût un coadjuteur de la maison de Saxe ; c'étoient de nouveaux essais de l'autorité despotique de Ferdinand. Il parut y mettre le comble par son édit de 1629 , qui ordonnoit sans distinction aux pro-

Edit contre les protestans

XIII. É P O Q U E. 107

testans de restituer tous les biens ecclésiastiques , dont ils s'étoient emparés depuis 1555 ; & qui permettoit aux princes catholiques de chasser les protestans établis chez eux : le tout sous peine du ban de l'empire , pour quiconque s'opposeroit à l'exécution de cet édit.

Un acte si violent devoit inspirer d'autant plus d'alarmes , qu'on voyoit les troupes de l'empereur , au nombre de cent soixante mille hommes , dévaster les pays , commettre des exactions affreuses , tandis que l'on gémissoit d'impôts arbitraires , qu'il levoit sur les états. Selon M. Pfeffel , le seul magraviat de Brandebourg avoit payé , en moins de quatre ans , plus de vingt millions d'écus. Un mot célèbre de Walstein exprime les vues de Ferdinand : *Il faut , disoit souvent ce général , réduire les électeurs à la condition des grands d'Espagne ; & les évêques , à la qualité de chapelains de l'empereur.*

Mais enfin les yeux s'ouvrirent. Les princes mêmes de la ligue catholique connurent le joug , dont ils étoient menacés comme les autres. Ils s'assemblerent à Heidelberg ; ils députerent à l'empereur ; ils le prièrent de rétablir

Les états
se réunissent pour
la liberté.

Exécutions dans
l'empire.

la paix de l'empire , de renvoyer une partie de ses troupes , & de mettre fin aux griefs des états. La diete électorale , tenue l'année suivante (1630.) à Ratisbonne , fit paroître dans tout son jour la disposition des esprits. Avant de rien accorder , elle exigea la réforme de seize mille cuirassiers , & la déposition de Walstein , qui commandoit avec un pouvoir absolu. Ferdinand y consentit , croyant assurer le succès de ses demandes. On lui refusa tout , & les secours qu'il demandoit pour la guerre , & le titre de roi des Romains pour son fils. C'étoit une expérience salutaire , s'il avoit voulu prendre conseil de l'expérience.

Mécon-
rentement
pour l'édit
de restitu-
tion. /

Cependant l'édit de *restitution* s'exécutoit avec rigueur. Excepté l'électeur de Saxe & le margrave de Brandebourg , tous les princes protestans s'y étoient soumis , n'osant & ne pouvant résister. On éclatoit seulement en plaintes. Les murmures devinrent si forts , que l'électeur de Baviere proposa de laisser *dormir* quarante ans cet édit fatal. L'empereur n'écoula rien : ses violences redoublerent ; mais le tems étoit venu , où la liberté germanique auroit un vengeur dans Gustave-Adolphe. Pour bien connoître ce

XIII. É P O Q U E. 109

héros, il faut avoir quelque idée de l'état actuel du nord, & sur-tout de la Suede.

Depuis Gustave Vasa, on ne voit presque rien d'intéressant dans le nord. Depuis Gustave Vasa, rien d'intéressant dans le nord. Ni les guerres des Danois, des Suédois, des Polonois, des Moscovites, les unes contre les autres; ni les révolutions arrivées dans ce pays, où la couronne passoit de main en main, au gré des plus forts, ne tiennent au système général de l'Europe. Observons en peu de mots les faits éclatans.

Eric, fils de Gustave Vasa, perdit En Suede; Eric déposé. la couronne & la liberté, par une sentence des états de Suede, qui le jugèrent coupable de plusieurs crimes. Son frere Jean fut mis à sa place, & Jean, catholique sans succès. s'efforça en vain de rétablir la religion catholique, dont il faisoit profession. Il mourut en 1592. On observe qu'il n'avoit pas de médecin: tant les arts étoient encore ignorés en ce pays. Sigismond, fils de Jean, élu depuis Sigismond déposé pour zèle de catholique. quelques années roi de Pologne, joignit à cette couronne celle de son pere. Trop ardent catholique, il s'attira la haine des Suédois, zélés luthériens: il fut déposé, & Charles IX, son oncle, lui succéda. Les Polonois combattirent sans fruit pour Sigismond.

Charles IX, pere de Gustave-Adolphe. Charles régna jusqu'à la mort, & eut pour successeur le fameux Gustave-Adolphe, son fils. (1611)

Révo'u-tions en Russie. C'étoit le temps où la Russie étoit en proie aux guerres civiles. Le czar Théodore avoit donné ordre de tuer son frere Démétrius. Boris, beau-frere du czar, après lui avoir conseillé ce meurtre, l'enq'oisonna lui même, ou du moins en fut soupçonné, & parvint à la couronne. On vit bientôt arriver de Lithuanie un jeune homme, qui se disoit le prince Démétrius.

Plusieurs faux Démétrius.

Soutenu par une armée polonoise, il se fit reconnoître. Mais bientôt sa cour, pleine d'étrangers & de catholiques, devint un objet d'horreur pour les Russes. Zuski, seigneur distingué, excita contre lui une révolte, le tua, le remplaça. Un imposteur parut encore, se donnant pour le prince Démétrius, & voulant régner comme tel. Il marcha vers Moscou, avec les troupes de Sigismond, roi de Pologne. Les boyards ou seigneurs russes détrônerent Zuski, sans reconnoître pourtant l'imposteur, qui mourut assassiné. D'autres faux Démétrius se montrèrent sur la scene, & l'en sanglantèrent. La Russie, toute barbare, n'offroit alors que des spectacles affreux, aux-

XIII. É P O Q U E. III.

quels les nations policées faisoient peu d'attention.

Mais le jeune Gustave-Adolphe se ^{Commencemens} montrait digne de fixer les yeux de ^{glorieux} l'Europe. A peine sur le trône, il s'e ^{de Gustave} toit signalé contre les Danois, enne ^{ve - Adol-} mis de sa couronne. Profitant ensuite ^{phe.} de la paix, dont il avoit besoin, il s'étoit livré aux fonctions du gouvernement; il avoit remédié aux maux publics par de sages lois, & par une administration éclairée. Dans une guerre, contre les Russes, il gagna presque toute la Finlande; & un traité lui en assura la possession. Le roi de Pologne le traitant d'usurpateur, & refusant la paix qu'il offroit toujours les armes à la main, il pénétra en vainqueur dans la Prusse, dans la Livonie, dans la Lithuanie. Une treve de six ans, conclue avec Sigismond en 1629, le mit en état de tourner ses armes contre Ferdinand II.

Plusieurs motifs l'y déterminoient. ^{Motifs qui} L'empereur avoit animé & secouru le ^{le portent} roi de Pologne; il avoit renvoyé avec ^{à la guerre} mépris les ambassadeurs de Suède; il ^{contre} avoit projeté d'établir sa domination ^{Ferdinand} sur la mer Baltique. La tranquillité de l'Europe, la liberté de l'Allemagne, l'intérêt de la religion protestante;

tout fournissoit des raisons ou des prétextes de guerre : il n'en falloit pas tant pour enflammer le cœur d'un héros.

— Sa politique égaloit heureusement son courage. Il négocia par-tout des alliances. Le cardinal de Richelieu , 1631. *Traité de la France & de la Suede.* saisit une occasion si conforme à ses propres vues. Au commencement de l'année 1631 , se fit ce fameux traité entre les deux couronnes , par lequel Gustave s'obligeoit d'entretenir une armée de trente-six mille hommes , & Louis XIII de lui payer douze cent mille livres par an. Ce subside étoit bien foible pour une telle entreprise ; mais le génie & les talens du roi de Suede faisoient les principales ressources.

Grandes qualités de Gustave. Actif , infatigable , prudent , intrépide , ce prince possédoit parfaitement l'art militaire. Il prenoit ses mesures avec une sagesse consommée ; il exécutoit avec une vigueur étonnante ; il tenoit ses troupes dans la plus sévère discipline , les animoit par son exemple , les captivoit par sa bonté généreuse , leur communiquoit enfin son héroïsme. Officiers & soldats brûloient d'affronter pour lui tous les dangers. Il avoit alors trente-cinq ans.

XIII. É P O Q U E. 113

& l'expérience d'un vieux capitaine. Son armée, qui n'étoit que de quinze mille hommes, au commencement, se trouva bientôt de quarante mille. On couroit se ranger sous ses drapeaux.

S'étant rendu maître des îles de Ruden, de Rugen, &c. de la Poméranie, du Meckelbourg, il prend d'assaut Francfort sur l'Oder; il s'assure du Brandebourg, par un traité avec l'électeur; il se fait donner par l'électeur de Saxe, que les Impériaux attaquoient, le commandement de ses troupes; il attaque Tilli devant Leipfick, & remporte avec ses Suédois une victoire d'autant plus glorieuse, que les Saxons étoient en déroute dès le premier choc. Trois mois après cette bataille, la Franconie, la Souabe, le Haut-Rhin, le Palatinat même, sont dans la dépendance du vainqueur.

Les protestans avoient d'abord refusé de s'unir à lui; quoique dans une assemblée générale de Leipfick, ils fussent convenus de demander, les armes à la main, & le rétablissement de la liberté de l'empire, & l'abolition de l'édit concernant les biens ecclésiastiques. Mais le succès de ses armes, Succès étonnans de sa première campagne.

Les protestans, unis à lui après un refus.

& les délais affectés de l'empereur , les avoient décidés enfin au parti le plus utile pour eux. Il ne manquoit pas même d'exciter le zele de religion , dont l'influence étoit toujours si efficace.

1672.
Seconde campagne
ts. Cette campagne annonçoit de nouveaux triomphes pour l'année suivante. Le comte de Tilli étoit rentré dans

la Franconie. Gustave le repoussa jusqu'en Baviere , & passa sous ses yeux le Lech à la nage , après avoir pris

Tilli tué. Donawert. Tilli fut tué en défendant

Il avoit
terni sa
gloire à
Magde-
bourg.

le passage : homme illustre , mais qui avoit depuis peu terni sa gloire , en livrant Magdebourg à toutes les barbaries dont est capable une armée sans frein & sans honneur. Trente mille habitans y perdirent la vie , & les flammes dévorèrent ce que le fer ne put détruire.

Walstein
repousse
les Sué-
dois.

Walstein restoit à l'empereur. Rétabli dans le commandement , avec un pouvoir absolu , (car il exigea cette condition ,) il joint l'armée de Baviere ; il repousse Gustave , qui attaque ses retranchemens près de Nuremberg ; il délivre la Bohême conquise par les Saxons ; il fond sur la Saxe , & prend Leipfick. Le roi de Suede vole au secours de l'électeur.

XIII. É P O Q U E. 115

Mais la bataille de Lutzen , près de ^{Bataille de} Leipfick , termine la carrière du grand ^{Lutzen, où} Gustave. Il est tué dans le combat , ^{périt Gus-} soit par trahison , comme le bruit en ^{tave.} courut , soit par les coups de l'ennemi. Le duc Bernard de Saxe - Weimar , son lieutenant-général , ne laissa pas de remporter une victoire complète.

Ainsi mourut un héros vertueux ^{Il goûtoit} que l'on ne doit pas confondre avec ^{la doctrine} les destructeurs de l'humanité. Le li- ^{de Gro-} vre de Grotius , sur le *Droit de la* ^{tius.} *guerre & de la paix* , fut trouvé dans sa tente : c'étoit sa lecture la plus ordinaire. Un autre conquérant eût détesté cet ouvrage , qui soutient les droits de la nature contre l'injustice & la cruauté de ses oppresseurs. C'est à l'ambition de Ferdinand qu'il faut imputer le sang répandu par Gustave-Adolphe. Sa fille Christine , âgée de six ans , lui succéda ; & le chancelier Oxenstiern fut l'arbitre du gouvernement.

A Vienne & à Madrid , on célé- ^{Réjouif-} bra par des réjouissances un évé- ^{sances} nement , heureux sans doute pour la ^{honteuses} maison d'Autriche , mais que ces ré- ^{pour la} jouissances mêmes faisoient tourner à ^{mort de} sa honte. Philippe IV ne rougit point ^{ce héros.}

d'affister à une pièce burlesque , intitulée *la Mort du roi de Suede*. La populace , en tout tems & en tout pays , s'est signalée par de semblables excès. Ils n'en sont pas moins indignes des honnêtes gens ; & peut-on les excuser dans un prince ? Quelle idée de décence avoit-on alors ?

1633.
Rivalité
de l'élec-
teur de Sa-
xe & d'O-
xenstiern.

Peu s'en fallut que la mort du roi de Suede ne ruinât les affaires des protestans , malgré leur victoire. Ils se divisoient. L'électeur de Saxe & le chancelier Oxenstiern prétendirent l'un & l'autre à la supériorité. On décida enfin que la guerre continueroit , jusqu'à ce que la liberté germanique & la liberté de conscience fussent établies pour toujours ; que le chancelier auroit la direction des affaires ; & qu'on ne traiteroit de paix que du consentement unanime des confédérés. L'électeur de Saxe protesta seul contre une décision favorable aux Suédois. Oxenstiern se montra digne de la confiance générale , en restituant les conquêtes de Gustave dans le Palatinat , aux enfans du malheureux Frédéric V , qui venoit de mourir. Il renouvella l'alliance avec la France , agitée alors de guerres civiles entre le roi & son frere. L'Allemagne , bien plus mal-

heureuse , est un vaste théâtre de carnage.

Ferdinand II perd sans retour le grand général qu'il avoit encore. Mécontent de l'impérieux Walstein , il le dépose une seconde fois. Walstein conspire. L'empereur le fait assassiner à Egra par deux colonels , & donne le commandement à l'archiduc Ferdinand , désigné roi de Hongrie & de Bohême. Cette vengeance , nécessaire ou non dans les conjonctures , prouve la foiblesse où il se trouvoit réduit. On s'imagine voir Henri III assassinant le duc de Guise , parce qu'il ne peut le réprimer.

Cependant les Suédois éprouvent aussi les vicissitudes des armes. L'archiduc assiégeoit Nordlingue dans la Souabe. Weimar vient au secours de la place , attaque les Impériaux , trop supérieurs en nombre ; il perd la bataille & environ seize mille hommes. La fortune alors change de parti. Richelieu , qui ne perdoit point de vue les affaires d'Allemagne , qui avoit même excité Walstein à la révolte , sent la nécessité de secourir les Suédois , & s'engage à envoyer des troupes , en continuant les subsides. En conséquence , les alliés reçoivent gar-

1634.
Conspiration & mort de Walstein.

Les Suédois défaits à Nordlingue.

Richelieu leur envoie des troupes.

nison françoise dans l'Alsace , la Suede fait une cession de Philipsbourg à la France ; & le cardinal de la Valette , fils du duc d'Epemon , arrive à la tête d'une armée , pour se joindre au duc de Saxe-Weimar , général en chef des protestans.

Les catholiques zélés faisoient un crime de cette guerre.

On imagine aisément les reproches que la foule des catholiques faisoit au cardinal de Richelieu sur cette guerre. Il avoit eu grand soin , dès le commencement , de stipuler avec Gustave-Adolphe , roi de Suede , que le catholicisme n'en recevrait aucune atteinte. Mais peu de personnes étoient capables d'entendre raison , en faveur d'une politique où ils n'envisoient les choses que du côté qui effarouchoit leur zele. Un cardinal espagnol , en plein consistoire , avoit accusé Urbain VIII de trahir la religion , parce qu'il ne publioit point de croisade pour Ferdinand.

1635.
Traité de
Prague
entre l'é-
lecteur de
Saxe &
l'empereur.

Dans ces conjonctures , l'électeur de Saxe , ou par mécontentement , ou par crainte , conclut le traité de Prague avec l'empereur. Ils reglent entre eux , & l'affaire des bénéfices , & le sort des princes & des états d'Allemagne : ils excluent à jamais de l'amnistie les enfans de l'électeur Palatin ,

XIII. É P O Q U E. 119

& tous ceux qui ont eu part aux anciens troubles de Bohême : ils conviennent que l'empire leverait des troupes pour chasser les Suédois & les François. Un des articles portoit, que les protestans jouiroient encore quarante ans des bénéfices dont ils s'étoient emparés depuis 1552. C'étoit du moins faire tomber en quelque manière l'édit de restitution ; mais le despotisme de Ferdinand se monroit encore à découvert.

L'Allemagne retentit d'abord de clameurs. On s'indignoit que deux princes s'arrogeassent tant d'autorité sur tout le corps germanique. Cependant les esprits se calmerent peu-à-peu. Les protestans, excepté le landgrave de Hesse-Cassel, accédèrent au traité de Prague. Voilà donc la France & la Suède presque réduites à leurs propres forces. Richelieu, pour attacher à leur ligue le duc de Saxe Weimar, non-seulement lui donna des troupes & de l'argent, mais lui céda l'Alsace, qui devoit passer à ses descendans, comme principauté de l'empire.

Les protestans y accèdent, après de grandes plaintes.

La France cède l'Alsace au Weimar.

C'est depuis les dernières campagnes des Suédois contre Ferdinand, que le duc d'Orléans avoit levé l'étendard de la révolte. Ce prince léger, foi-

Le duc d'Orléans, ligué avec le duc de Lorraine.

ble, inquiet, toujours gouverné par des favoris sans mérite, qu'il sacrifia toujours dans les occasions, étoit soutenu de Charles duc de Lorraine, dont il avoit secrètement épousé la sœur. Nous avons vu le maréchal de Montmorenci victime de la révolte où Gaston l'avoit entraîné. Le duc de Lorraine, à son tour, n'eut pas lieu de s'applaudir de ses démarches. Ayant promis deux fois d'abandonner le prince rebelle, & deux fois violé sa parole, il se vit enlever le duché de Bar & même Nanci en 1633.

Cedernier
puni.

Mariage
de Gaston,
cassé.

Le mariage du duc d'Orléans, que l'université de Louvain soutenoit indissoluble, fut déclaré nul par celle de Paris. Le parlement le cassa, comme opposé aux lois du royaume. En effet, le consentement du roi, nécessaire en pareil cas, le paroïssoit d'autant plus, que Gaston étoit encore l'héritier présomptif de la couronne. La brouillerie entre les deux freres subsista, sous quelques apparences d'accommodement.



CHAPITRE III.

La France en guerre avec toute la maison d'Autriche. — Révolutions en Catalogne & en Portugal.

PARMI les troubles & les conspirations, le cardinal de Richelieu prend le parti d'une guerre ouverte contre toute la maison d'Autriche : entreprise audacieuse, mais utile à sa fortune. Il se rendoit nécessaire, en multipliant les difficultés du gouvernement. D'ailleurs, la gloire de l'état se joignoit à l'intérêt du ministre, pourvu que les forces répondissent au projet.

On ne pouvoit attaquer l'Espagne dans des circonstances plus favorables.

Toujours en guerre avec la Hollande, elle succomboit sous les efforts de cette petite république, dont les flottes lui avoient enlevé le Brésil, & les meilleures conquêtes des Portugais dans les Indes orientales. Le prince d'Orange Frédéric-Henri, successeur de son frere Maurice, (dès 1625,) n'étoit pas moins redoutable sur terre. En 1632, les seigneurs flamands ayant conspiré pour faire de leurs pays une ré-

Dessein
d'attaquer
toute la
maison
d'Autriche

L'Espagne
étroitement
liée par la
Hollande.

Frédéric-
Henri, sta-
thouder

publique , il avoit saisi l'occasion de ces troubles ; il s'étoit emparé de plusieurs places , sur-tout de Maestricht ; il avoit battu Papenheim , célèbre général de l'empereur , qui fut ensuite tué à la bataille de Lutzen. Telle étoit l'humiliation de la cour d'Espagne , qu'elle offrit aux Hollandois une paix fort honorable , sans qu'ils voulussent traiter avec elle.

Richelieu fait un traité avec la Hollande , par lequel on règle déjà le partage des Pays-bas , comme si la conquête en étoit certaine. Il envoie déclarer la guerre au cardinal Infant , nouveau gouverneur de ces provinces , se fondant sur une entreprise des Espagnols contre l'Électeur de Trèves , allié de la France. Mais les finances étoient épuisées. La maison du cardinal , plus somptueuse que celle du roi , absorboit seule quatre millions par an. Il n'y avoit de ressources que dans le triste expédient d'édits burfaux , contraires au bien de l'état , & aussi ruineux pour le prince que pour les peuples. On tint bientôt un lit de justice , où l'on força le parlement d'en enregistrer quarante deux à la fois , sans lecture , sans examen. Henri IV & Sulli prenoient des mesures bien différentes.

1635.
Ligue avec
les Hollan-
dois.

Décla-
ration de
guerre à
l'Espagne.

Edits bur-
faux , qui
ne valent
pas l'éco-
nomie.

XIII. É P O Q U E. 123

Aussi les armées de Flandre & d'Allemagne se consumèrent-elles faute de vivres. La première campagne fut malheureuse par-tout, excepté dans la Valteline. Le duc de Rohan eut la gloire de s'y maintenir avec peu de troupes, contre les Allemands & les Espagnols, tandis que le maréchal de Créquy, avec les ducs de Savoie & de Parme, alliés du roi, ne put rien faire en Italie. La méfintelligence contribua au mauvais succès. D'un autre côté la Hollande n'agit que faiblement, parce qu'elle craignoit que la France n'étendît jusqu'à elle ses frontières ; & les Flamands restèrent fidèles à l'Espagne, parce qu'on respectoit alors leurs privilèges, comme on auroit dû le faire avant les troubles.

Cette campagne est suivie d'une autre plus triste pour la nation françoise. Le cardinal Infant, accompagné du duc de Lorraine & du célèbre Jean de Werth, pénètre en Picardie, passe la Somme, s'empare de Corbie, fait trembler Paris. Les Espagnols ravagent la Bourgogne, & entament la Guienne. Mais ils ne profiterent point de leurs avantages. La petite ville de Saint-Jean-de-Lône en Bourgogne se défendit avec tant de valeur, qu'ils en le-

Première
campagne
où la Fran-
ce n'a point
de succès.

1636.
Les Espa-
gnols dans
le royaume.

Sieges de
Dôle & de
Saint-Jean-
de-Lône.

verent le siege. Le prince de Condé avoit levé celui de Dole , pour s'opposer aux ennemis. Dole , que Louis XIV prendra presque en se montrant , résista trois mois à ce prince. Du reste , l'invasion des Espagnols fut stérile autant par leurs fautes , que par l'avantage qu'ont les François dans une guerre défensive , où le zele & le courage de la nation suppléent à tous les besoins.

Cabales
contre Richelieu.

Plus on éprouvoit de malheurs , plus on se déchaînoit contre le ministre. Haï du peuple que les impôts accabloient , la haine des grands , les intrigues de cour l'exposaient à mille dangers. Le duc d'Orléans & le comte de Soissons , qu'il avoit mis à la tête de l'armée de Picardie , résolurent de le faire assassiner dans l'appartement du roi ; & le coup étoit inévitable , si le duc avoit donné le signal aux assassins : le remords ou la timidité l'arrêta. Ces deux princes s'enfuirent bientôt.

Intrigues
du P. Caussin.

Un jésuite sans génie , sans prudence , mais que la qualité de confesseur rendoit puissant sur l'esprit de Louis XIII , le P. Caussin pensa faire ce que les premières têtes du royaume avoient tenté inutilement. En aigrissant l'ame de son pénitent dévot ; en

XIII. É P O Q U E. 125

lui peignant le cardinal comme l'op-
 presseur de la reine mere, comme le
 tyran de l'état, sur-tout comme le
 soutien des hérétiques; il l'animoit à
 s'en délivrer. Le ministre démêla sans
 peine un manège mal tissu; l'exil de
 Caussin en fut le fruit. Richelieu se
 défioit; non sans fondement, des jé-
 suites, à qui il attribuoit une partie
 des libelles publiés contre sa personne
 & son ministère. Il avoit été sur le point
 de les faire chasser, à l'occasion d'un
 livre séditieux de leur confrère Santa-
 relli. Leur souplesse & leur crédit dis-
 sipèrent tous les orages.

Cependant la guerre continuoit, 1637, 1638
 malgré les efforts d'Urbain VIII pour 1637.
 réconcilier les puissances, malgré Suite de
 quelques négociations peu sincères, la guerre.
 où il entroit plus d'artifices que de sen-
 timens de paix. Parcourons les princi-
 paux événemens. Le duc de Rohan
 perd la Valteline, parce qu'on ne lui
 envoie point de subsides. Mais le comte
 d'Harcourt reprend les îles de Sainte-
 Marguerite & de Saint-Honorat, sur
 les côtes de Provence, dont les Espa-
 gnols s'étoient emparés en 1635. Le
 prince de Condé échoue au siège de
 Fontarabie, comme il avoit fait à ce-
 lui de Dole; & Richelieu se venge de

Procès du
duc de la
Valette.

ce malheur sur le duc de la Valette qu'il haïssoit. On l'accusa de n'avoir pas secouru le prince ; on nomma des commissaires pour le juger : le roi présida lui-même au jugement ; les juges condamnerent la Valette à être exécuté en effigie. Sous un sceptre de fer, il falloit bien que la justice succombât.

Mort de
Ferdinand
II.

Ferdinand II mourut en 1637 , après un regne de dix-sept ans. Il avoit créé vingt-deux princes , soixante comtes , & cent vingt barons de l'empire ; apparemment pour vendre des titres , ou pour acheter des créatures.

Election
de Ferdi-
nand III.

Son fils Ferdinand III, déjà élu roi des Romains, lui succéda. L'électeur Palatin & celui de Treves protestèrent contre l'élection, à laquelle on ne les avoit point appelés. La France & la Suede refuserent de reconnoître cet empereur ; & rien ne suspendit les ravages de la guerre , qui étoit toujours funeste aux deux partis.

Événe-
mens de
guerre en
Allemagne

Quoique les Suédois , sous les ordres de Bannier, eussent remporté une célèbre victoire à Wistock , dans la haute Saxe , ils se virent ferrés de près par le général Gallas. Weimar perdit une bataille, où le duc de Rohan périt à ses côtés. Mais ensuite il remporta

XIII. É P O Q U E. 127

coup sur coup huit victoires (1638.)

La bataille décisive de Rheinfeld mit ^{Bataille de Rheinfeld.} entre ses mains quatre généraux prisonniers ; & Jean de Werth , l'un d'eux , fut conduit en triomphe à Paris. Weimar mourut l'année suivante , tout occupé de vastes projets. Les Suédois reprirent la Poméranie qu'ils avoient perdue , s'avancèrent jusqu'à Prague , se jetterent sur la Silésie. L'Allemagne étoit inondée de sang , & couverte d'affreux débris : ses plaies se rouvroient chaque jour. Si Ferdinand II avoit prévu les effets de son ambitieuse intolérance , auroit-il jamais allumé cet incendie ? Et pour les prévoir, n'avoit-il pas l'expérience de Charles-Quint , sans parler d'une foule d'autres exemples ?

Quelque succès qu'eût d'abord l'Es- ^{Flottes hollandaises victorieuses de l'Espagne.} pagne dans cette guerre , qui dura pour elle vingt-cinq ans , nulle puissance ne devoit y perdre davantage. Une grande flotte qu'Olivarès avoit équipée contre la Suède , fut détruite sur les côtes d'Angleterre par l'amiral Tromp , hollandois , dont le nom est immortel. La république , peu de tems après , fit l'importante conquête de Malaca dans les Indes , qu'elle a toujours conservée. Elle s'agrandissoit

sur les ruines de cette vaste monarchie ; elle profitoit des vices de son gouvernement ; & ce gouvernement provoquoit encore les peuples à la révolte.

1640.
La Catalo-
gne vexée
secoue le
joug espa-
gnol.

Comme le poids des charges publiques tomboit sur les Castillans presque seuls, les autres provinces réclamant leurs privilèges, & se refusant aux besoins multipliés de l'état ; le comte-duc d'Olivarès, aussi porté que Richelieu au despotisme, voulut arracher par force ce qu'il falloit obtenir par prudence. Il envoya des ordres absolus en Catalogne, pour avoir des soldats & des impositions. Les Catalans députent à la cour. Leurs députés parlent avec trop de hardiesse. On les emprisonne. D'autres violences, commises dans la province, irritent ce peuple naturellement indocile : on y profanoit même, on y enlevoit les choses sacrées. L'évêque de Gironne lance l'excommunication contre les profanateurs. C'est comme un signal de sédition. Barcelone se soulève ; la révolte devient générale. Les Catalans vouloient former une république ; mais trop foible pour se soutenir contre les forces de Philippe IV, ils se donnent à la France en 1641.

XIII. É P O Q U E. 119

La révolution de Portugal est bien plus étrange. Chagrins de leurs pertes, humiliés dans une foiblesse extrême, accablés du joug de l'Espagne, enflammés par la haine nationale, les Portugais depuis long-tems pensoient à briser leurs fers. Une ordonnance qui obligeoit la noblesse, sous peine de confiscation des fiefs, de prendre les armes pour soumettre la Catalogne, acheva d'envenimer les cœurs. Il y avoit trois ans qu'une conspiration impénétrable se tramoit en faveur du duc de Bragance, dont la famille avoit été dépouillée de ses droits à la couronne par Philippe II. Tout-à-coup, les conjurés exécutent leur dessein. Ils n'immolent que deux victimes, Vascellos, ministre oppresseur de la patrie, & son secrétaire. Le timide Bragance, excité par le courage de sa femme, qui étoit espagnole, se laisse enfin couronner sous le nom de Jean IV. Lisbonne se livre tranquillement à la joie; presque rien ne résiste ailleurs; les Espagnols disparoissent: le Portugal n'a fait que changer de maître. Cette révolution est unique en son genre.

Philippe, dans sa honteuse inertie, ignoroit tout, tandis que l'Espagne

E v.

Philippe
perd le
Portugal.

Le duc de
Bragance
roi sans effu-
sion de sang.

Comment
cette nou-
velle par-
vient-elle
à Philippe.

retentissoit d'une si étrange nouvelle. Il fallut enfin la lui annoncer. *Sire*, lui dit Olivarès, *le duc de Bragance a eu la folie de se faire élire roi de Portugal; vous y gagnerez une confiscation de douze millions.* Le roi répondit, *qu'on y mette ordre; & continua ses amusemens.* Les Napolitains, enhardis par de tels exemples, pensèrent aussi à la révolte. Des conspirateurs entreprirent de livrer à la France le royaume de Naples; mais le complot fut éventé, & n'éclata point.

Conspiration
à Naples.

Prise de
Turin par
le comte
d'Harcourt.

Avant que Philippe IV perdit la Catalogne & le Portugal, deux expéditions glorieuses avoient rétabli l'honneur des armes françoises. Le comte d'Harcourt, ayant vaincu près de Casal le marquis de Léganès, courut assiéger Turin. Le prince Thomas de Savoie, maître de la ville, assiégeoit la citadelle. Harcourt fut assiégé lui-même dans son camp par Léganès. Il soutint vingt-deux jours de disette, & réussit malgré tant d'obstacles. *J'aimerois mieux être général Harcourt qu'empereur*, dit Jean de Werth, en admirant ce prodige. D'un autre côté, trois maréchaux de France prirent Arras, qu'un vieux proverbe faisoit imprenable : quatre combats, livrés par le

Prise d'Arras.

XIII. É P O Q U E. 131

cardinal Infant, pour sauver la place, ne servirent qu'à rendre la conquête plus illustre.

Peu s'en fallut que l'empereur ne perdit aussi sa capitale. L'armée fran-^{Picolo-}çoise & suédoise, grossie en Allema-^{mini sauve}gne des troupes de Hesse, de Brun-^{Vienne.}wick & de Lunebourg, s'avança pour en faire le siege. Vienne devoit naturellement succomber sous les efforts de cette armée ; mais les savantes manœuvres du général Picolomini firent avorter cette entreprise.

Il seroit également inutile & fasti-^{Négocia-}dieux de suivre les opérations d'une^{tions de} guerre si compliquée, si opiniâtre ;^{mauvaise} où toutes les puissances s'affoibli-^{foi, instruc-}soient, par les victoires mêmes, ^{tueuses.} comme par les défaites. La paix, toujours désirable, devenoit absolument nécessaire, sans qu'il fût possible encore de la conclure. Chaque partie belligérante cherchoit son avantage particulier, peu compatible avec celui de ses alliés. Aucune n'étoit réduite au point de recevoir des lois honteuses. Mille artifices embrouilloient, rompoient les négociations. Le cardinal de Richelieu sur-tout, qui vouloit prolonger la guerre, éludoit adroitement les propositions pacifiques, en

affectant néanmoins l'amour de la paix. Il craignoit que la Suede ne se détachât de l'alliance, & ne traitât séparément, parce qu'elle ne pouvoit y gagner. Un événement fâcheux dissipa ses craintes, & servit sa politique.

1641.

L'alliance
est renou-
vée en-
tre la Fran-
ce & la
Suede.

Bannier mourut, après une entreprise manquée sur Ratisbonne, où se tenoit une diete favorable à l'empereur. Sa mort affoiblit les Suédois. Ils renouvelerent donc l'alliance jusqu'à la paix générale, dont les préliminaires furent signés à Hambourg. On régla que le traité se négocieroit à Munster pour la France, & à Osnabruck pour la Suede; de façon que les articles arrêtés dans une de ces villes, seroient censés l'être également dans l'autre. Tels furent les préparatifs de la paix de Westphalie, qu'il falloit encore acheter par plusieurs années de massacres.

Prélimi-
naires de
la paix de
Westpha-
lie.

Torsten-
son, géné-
ral suédois

Torstenfort, digne successeur de Bannier, eut les plus grands succès, dès sa première campagne. (1642.) Il s'empara de Leipsick, après avoir taillé en pieces l'armée impériale & saxonne. La Suede alors prit une nouvelle ardeur pour la guerre.

CHAPITRE IV.

*Fin du cardinal de Richelieu & de
Louis XIII.*

Nous touchons à la fin du règne de Louis XIII, ou plutôt de son ministre. J'en fais la matière de ce chapitre, en mettant à l'écart les autres objets, qu'il convient de placer ailleurs.

Tout plioit sous l'autorité de Richelieu ; mais tout l'accusoit d'injustice & de tyrannie. Il écrasoit le peuple , ainsi que les grands. Il employoit les ressources de finances les plus odieuses & les plus nuisibles : on en peut juger par une création de quatre cents charges de procureurs, qui augmentoient nécessairement les abus ruineux de la chicane. Il étouffoit en quelque sorte la voix du parlement , dont les remontrances pouvoient être fort utiles , pourvu qu'elles ne passassent point les justes bornes. Une déclaration , publiée dans un lit de justice , ordonnoit d'enregistrer , sans aucune délibération , les édits concernant les affaires du gouvernement : quant aux édits de finance , on obligeoit de les enregis-

Le cardinal de Richelieu détesté.

trer, dès que le roi, après avoir entendu les représentations, ordonneroit l'enregistrement. Ce ministre dispoſoit de tout, au gré de ſes deſirs. Il abattoit les premières têtes de l'état, par des jugemens arbitraires. En relevant l'éclat de la couronne au-dehors, en-la faiſant trop redouter dans le royaume; il dédaignoit les plaintes de la nation qu'il rendoit tous les jours plus malheureuſe. Sous un tel gouvernement, les factieux reſpiroient ſans ceſſe la révolte.

Révolte du comte de Soifſons, &c. Le comte de Soifſons s'étoit ſauvé de la cour en 1636. Réfugié à Sedan, uni aux ducs de Bouillon & de Guife, ayant traité avec l'Eſpagne, il leve des troupes, & commence la guerre civile. Il gagne la bataille de Marſée ſur le maréchal de Châtillon, que la priſe d'Arras couvroit de gloire. Si le jeune prince n'eut pas été tué dans le combat, ſa victoire pouvoit entraîner de grandes ſuites. Le duc de Bouillon, ſouverain de Sedan, ſe hâta de négocier; mais conserva les vues & les deſirs d'un rebelle.

1642. A peine cet orage étoit paſſé, qu'il ſ'en forma un nouveau. Le roi ne pouvoit vivre ſans favori. Son humeur ſombre ſ'exhaloit dans ces confidences

Il donne
Cinqmars
pour favo-
ri au roi.

XIII. É P O Q U E. 135

particulieres , où une ame foible se venge timidement de la contrainte qu'elle éprouve ailleurs. Le ministre , toujours en péril , étoit venu à bout de procurer la faveur au jeune Cinqmars , fils du maréchal d'Effiat ; espérant de lui un retour de reconnoissance , & se flattant sur-tout de le gouverner. Il jugeoit mal d'un homme de cour.

Cinqmars , devenu grand-écuyer , ennuyé du roi , plus jaloux de l'autorité du ministre , résolut de perdre Richelieu. Alors il se plia entièrement aux goûts & à l'humeur de Louis , avec lequel auparavant il ne craignoit point de se brouiller par de fréquentes disputes. Il inspira sans peine des projets séditieux au duc d'Orléans & au duc de Bouillon. Un traité conclu avec l'Espagne , au nom du premier , devoit introduire dans le royaume les Espagnols , pour changer la face du gouvernement.

Cinqmars conjure la perte du ministre.

On avoit tourné sur le Roussillon les grands efforts de la guerre. Réunir cette province à la couronne , étoit une entreprise très-digne du ministère. Louis commandoit en personne , capitivé plus que jamais par son favori. La chute de Richelieu étoit décidée ; & si certaine en apparence , qu'on l'annon-

On ne doute pas du succès , lorsque tout changea grâce à Richelieu.

çoit hautement. Malade & dévoré d'inquiétude à Tarascon, il s'attendoit au dernier malheur, lorsque, par un bonheur singulier, il découvre le traité des factieux avec l'Espagne. Il en donne avis au roi. Ce prince hésite, ne fait que croire, ouvre enfin les yeux. Cinqmars est arrêté. Bouillon, qu'on avoit mis imprudemment à la tête d'une armée, l'est aussi à Casal où il commandoit. De Thou leur confident, fils du célèbre historien, ne pouvoit échapper à la vengeance. Richelieu triomphe de ses ennemis, & fait hâter leur procès.

Procès de Cinqmars & de Thou Le grand-écuyer & de Thou furent jugés à Lyon, sous les yeux & au gré du cardinal. Tous deux condamnés à la même peine, quoique le crime fut très inégal, ils eurent la tête tranchée. Le second n'étoit coupable que de n'avoir pas révélé un complot qu'il désapprouvoit. » J'aurois passé pour » calomniateur, disoit-il, en accusant » le frere du roi, & des hommes de » la premiere qualité, sans preuves » qui pussent les convaincre. » On lui opposa une loi de Louis XI, si severe que les magistrats même ne la connoissoient plus : ce fut le ministre qui la cita au chancelier. Le duc de Bouil-

Ion acheta sa grace , en cédant la principauté de Sedan : il obtint depuis en échange des terres considérables. Quant au duc d'Orléans , ce foible Gaston , qui conduisoit ses amis à l'échafaud , il avoit fourni des preuves pour constater le crime des autres ; & il se soumit à vivre en simple particulier.

Ou raconte que Louis XIII , de retour à Paris , regardant sa montre le jour que son ancien favori devoit être exécuté , disoit : *Dans une heure , M. le Grand passera mal son tems.* Le cardinal couvroit du moins ses passions d'un air de grandeur. Il écrivit au roi , après l'exécution : *Sire , vos ennemis sont morts , & vos armes sont dans Perpignan.* Cette place importante avoit été prise aux Espagnols.

Richelieu approchoit du tombeau ; mais son faste & son ambition ne mouroient point. Epuisé de maladie , il se rendit à la-cour , porté une partie du chemin sur les épaules de ses gardes , dans une machine couverte de damas. Il croyoit survivre au monarque , & pensoit à s'assurer la régence. Vaines idées ! La mort le surprit , âgé de cinquante-sept ans. Personne n'a pu croire ce qu'il protesta en mourant ; que jamais il n'avoit eu en vue dans

Gaston & le duc de Bouillon , peu punis.

Paroles du roi & du ministre.

Mort de Richelieu.

son ministère, que le bien de la religion & de l'état. Louis XIII exira l'année suivante 1643. Marie de Médicis, sa mere, venoit de mourir à Cologne, dans l'exil & la misere.

1643.
Mort de Louis XIII

Malheur qui suit l'ambition.

» Le cardinal de Richelieu, dit M. de Voltaire, fut peut-être le plus malheureux des trois, parce qu'il étoit le plus haï, & qu'avec une mauvaise santé, il avoit à soutenir de ses mains teintes de sang un fardeau immense. » S'il le soutint, parmi tant d'inquiétudes, d'alarmes & de périls, c'est que la passion de dominer est aussi courageuse que dévorante; c'est que pour l'ambitieux, le plus grand malheur est celui d'une disgrâce; c'est qu'accoutumé au trouble, à l'agitation, il considere le calme de l'esprit comme une espece de mort. Une fois engagé dans cette carrière, on ne voit plus qu'ennuis dans les douceurs d'une vie privée. Combien les passions abusent le cœur humain! Avec tant de génie & de courage, Richelieu auroit mérité les plus grands éloges, s'il n'avoit voulu gouverner que pour le bonheur de la monarchie.

Je réserve pour un autre chapitre quelques détails sur le gouvernement, la littérature, la religion. L'Angleterre

XIII. É P O Q U E. 139

va nous arrêter auparavant. Quoique le regne du malheureux Charles I soit détaché du système général par son peu d'influence sur les affaires de l'Europe, il n'en est pas moins digne de notre étude.

C H A P I T R E V.

Regne de Charles I en Angleterre, jusqu'à la guerre du parlement.

VOICI une grande époque pour l'Angleterre. La liberté jette de profondes racines. On dispute, on enlève à la couronne, non-seulement ce qu'elle peut avoir usurpé, mais ce qu'elle possède à juste titre. Des violences affreuses servent de prélude à l'harmonie d'une constitution légale. Tout paroît se confondre, s'anéantir; mais l'ordre naîtra de ce chaos. Enfin c'est la frénésie, c'est le fanatisme, qui par des routes sanglantes conduisent à une révolution que les Anglois célèbrent comme la source de leur bonheur. En réfléchissant sur les causes, nous serons moins étonnés des effets.

Idee générale de ce regne.

Lorsque Jacques I avançoit imprudemment les maximes de l'autorité

L'imprudence de Jacques I

avoit jéré
 les semén-
 ces des
 troubles. absolue, sans avoir les forces néces-
 saires pour la soutenir, il ne faisoit
 qu'aigrir le peuple, qu'exciter les es-
 prits ardens à des disputes fatales, &
 qu'exposer la couronne aux attaques
 parlementaires. Les têtes fermentoient,
 on acquerroit des lumieres : on étoit
 assez instruit, pour juger que la pré-
 rogative royale avoit des bornes ; on
 étoit trop échauffé, pour ne pas fran-
 chir celles de la liberté nationale. Du
 choc de ces différens intérêts & de ces
 opinions extrêmes, devoient sortir des
 flammes dévorantes. D'un côté, le roi
 étoit puissant par lui-même ; mais de
 l'autre, la nation étoit la dispensatrice
 des subsides, dont il ne pouvoit se
 passer.

Charles
 l'indispose
 le parle-
 ment.

Charles I, avec toutes les qualités
 d'un prince aimable & vertueux, vou-
 lant suivre les principes de son pere,
 que l'on ne contestoit point du tems
 des Tudors, se précipite d'abîme en
 abîme. Dès la seconde année de son
 regne, (1626.) les communes osent
 accuser Buckingham, ce ministre fa-
 vori, trop indigne de la confiance du
 pere & du fils, mais qui n'eût jamais
 été attaqué, lorsque les rois étoient
 absolus. Charles défend de poursuivre
 l'accusation, & demande un prompt

XIII. É P O Q U E. 141

subside : il donne à entendre qu'en cas de refus , il saura bien , comme tant d'autres monarques , abolir les assemblées nationales.

Une menace si indiscrete est suivie d'un coup d'autorité arbitraire. Deux ^{Démar-ches vio-} membres du parlement sont mis en ^{lentes, sou-} prison. Les communes refusent de dé- ^{tenues} libérer jusqu'à ce qu'ils soient élargis. ^{avec foi-} A peine sont-ils en liberté , que re- ^{blesse.} naissent les disputes contre les droits de la couronne. On casse le parlement , on leve des taxes forcées. Les murmures augmentent , & le respect pour l'autorité s'affoiblit encore ; suite nécessaire d'un faux système , qui fait avancer avec roideur & reculer ensuite avec foiblesse.

La guerre entreprise contre la ^{Second} France , en faveur des Rochelois , ^{parlement} obligea de convoquer le parlement. ^{cités com-} (1628.) Les mêmes causes y produi- ^{munes} srent les mêmes effets. Déjà l'esprit ^{montrent} de liberté se montre plus audacieux. ^{plus de} » Ce n'est pas être bon sujet , dit un ^{hardiesse.} » membre des communes , c'est être » esclave , que de laisser ravir ses » biens , au mépris de sa volonté , de » sa liberté , & des lois du royaume ». ^{Pétition de} Le fameux acte de la *pétition de droit* ^{droit fatale} sort de la chambre-basse. Elle demande ^{à la préro-} gative.

par cet acte , que personne ne puisse être forcé à aucun don , prêt , *bienveillance* , taxe ou autre charge pareille , sans l'aveu du parlement ; que personne ne puisse être cité , emprisonné , molesté pour cause de refus ; en un mot , qu'aucun citoyen ne puisse être arrêté ou detenu par ordre du roi. En vain les pairs tâchent de faire modifier ce bill. Les communes sont intraitables , & le roi cede pour obtenir des secons.

Défense
de payer
en droit
établi.

Après l'assassinat de Buckingham , la fermentation subsiste ; la prise de la Rochelle y ajoute même un nouveau degré de chaleur. Le parlement se rassemble en 1629 , au terme de la prorogation. Il défend de payer à la couronne le droit *de tonnage & de pondage* , sur l'entrée & la sortie des marchandises ; droit qui , depuis Henri IV , vers le milieu du quinzième siècle , avoit été toujours levé , au commencement de chaque regne , avant que le parlement l'eût accordé au nouveau roi. Charles rompt cette assemblée séditieuse. Il fait la paix avec la France & avec l'Espagne , afin de n'avoir plus besoin d'argent ; & se donne un excellent ministre dans la personne de Wentworth , comte de Strafford , au-

Le roi casse le parlement & veut s'en passer.

paravant zélateur de la liberté dans la chambre des communes.

Toute l'économie du roi ne pouvoit suppléer aux subside. Il fallut user des anciens expédiens. Au droit de tonnage & de pondage , aux ressources ordinaires de la prérogative , on ajouta une taxe pour la marine. Cette taxe ne montoit qu'à la somme de deux cent mille livres sterling , dont l'emploi fut d'une utilité évidente. Hambden , hardi patriote , refusa néanmoins de payer. On le cita en justice. Sa cause fut plaidée douze jours. Ses avocats soutinrent que la taxe *des vaisseaux* étoit contraire au droit de la nation. Les juges le condamnerent ; mais un procès de cette nature apprenoit trop à lutter contre la couronne. Quelques nouveaux actes de despotisme , ou regardés comme tels , aigrirent d'autant plus les cœurs , que la cour se montroit résolue de ne point convoquer de parlement.

Malgré ces semences de discordes , Charles auroit pu tenir ses sujets dans la dépendance , s'il n'avoit irrité le fanatisme. La secte des puritains en Angleterre , comme celle des presbytériens en Ecosse , sous prétexte de suivre le pur évangile , étoit capable de

Taxe des
vaisseaux.

Procès
d'Hamb-
den à ce
sujet.

Fanatisme
des puri-
tains.

toutes les extravagances & de tous les excès , où l'enthousiasme d'une perfection imaginaire , où le délire des fausses vertus, entraînent les caractères sombres & fougueux. Une idée de hiérarchie , une ombre de papisme , une cérémonie indifférente du culte romain , suffisoient pour les mettre en fureur : ils y voyoient l'abomination , l'œuvre de satan , le regne de l'Antechrist ; & dans leurs extases frénétiques , ils se faisoient un devoir d'immoler tout à la cause de Dieu , c'est-à-dire , à leur folie.

Charles , théo-
gien entê-
té, est fa-
vorable à
l'épisco-
pat.

D'un autre côté , le roi étoit théo-
logien , ainsi que son pere , & trop at-
taché à ses propres systêmes , pour ne
pas effaroucher l'esprit de secte. Il
vouloit revêtir de cérémonies le culte
extérieur , dont l'extrême simplicité
peut avoir autant d'inconvéniens que
la superstition même ; car les extrêmes
se touchent en tout genre. Il soutenoit
l'autorité de l'épiscopat , qu'il croyoit
avec raison très-favorable à la cou-
ronne , soit parce que la fortune des
évêques dépend du prince , soit parce
que leurs principes respirent l'obéis-

Il est gou-
verné par
Laud de
Cantorbe-
ry.

sance. D'ailleurs , il se livroit aux con-
seils de Laud , archevêque de Can-
torbery , prélat de mœurs pures &
austères ,

XIII. É P O Q U E. 145

aufteres , mais d'un zele outré , entreprenant , audacieux , opiniâtre ; par conféquent propre à exciter un incendie , en des conjonctures critiques , où une étincelle fuffifoit pour mettre tout en combustion.

Laud avoit déjà établi en Angleterre des cérémonies empruntées de l'église romaine , & avoit exercé fon despotisme primatial avec beaucoup d'imprudencce ; lorsque le roi , avec plus d'imprudencce encore , voulut foumettre l'Ecoffe à la difcipline & à la liturgie anglicanes. Il envoie les nouveaux ftatuts , il en ordonne l'exécution. Le doyen d'Edimbourg commence l'office en furplis , felon la forme prefrite. On s'écrie aufsitôt , *un pape ! l'antechrift ! qu'on le lapide !* On jette un banc à l'évêque , qui veut appaifer le tumulte. Toute l'Ecoffe eft embrafée du même feu.

Les confeils de la nation , afsemblés dans la capitale , s'engagent par ferment à foutenir leur foi contre le papifme , & à fe défendre les uns les autres , pour le maintien de la religion & de l'autorité royale : le fanatisme fe couvroit toujours d'un masque de fidélité au fouverain. Cette ligue , appelée *le covenant* , l'emporte fur tou-

Cérémonies de Laud, que le roi veut établir en Ecoffe.

1638. Le covenant, ou ligue des Ecoffois.

tes les autres de même nature , par la fureur qui la caractérise. Le roi offre de suspendre la liturgie , pourvu que les Ecoissois retractent leur covenant. Ils répondent qu'ils renonceroient plutôt à leur baptême. Dans un synode général , ils abolissent & la liturgie & l'épiscopat. Ils se disposent à la guerre civile : ils fortifient Leith ; une prophétesse anime les courages ; & les femmes de qualité travaillent dévotement aux fortifications avec les manœuvres.

Charles leur fait la guerre.

Il ne restoit à Charles que la dure nécessité de combattre ses sujets. L'économie lui avoit procuré de l'argent ; les catholiques lui en fournirent , parce que la reine les y engagea. Il s'avance contre les rebelles. Une apparence de soumission le désarme. Sa foiblesse lui dicte un traité , dont l'unique fruit est de rendre ses ennemis plus insolens. A peine ont-ils cessé de le craindre , qu'on les voit renouveler leurs attentats. La guerre civile devient donc de nouveau indispensable.

Il convoque le parlement & le casse.

Les ressources étant épuisées , Charles convoque enfin le parlement , après neuf années d'interruption. Mais il le trouve insensible à ses besoins , animé contre sa prérogative , sourd aux instances les plus équitables. Il le casse ,

XIII. É P O Q U E. 147

selon sa coutume. Avec les secours généreux de Laud, de Strafford, & d'autres seigneurs, il leve une armée qui n'empêche pas les Ecoïsois de pénétrer en Angleterre, & de s'emparer de Newcastle.

Puisque le système parlementaire, loin de s'affoiblir, alloit toujours se fortifiant; le meilleur parti étoit de s'accommoder avec l'Ecoïse, de se passer du parlement, de temporiser, de gagner les esprits, & de prendre des mesures, ou modérées ou vigoureuses, dont on pût attendre un succès heureux. Le roi malheureusement ne savoit pas tenir le milieu, dans une carrière environnée de précipices. Autant ses premières démarches étoient brusques & inconsidérées, autant il montrait ensuite de langueur & de foiblesse. Il irritoit pour céder bientôt: en cédant, il rendoit l'autorité méprisable, comme il la rendoit odieuse en irritant. Quatre parlemens déjà cassés étoient de sinistres augures. Il en convoqua un cinquième, sans prévoir qu'il en seroit la victime.

Cette terrible assemblée, où le fanatisme des puritains donna l'essor au génie républicain, débutât par un coup hardi & décisif. Les communes accu-

1640.

Fausse

démarches de ce prince.

Quatre parlemens cassés.

Cinquième parlement.

Les communes font la loi.

font de haute trahison Laud & Strafford. Les pairs, déjà refroidis à l'égard de la couronne, font arrêter les deux accusés. On abolit la taxe des vaisseaux; on censure les actes du gouvernement; on se déchaîne contre les catholiques. Le zèle indiscret de la reine, les prêtres, les jésuites, un nonce du pape, qu'elle tenoit à la cour, fournissoient matière aux plaintes & à la persécution. Charles mollit. On tire avantage de sa foiblesse, au point de le faire consentir que le parlement s'assemble tous les trois ans; & qu'une fois assemblé, il ne puisse être ni prorogé ni dissous, dans l'espace de cinquante jours, sans le consentement des deux chambres.

Procès du
comte de
Strafford.

La plus grande faute du roi fut de sacrifier son ministre. Après une longue procédure, Strafford est condamné, sous prétexte de quelques actes arbitraires, que l'ancien usage & la nécessité des conjectures justifioient suf-

Charles
l'abandon-
ne aux fac-
tieux.

fisamment. Des séditieux assiègent le palais, pour arracher la signature du roi. Le vertueux Strafford l'exhorte par une lettre à ce sacrifice. Charles permet l'exécution de la sentence. C'étoit

Sort de
Laud.

exposer sa propre tête. Laud ne fut exécuté que trois ans après. Tout son

XIII. É P O Q U E. 149

crime étoit d'avoir eu les préjugés de son état , & de les avoir suivis avec un zele aveugle & violent , mais qui n'approchoit pas de celui des puritains.

Une victoire si éclatante sur l'autorité royale amene rapidement d'autres ^{Le parlement tout puissant,} entreprises. Pour en assurer le succès , on fait passer un bill , en vertu duquel le parlement ne peut être dissous , prorogé , ajourné , que du consentement des deux chambres ; & par-là devient le maître du roi. La cour de haute-commission & la chambre-étoilée sont abolies. Ces tribunaux , contraires à la liberté , étoient utiles à la couronne.

L'armée d'Ecosse , encore sur pied , rendoit les factieux infiniment plus redoutables , aussi la payoit-on aux dépens de l'Angleterre. On la congédie ^{Il congédie & récompense l'armée d'Ecosse} enfin , avec un présent de trois cent mille livres sterling , que le parlement lui accorde. L'entreprise des Ecossois est même louée dans l'acte de pacification , comme *tendant à l'honneur & à l'avantage de sa majesté*. Quelle insulte à la majesté royale ! Et ce n'étoient , pour ainsi dire , que des essais de l'audace parlementaire !

Par une déplorable fatalité , l'Ir- ^{Les Irlandois fanatiques & sectaires.} lande fut embrasée à son tour , & ralluma la guerre civile. Jacques I y

avoit introduit la police & les lois angloises. Le comte de Strafford l'avoit gouvernée si sagement , qu'au sortir de la barbarie , on y voyoit fleurir l'agriculture , l'industrie & la marine. Mais les préjugés & les mœurs se réformèrent bien plus tard. Catholiques ignorans , superstitieux & enthousiastes , les Irlandois n'obéissoient que malgré eux à l'Angleterre , dont ils abhorroient la religion. Secouer le joug des hérétiques , étoit l'objet de leurs vœux. Quelques chefs hardis , profitant des troubles qui agitoient la monarchie , formerent un complot semblable à la Saint-Barthelemi de France. Quarante mille protestans furent massacrés. Les femmes & les enfans disputerent aux hommes le plaisir atroce , ou , comme ils l'imaginoient , le mérite de verser le sang des victimes. Dublin fut sur le point de tomber en la puissance de ces rebelles. Pour colorer leur crime , ils se dirent autorisés par le roi & la reine à prendre les armes , & ils produisirent une fausse commission , munie du sceau royal , qu'ils avoient détaché d'une patente. Ce beau zele de catholicité , ils ne rougissoient point de l'unir à la plus noire imposture.

On massa-
crent les
protestans

Le roi des . Charles étoit en Ecosse , cherchant

à pacifier les troubles. Il y reçoit la nouvelle du massacre. Il demande aussitôt des secours contre les Irlandois révoltés. Le parlement d'Ecosse, malgré la haine nationale pour les catholiques, lui accorde très-peu de chose. Le parlement d'Angleterre saisit une offre imprudente que lui fait le roi, d'abandonner cette guerre à la sagesse & aux soins de l'assemblée. On leve de l'argent, on amasse des armes, sous prétexte de le secourir; mais réellement dans la vue de l'opprimer lui-même. Tandis qu'il se dispose à châtier les rebelles, on le taxe en public d'être l'auteur de la révolte. Les ^{Mouvements féditeux des} ~~pu-~~ritains redoublent leurs déclamations injurieuses. Les communes publient ^{Anglois.} une *remontrance de l'état du royaume*, qui n'est qu'une satire violente de toute la conduite du prince. Elles déclarent les enrôlemens forcés contraires à la liberté publique. Elles accusent de trahison les évêques, parce qu'exposés aux insultes du peuple, ils se sont retirés de la chambre haute, en protestant contre ce que le parlement pourroit faire en leur absence. Ces démarches annoncent un dessein formé, ou de renverser le trône, ou de le réduire à rien.

CHAPITRE VI.

Guerre civile contre Charles I. — Il meurt sur un échafaud.

UNE main habile & ferme auroit tenu difficilement le gouvernail, dans une si rude tempête. Charles sembloit se jeter sur les écueils. Irrité avec raison de la conduite des communes, il voulut faire un exemple, & ne fut point agir en roi. Il se transporte, en personne, à la chambre-basse, pour accuser cinq de ses membres. Cette étrange résolution avoit transpiré : il ne les trouve point. Alors, sans gardes, il se rend à l'hôtel-de-ville, & demande qu'on ne les dérobe pas à une poursuite purement légale. Le peuple étoit échauffé. Toutes les rues où le roi parut, retentirent de cris séditieux. Bientôt les cinq accusés furent conduits à leur chambre, comme en triomphe. Un soulèvement général se manifesta par des *pétitions*, adressées au parlement, & les communes en reçoivent des portefaix, des femmes, des mendiants mêmes. Charles quitte Londres, n'y étant plus en sûreté. La

1642.

Le roi va
accuser
lui-même
cinq mem-
bres du
parlement

On l'insul-
te.

X F I I. É P O Q U E. 153

reine essuie les insultes du fanatisme. De part & d'autre , on pense à une guerre inévitable.

Les communes en donnerent le signal par une entreprise toute nouvelle. Voulant défarmer le roi , supposant des conspirations de papistes , elles firent une ordonnance qui désignoit les gouverneurs des places & les lieutenans , & qui les rendoit responsables de leur conduite au parlement seul. On députa au roi , on le presse de consentir à cette ordonnance , on le menace : il refuse. On dispose alors des commandemens militaires : on oblige les gouverneurs d'obéir *aux ordres de sa majesté , signifiés par les deux chambres*. Le nom du prince , comme il est facile d'en juger , ne devoit servir que de voile aux ordres de la chambre basse.

Des manifestes annoncèrent la guerre civile. Charles faisoit répandre avec les siens ceux de ses ennemis ; tant il comptoit sur la justice évidente de sa cause : le parlement s'efforçoit au contraire de supprimer ceux de Charles ; tant il craignoit les raisons du roi , jointes à une modération touchante. Dans un de ces derniers écrits , la constitution angloise est représentée

Le parlement dispose des places militaires.

Manifestes avant la guerre civile.

Modération dans la constitution anglaise.

comme un mélange des trois gouvernemens , monarchique , aristocratique , démocratique , tempérés l'un par l'autre. C'est ce que la cour n'avoit jamais dit , & ce que Charles n'auroit pas cru au commencement de son regne.

Forces
des deux
partis.

Jusqu'alors inconsideré & foible , il montrera désormais de la vigueur & de la constance. L'infortune donnera plus de relief à sa vertu. Presque toute la haute noblesse , les principaux du second ordre , les anglicans , les catholiques embrasserent son parti. Les parlementaires avoient de leur côté la plupart des grandes villes & les puritains. Ils étoient maîtres des ports , de la marine , du revenu national. La religion animoit les royalistes ; mais elle agissoit avec plus de force sur de sombres enthousiastes. Ces derniers pouvoient donc se promettre la victoire.

Evénemens de la
guerre.

Cependant les premières hostilités tournent à l'avantage du roi. Le prince Robert son neveu , fils de l'électeur Palatin , le second d'abord en habile & brave capitaine. On gagne plusieurs batailles sur les rebelles ; on prend Bristol ; on assiège Gloucester ; la terreur pénètre jusqu'à Londres. Mais Gloucester se défend avec une invinci-

XIII. É P O Q U E. 155

ble opiniâtreté. Le parlement leve quatorze mille hommes , & envoie son général , le comte d'Essex , au secours de cette place importante. Charles , forcé de lever le siège , perd la bataille de Newbury. Le vicomte de Falkland , son ministre , y est tué , homme d'un mérite supérieur , aussi respectable , à trente-quatre ans , par ses vertus que par ses talens & son savoir. On le croit l'auteur d'une partie des manifestes ou déclaration du roi.

Pour comble de malheur , les Ecoſſois se déclarent. Ils forment , avec le parlement d'Angleterre une ligue , par laquelle tous s'obligent à poursuivre sans ménagement le papisme , l'épiscopat , les usages profanes , & à réformer les deux royaumes , selon la parole de Dieu , sur le modele des églises les plus ferventes. Telle étoit la force du fanatisme , que de pieuses idées servoient toujours de motifs à ces funestes complots. Une armée de plus de vingt mille Ecoſſois se met en campagne. Le roi fait alors une trêve avec l'Irlande , d'où il tire quelques troupes. Nouveau sujet d'accusations : on lui reproche d'avoir épargné des catholiques rebelles. Il convoque en-

Les Ecoſſois se déclarent en fanatiques pour le parlement

Trêve avec l'Irlande.

1544.
Parlement
d'Oxford.

suite à Oxford ceux des membres du parlement qui lui étoient favorables ; se flattant que la nouvelle assemblée en imposeroit au peuple , comme l'ancienne. Ce parlement , beaucoup plus nombreux que l'autre pour la chambre des seigneurs , beaucoup moins pour celles des communes , procura seulement quelques secours pécuniaires. Celui de Westminster , quoique déclaré déchu de son autorité légitime , augmenta sans cesse le pouvoir qui le rendoit si redoutable.

Les indé-
pendans.

Un homme infiniment dangereux , Olivier Cromwel , commençoit à y jouer un grand rôle. Il se distinguoit dans la secte des indépendans , confondue dans la foule des puritains , qu'elle surpassoit en fanatisme & en audace , de même que les Seize surpassoient la grande ligue de France. Se prétendant inspirés du saint-Esprit , éivrés d'un système d'égalité parfaite entre les hommes ; non contents de proscrire , & les prêtres , & les évêques , & les cérémonies religieuses , les indépendans vouloient détruire la royauté , dont les puritains ne vouloient que resserrer les prérogatives. Cromwel , tout à la fois hypocrite & enthousiaste , intrépide

Cromwel,
distingué
parmi eux.

X I I I. É P O Q U E. 157

& rusé , fougueux & prudent , capable de faire le prophète & de conduire une armée & un état , principal auteur de la victoire de Marston , remportée sur le prince Robert , va devenir le maître du parlement & du royaume.

Il se plaint de la lenteur du comte de Manchester , son général. Des prédicateurs déclament contre la corruption des chefs. Cromwel & ses amis insistent , dans le parlement , sur la nécessité d'une réforme. On fait une ordonnance du *renoncement à soi-même* , (c'est le nom qu'on lui donne ,) par laquelle les membres du parlement , excepté un très-petit nombre , sont exclus des emplois civils & militaires. En conséquence , Manchester , Essex , & d'autres seigneurs résignent leurs commissions. Le chevalier Fairfax , nommé général , demande la permission de se servir de Cromwel. Celui-ci , qui n'avoit garde de s'appliquer le *renoncement à soi-même* ; parvint de la sorte à commander sous le nom d'un autre. Fairfax , honnête-homme , mais esprit foible , fut toujours dupe de ses artifices.

L'armée se trouva dès-lors soumise à une discipline plus austère ; elle ne

Acte de
renoncement à soi-même ; favorable à l'ambition de Cromwel.

1645.
Réforme de l'armée.

respiroit que la ferveur presbytérienne & la rage des combats ; & ne connoissoit de plaisirs que la priere & les devoirs : d'autant plus à craindre par-là que les royalistes , en se moquant de cette bigotterie , se livroient à une pernicieuse licence. Le prince Robert , dont le courage fougueux avoit déjà commis plusieurs fautes , déterminale roi à combattre sans attendre des secours qui devoient bientôt arriver.

Charles vaincu à Nafeby. Les rebelles remportèrent à Nafeby , vers Oxford , une victoire décisive.

Les bagages & la cassette du roi tombèrent entre leurs mains. Ils trouvèrent les copies de ses lettres à la reine ; & le parlement , accoutumé à ne

Ou publie ses lettres à la reine. plus rougir de rien , osa les rendre publiques. Cette courageuse princesse , digne fille de Henri IV , s'étoit retirée en France ; après avoir deux fois , à travers mille dangers , apporté de Hollande des secours à son mari. Les communes l'avoient accusée de trahison. En voyant des excès si monstrueux , on croit être dans un siècle de barbarie. Tant les guerres civiles sont barbares , sur-tout quand il s'y mêle du fanatisme !

Il va se livrer aux Depuis la bataille de Nafeby , Charles I éprouve sans relâche tous les gen

XIII. É P O Q U E. 159

res de malheurs. Sur le point d'être Ecollois ;
qui le ven-
dent. assiégé dans Oxford , il va se livrer
aux Ecollois qui assiégeoient Newark.

Reçu avec des apparences de respect ,
on lui arrache un ordre pour les gou-
verneurs , de rendre les places. On le
vend bientôt au parlement d'Angle-
terre , pour quatre cent mille livres
sterling : marché infâme , après lequel
nul genre d'horreurs ne doit étonner.

Tenant le roi prisonnier , le parle-
ment pouvoit tout. Ces prétendus
défenseurs de la liberté étoient deve-
nus les oppresseurs de la nation & 1647.
L'armée
l'enleve ,
& asservit
le parle-
ment. des lois ; le despotisme parlementaire
l'emportoit infiniment sur celui qu'on
avoit tant reproché au prince. L'ar-
mée vouloit détruire une tyrannie si
odieuse , pour tyranniser elle-même à
son tour. Elle enleve Charles au par-
lement. Elle marche à Londres , y
entre , donne la loi : le parlement est
opprimé.

Mais au sein de l'armée éclate la
faction des *Levellers* , qui se souleve Cromwel
médite la
mort du
roi. contre les officiers , parce que l'Esprit
saint met une égalité parfaite entre
les élus. Cromwel , par un coup de
génie & de vigueur , ayant dompté
ces fanatiques , médite le dernier des
attentats contre la majesté royale.

Offres de
ce prince,
rejetées.

Charles s'étoit sauvé dans l'île de Wight , & y avoit été indignement arrêté par le gouverneur. Il entame une négociation avec le parlement. La nécessité le réduit aux démarches les plus humiliantes , qui néanmoins ne fléchissent point ces rebelles. Il offre en vain de céder , & le pouvoir militaire , & la nomination des grands offices , pourvu que ces droits retournent à la couronne après sa mort. En vain il ajoute encore de nouvelles concessions , jusqu'à reconnoître que le parlement s'est armé pour une juste défense. On veut qu'il abandonne ses partisans comme des criminels ; qu'il consente à l'abolition de l'épiscopat ; qu'il sacrifie ses principes de religion , profondément enracinés dans son ame. La conscience , plus forte en lui que l'intérêt de la couronne , le retient sur cet article ; & la frénésie du parlement ne se relâche sur rien.

Les Eco-
ssois veu-
lent le dé-
fendre , &
sont vain-
cus.

Pendant qu'on négocioit , la guerre civile étoit rallumée. L'Ecosse prit les armes en faveur du prince , qu'elle avoit honteusement trahi. Plusieurs corps de troupes angloises donnerent des preuves de zèle. Mais Cromwel pénétra jusqu'en Ecosse , soumettant tout avec rapidité ; Fairfax força Col-

XIII. É P O Q U E. 1648.

chester , après une vigoureuse résistance. En fort peu de temps , les royalistes furent dissipés & abattus. Pour couronner tant de victoires & tant de crimes , il ne restoit qu'à commander le supplice du souverain.

En le laissant au pouvoir du parlement , l'armée craignoit une conciliation désavantageuse pour elle. Disposée à commettre le parricide , elle se saisit de la personne de Charles , & le fait transférer de l'île de Wight dans une forteresse , ensuite à Windsor. Cette précaution ne suffit point. Le parlement se plaignoit , résistoit aux militaires , se monroit moins éloigné des voies d'accommodement. Enfin Pride , charretier devenu colonel , assiege la chambre-basse ; il en arrête quarante & un membres. On exclut plus de cent seize autres membres , suspects aux indépendans. Ceux-ci demeurent les maîtres absolus , & commencent le procès.

Les communes , ainsi composées , déclarent le roi criminel de haute-trahison , pour avoir fait la guerre au parlement ; elles créent une cour de justice , avec pouvoir de le juger. Fairfax , Cromwel , Ireton , gendre de Cromwel , sont au nombre des

Le parlement réduit par force aux indépendans.

1648.
Procès de Charles-I.

juges. Les pairs ayant rejeté ce bill

On déclara-
requietou-
te l'autori-
té est dans
dans le
peuple.

affreux , on déclare que *le peuple est la source de toute autorité légitime* ; que par conséquent , *les communes , choisies par le peuple qu'elles représentent , ont la suprême autorité de la nation ; & que tout ce qu'elles jugent loi , a force de loi sans le consentement du roi & des pairs.* Comme si le roi & les pairs ne formoient pas , avec les communes , cette constitution si chère , qui avoit servi de prétexte à la révolte ; comme si d'ailleurs les communes étoient un petit nombre de factieux , qui ont chassé de leur chambre les membres fidèles à la couronne.

1642.
Le roi de-
vant ses
juges.

Charles I se voit conduit par le colonel Harrison , fils de boucher , devant de ce tribunal de scélérats. Il leur parle en bon roi , refuse de répondre aux accusations , proteste qu'il ne reconnoît point de juges parmi ses sujets , & s'offre néanmoins à démontrer la justice de sa cause , s'il y est invité d'une manière convenable. Trois fois on le fait comparoître : il soutient toujours sa fermeté. Sans égard pour les sollicitations de l'Ecosse , de la France , de la Hollande ; ni pour la démarche généreuse de quatre seigneurs , qui représentent qu'ayant eu

Il est con-
damné &
exécuté.

XIII. É P O Q U E. 163

la confiance de ce prince , c'est sur leurs têtes que doit tomber la peine des fautes qu'on lui impute ; sans égard pour tous les droits de la société politique , on condamne à mort le roi d'Angleterre , d'Irlande & d'Ecosse. Il est exécuté sur un échafaud devant son propre palais. Si les rebelles triomphèrent , du moins la nation consternée ouvrit les yeux. Elle se repentit , & eut horreur d'un forfait inoui dans toute histoire.

J'en raconterai les suites , sous l'époque de Louis XIV. Que les souverains & les sujets méditent le regne de Charles I. Les uns apprendront qu'il est des circonstances critiques où l'autorité s'affoiblit quand on s'efforce de l'étendre ; où des principes trop durs , quand on veut trop les faire valoir , développent & fortifient des principes tout opposés ; & où les faux pas du gouvernement peuvent entraîner sa ruine. Les autres apprendront que , si l'abus de l'autorité est dangereux , la révolte contre l'autorité l'est davantage : qu'une liberté séditieuse est pire que le despotisme passager d'un monarque ; que dans les états modernes , les lois & l'opinion publique sont une barrière puissante.

Ce regne est une grande leçon pour les princes & pour les sujets.

contre les excès de la tyrannie ; surtout qu'il n'y a point d'horreurs où ne puisse conduire le fanatisme , en se parant du nom & de la parole de Dieu , pour anéantir tous les principes , tous les sentimens & tous les devoirs.

Si j'ai anticipé de quelques années sur l'époque de Louis XIV , pour finir le tableau du regne de Charles , c'est un moindre inconvénient que ne l'auroit été l'interruption d'un récit , où toutes les circonstances tiennent les unes aux autres.



CHAPITRE VII.

Observations sur le gouvernement & les mœurs ; la religion & l'église ; les sciences & la littérature.

I.

PROGRÈS DU GOUVERNEMENT MONARCHIQUE , PARTICULIÈREMENT EN FRANCE.

C'EST un objet de curiosité , que de remonter aux sources des gouvernemens ; d'en suivre les variations & les progrès : de voir , par exemple , de petits peuples misérables & opprimés , devenir d'heureuses & puissantes républiques ; des peuples nombreux & guerriers , autrefois jaloux d'une liberté sans bornes , obéir paisiblement aux lois d'un monarque ; des monarchies où le pouvoir absolu sembloit établi , passer à une constitution mixte , où les pouvoirs sont balancés les uns par les autres. Dans le cours des siècles , nous avons observé les principaux changemens. Il faut ici en méditer le résultat , & se faire une idée

Suivre le progrès des gouvernemens.

La monarchie françoise en particulier. générale , qui enchaîne avec ordre les traits épars & trop éloignés. Considérons en particulier la France , dont l'histoire est mieux connue , dont les rapports avec les autres états sont plus frappans , & dont les divers régimes politiques retracent presque toutes les variations arrivées ailleurs.

Cet examen n'a rien que d'utile. Un tel examen , fait avec impartialité , loin d'affoiblir la soumission due à la couronne , ne peut que la rendre plus volontaire & plus parfaite. Il prouvera combien l'accroissement du pouvoir suprême étoit nécessaire à l'état ; que si les moyens n'en furent pas toujours équitables , la fin en a été avantageuse ; & que les malheurs de la nation venoient jusqu'alors , ou d'une anarchie pleine de désordres , ou d'une aristocratie tyrannique. En un mot , la vérité s'accorde nécessairement avec l'autorité légitime.

Quelle étoit l'autorité de Clovis. Des barbares , appelés Francs , viennent conquérir les fertiles provinces de la Gaule. Leur roi Clovis est un chef habile & ambitieux : on le suit par choix ; non par contrainte ; il fait diriger à son but la volonté générale ; d'ailleurs si peu maître de la nation ; qu'un soldat ose lui disputer le droit de s'approprier un vase , en-

XIII. É P O Q U E. 167

levé aux ennemis. Cependant le partage des terres conquises lui forme un domaine considérable. Ce domaine , Terres du domaine , distribuées aux officiers. avec les droits modiques de la royauté , avec les présens établis par l'usage des Germains , suffit à l'entretien de sa cour. Il peut même en détacher des terres , soit pour récompenser les services , soit pour gagner l'affection de ses principaux guerriers. La propriété des *benéfices* qu'il leur accorde , lui reste toujours ; & conservant le droit de les retirer quand il voudra ; il a le moyen de punir , comme le moyen de récompenser ; ces possessions obligent au service militaire : elles tiennent lieu de paie ; car on ne connoît encore aucune espece de troupes soudoyées & permanentes.

C'est l'assemblée de la nation , qui Assemblée nationale ; influence du prince. fait les lois , qui décide la guerre ou la paix , qui du moins partage les principaux droits de la souveraineté. Tel étoit le gouvernement de tous les barbares. Mais l'influence du prince doit naturellement s'accroître par sa politique & par ses victoires. Le respect des Francs pour sa famille , rendra la couronne héréditaire , quoique encore déferée avec le consentement du peuple , & quoiqu'il n'y ait aucun

ordre de succession bien établi. Ses successeurs pourront dès-lors acquérir plus d'autorité , en suivant un système uniforme , & soutenu avec vigueur.

Point de justice, par conséquent beaucoup de violences.

Malheureusement les lois & les coutumes barbares s'opposent à tout système de gouvernement sage. La justice est entre les mains de guerriers aveugles , qui la réduisent presque au droit du plus fort. Si les crimes sont punis , c'est ou par la vengeance des particuliers , ou par des compositions pécuniaires , dont la facilité enhardit à d'autres crimes. Le duel , & des épreuves insensées , décident presque tous les différends. Il en résulte que l'humeur turbulente de la nation n'a point de frein , que les violences se multiplieront sans cesse , que les puissans écraseront les foibles , & que les orages éclateront même autour du trône.

Christianisme des Francs , plein de superstitions funestes.

Le conquérant a soumis son peuple au christianisme ; ou plutôt , si l'on en juge par le grand nombre , les a fait changer de culte extérieur , sans presque aucun changement essentiel de conduite : car à peine s'apperçoit-on que la morale d'une religion si pure , si bienfaisante , ait éclairé ce peuple féroce.

XIII. É P O Q U E. 169

féroce. On voit seulement qu'il a pris le nom de chrétien, & que des pratiques superstitieuses lui tiennent lieu en général des vertus chrétiennes. On voit que les prélats, avec un reste de lumières, obscurcies par l'ignorance, subjuguent les esprits, & dominant bientôt jusqu'à la cour. On voit s'établir généralement l'opinion bizarre, que les crimes s'expient, que le paradis s'achète, en prodiguant les biens aux ministres de l'église. On voit en conséquence, les riches fondations devenir une espèce de mode ; les évêques & les moines obtenir des terres immenses, passer dans la classe des seigneurs, partager avec eux l'obligation du service militaire, & prendre les mœurs d'une noblesse vouée aux armes. On les voit enfin porter dans les affaires publiques un mélange d'idées religieuses mal conçues, propre à confondre le sacré & le profane, le civil & le spirituel : mélange d'où résulte un chaos de prétentions incompatibles, qui ajoute mille entraves au gouvernement, & qui tend à le dissoudre.

Mélange
dangereux
du sacré
avec le pro-
fane.

Tout, en effet, annonce une révolution. La monarchie, souvent partagée entre plusieurs rois, devient

Causes de
révolution
sous la pré-
mière race

Tome VIII.

H

un théâtre de guerres civiles & de massacres. Des princes foibles & incapables s'abandonnent à leurs maires du palais : ces maires s'accoutument à régner sous le nom des princes. Après avoir excessivement enrichi l'église, on est obligé de lui reprendre des terres pour la subsistance des guerriers. Les ecclésiastiques & les moines dépouillés remuent alors, soit par préjugé, ou par intérêt. Le grand Charles-Martel étoit damné, à leurs yeux, comme usurpateur du patrimoine des pauvres. Pepin, son fils, restituant les biens sacrés, honorant avec pompe les reliques, est l'homme que le ciel destine à porter le sceptre. Le clergé séculier & régulier, le célèbre Boniface de Mayence, le pape Zacharie, en jugent ainsi ; & Pepin ravit à la maison de Clovis un sceptre, dont elle se montroit indigne depuis long tems.

Cette ébauche de la première race fait assez connoître que, malgré un certain droit public, sans lequel la nation ne subsisteroit point, le gouvernement étoit presque sans regles, sans principes ; & que les semences d'anarchie, toujours plus fécondes, y devoient produire des maux effroyables.

X I I I. É P O Q U E. 171

Pépin , & sur-tout Charlemagne , ^{Charle-}
relevent l'éclat & le pouvoir de la ^{magne ré-}
royauté , en rendant même aux assem ^{forme l'é-}
blées nationales leur antique splen- ^{tat.}

deur. Les travaux immenses du se-
cond , ses victoires , ses conquêtes ,
son zele pour le bon ordre , ses lois
& son administration politique , offrent
un spectacle qu'on admire au milieu
de la barbarie. Dans un meilleur sie- ^{Son ambi-}
cle , il eût extirpé la racine des défor- ^{tion fut un}
dres ; & peut-être ne lui manqua-t-il , ^{obstacle.}
pour établir le meilleur système de
gouvernement , alors praticable , que
de borner son excessive ambition.
Qu'avoit-il besoin de l'Italie & de
l'Allemagne ? La France heureuse
n'eût-elle pas mieux valu que ce
vaste empire ? Si les Saxons , malgré
la terreur de ses armes , se révoltent
sans cesse , à quoi seront exposés in-
failliblement ses successeurs , qui n'au-
ront pas le génie extraordinaire , par
lequel il a surmonté tant d'obstacles
& de périls ?

En effet , Louis le Débonnaire , son ^{Indépen-}
fils , est bientôt le jouet des factions. ^{dance du}
Tout se divise , tout se soulève. Char- ^{clergé}
lemagne a su contenir le clergé , quoi- ^{après}
qu'il l'ait favorisé avec succès. Louis ^{Charle-}
s'attire la haine de ce corps , en voulant ^{magne.}

le soumettre à la discipline. Le clergé abuse alors de sa puissance, s'érige tout-à-coup en juge de l'empereur, l'insulte, l'opprime, le dépose. Cet attentat inoui en amène une foule d'autres de même espèce. Des entreprises révoltantes forment, pour ainsi dire, un droit d'usurpation & de révolte, parce que le succès les a couronnées. Enfin, le corps ecclésiastique, entraîné par les conjonctures, armés de fausses décrétales & de l'aveugle crédulité des hommes, renverse les loix établies, en établit d'arbitraires; étend sa juridiction sur tout, s'affranchit de celle des tribunaux; dispose même de la couronne, au nom de dieu qui lui commande d'obéir aux princes; & s' imagine quelquefois user de droits divins, en renversant ou du moins en altérant l'ordre essentiel de la société humaine.

Usurpations des seigneurs & gouvernement féodal. Les violences des seigneurs, dont l'épée paroissoit toujours hors du fourreau, menaçoient l'état de convulsions beaucoup plus terribles. Dès le tems de Charles le Chauve, fils de Louis, les fiefs deviennent héréditaires. C'est une conjecture assez vraisemblable, que l'exemple de l'église put exciter l'ambition des vassaux; car, puisque

XIII. É P O Q U E. 173

les terres qu'on prétendoit donner à dieu , demeuroident comme annexées pour toujours à tel évêché , ou à telle maison monastique , n'étoit-il pas naturel qu'un possesseur de fief s'efforçât de transmettre sa possession à ses enfans ? Quoi qu'il en soit , l'état se déchire en lambeaux. Les seigneurs usurpent la propriété incontestable de la couronne ; chacun affecte & s'assure l'indépendance. Quelques grands vassaux , & sous eux une infinité de petits , ne laissent au roi qu'un grand nom , qu'un fantôme de royauté. Ils morcellent entre eux son domaine , dont il reste à peine quelque débris. L'aristocratie militaire , ou plutôt l'anarchie armée & réduite en système , anéantit toute administration légale. Qu'importent au suzerain des titres superbes , des hommages , des sermens ; que lui importe le droit de commander , sans forces pour se faire obéir ? Dès que les barons peuvent lui faire la loi , & se jouer de ses ordres , il n'est qu'une idole couronnée.

Plus le gouvernement féodal , établi sous les derniers Carlovingiens , se trouve hérissé de regles minutieuses , de formalités & de précautions singulieres , plus l'anarchie s'enracine pro-

fondément , parce qu'il n'y a point d'autorité réelle qui gouverne. Aussi ne voit-on que désordres & brigandages. Des milliers de tyrans , armés les uns contre les autres , foulent aux pieds & les devoirs & la nature. L'esclavage est la ressource du peuple. Cette nation guerrière , invincible du tems de Charlemagne , est en proie aux insultes des Normands , pirates sans discipline , sans honneur. On n'en fera point étonné , si l'on réfléchit sur les discordes civiles , & sur les maux inséparables de l'anarchie. L'état de société étoit alors un état de guerre. Ce mot dit tout.

Fin de
la seconde
race.

La seconde race finit comme la première. Des sujets ayant une puissance supérieure à celle du prince , le prince devoit un jour être détrôné par quelqu'un de ses sujets. Hugues Capet , d'une famille de héros , dont deux avoient eu le titre de roi , profite des circonstances , pour supplanter l'héritier légitime de la couronne.

Ce n'est que par un enchaînement de révolutions , de secousses , de tentatives , de hasards heureux , de malheurs extrêmes , que cette malheureuse anarchie se dissipera ; que l'ordre pourra sortir du chaos , & l'autorité presque

XIII. É P O Q U E. 175

anéantie se relevera au milieu de tant de ruines. Quelques rois faïsirent les occasions avec adresse , & quelques-uns avec vigueur. Mais en général , les choses changerent , parce qu'il étoit impossible qu'elles ne changeassent point : les événemens menerent la politique , bien plus que la politique , n'amena les événemens. Il faut des lumieres pour avoir un systême raisonnable : & quoiqu'en tout tems les hommes aient un certain tact , qui leur fait discerner leurs intérêts , l'art de gouverner exige bien d'autres choses.

Affoiblir les grands , & les soumettre à l'autorité royale , c'étoit le principal moyen de rétablir l'ordre. Je parcourrai rapidement les principaux faits qui conduisirent avec lenteur au but qu'on se proposa.

1°. Des rois sans domaines , (car Hugues Capet réunit le duché de France à la couronne. il ne leur restoit guere que Laon ,) étoient seulement des rois de nom. Hugues Capet réunit à la couronne le duché de France , & les autres fiefs qu'il possédoit personnellement. Voilà une renaissance de pouvoir ; mais que nous sommes encore éloignés du tems où le pouvoir souverain sera en vigueur ! En faisant couronner leurs fils

Hérédité de leur vivant, les premiers rois Capétiens affermissent l'hérédité dans leur famille : c'est un pas de plus vers la puissance.

La croisade utile à Philippe I. 2°. La manie des croisades, répandue sous l'arrière-petit-fils de Hugues, tourne, par une fatalité singulière, à l'avantage du prince, en épuisant le royaume. Les seigneurs se ruinent, vendent leurs terres, pour courir après les aventures & les indulgences. Ils vont exhaler en Asie cette humeur turbulente & martiale, qui les rendoit si dangereux au sein de l'état. Philippe I, malgré son extrême foiblesse, parvient ainsi à régner tranquillement. Phénomène déjà très-remarquable

Etablissement des communes, manufactures principales. 3°. Son fils Louis VI, surnommé le Gros, applanit les voies de la révolution. La tyrannie des seigneurs, tant de violences impunément commises, & souffertes sans relâche, excitoient par-tout des sentimens de liberté, d'autant plus vifs que le joug étoit plus odieux. En Italie, en Allemagne, en France, & en d'autres pays, la même cause, selon l'ordre de la nature, produit le même effet. Les habitans des villes, sur-tout des villes où l'on commence à sentir les avantages du commerce, aspirent à une li-

berté dont il ne reste aucune trace. Ils l'achètent ; ils la conservent , malgré de fortes oppositions , de la part du clergé principalement , qui les attaque comme des séditieux. Ils forment ces communautés municipales , ces *communes* , gouvernées par leurs propres magistrats , & armées pour la défense de leurs privilèges , avec l'obligation de servir le prince contre ses ennemis. Louis le Gros & ses successeurs favorisent des établissemens si utiles à la couronne. D'un côté , les seigneurs y perdent le pouvoir dont ils opprimoient la bourgeoisie ; de l'autre , les bourgeois s'affectionnent pour l'autorité royale , qu'ils regardent comme une barrière contre des tyrans.

4°. Sans le droit suprême de justice , ^{Progrès de la justice royale.} la souveraineté est peu de chose. Celui qui juge ou qui fait juger a des avantages infinis pour s'attirer le respect & l'obéissance. Les seigneurs avoient usurpé ce droit , en s'appropriant les fiefs ; & les *envoyés royaux* de Charlemagne n'auroient plus osé paroître dans les provinces. Ce fut donc une politique excellente , qu'on vit naître sous le même Louis VI , de miner insensiblement les justices seigneuriales. D'abord l'usage d'envoyer des commi-

saire surveillans est rétabli. Quatre grands baillis du roi deviennent ensuite juges de certains cas, attribués à leur siège. Ensuite le droit d'appel prend racine. Le prince sera enfin le premier juge. Il falloit du tems pour affermir, même dans le domaine de la couronne, une réforme si importante. Mais Philippe-Auguste, en recouvrant les provinces que possédoient les rois d'Angleterre, en se faisant craindre & respecter de ses vassaux, hâta les progrès de l'autorité encore incertaine.

Le droit romain devient très-utile à la couronne. 5°. Ce qui contribua peut-être le plus au changement, ce furent les nouvelles idées de justice qui se répandoient en Europe. Le droit canonique, malgré le poison des fausses décrétales & des faux principes dont on l'avoit infecté, offroit du moins une forme régulière de procédures, un ordre de juridiction, des vestiges enfin de la jurisprudence romaine. Les Pandectes de Justinien, retrouvées vers le milieu du douzième siècle, étendirent beaucoup les idées sur cet objet. Des écoles de jurisconsultes s'établissent. On y enseigne, on y préconise le droit romain avec enthousiasme. Quoique surchargé de

mauvaises lois dans les derniers siècles de l'empire, on le suppose un chef-d'œuvre de perfection, parce que les lois barbares paroissent être un chef-d'œuvre d'extravagance. Les rois s'empres-
sent habilement de l'introduire dans leurs états. Saint Louis en excite l'étude, en fait germer les maximes. ^{Puissance législative dans saint Louis.} On voit ce prince, devenu législateur, exercer avec dignité le pouvoir su-
prême; réprimer les abus de l'anarchie, par ses ordonnances sur les monnoies, & sur d'autres points essentiels; établir solidement ce droit d'appel, qui rehausse la couronne. On le voit rendre la justice en souverain. On le voit défendre le duel judiciaire, y substituer les preuves légales, & jeter ainsi les fondemens d'une réforme universelle, dont les progrès deviendront sensibles.

6°. La jurisprudence n'est donc plus ^{Autorité des jurisconsultes.} bornée à quelques notions & à quelques pratiques barbares : elle va faire une étude. Comment la noblesse ignorante, ne respirant que les armes & les aventures, sera-t-elle capable d'étudier pour juger ! Il faut déjà que les jurisconsultes, admis dans les tribunaux en qualité de rapporteurs, viennent lui prêter leur secours, ou plutôt

lui dicter les jugemens. Bientôt ils feront les juges. La robe se distinguera de l'épée, & formera une autre classe de noblesse ; l'épée dédaignera cette profession illustre , d'où elle tiroit une partie de son pouvoir. De-là , qu'arrive-t il ? Ces deux corps sont rivaux ; le second est intéressé à servir contre le premier l'autorité du prince , & il y emploie ses lumières. Au commencement du quatorzième siècle , le parlement est fixé dans la capitale. Organe des lois , il affermit de plus en plus , par un système régulier , la base du gouvernement monarchique. On doit convenir que l'intérêt & les préjugés de nos anciens jurisconsultes passèrent les justes bornes. Partant des textes de la bible & des lois impériales , ils supposoient que la royauté des Juifs , que la puissance despotique des empereurs , étoient les règles de la constitution françoise. C'est la marche ordinaire de l'esprit humain , sur-tout quand il commence à s'exercer sur de grands objets , d'outrer les choses avant que d'en saisir la nature. Mais les principes des magistrats n'en furent pas moins utiles pour réprimer les désordres de l'indépendance : leur opinion forma en grande partie celle du peuple ; & les

Comment
ils contri-
buent au
progrès de
l'autorité
royale.

XIII. É P O Q U E. 181

progrès de leur autorité furent aussi ceux de l'autorité souveraine, à laquelle ils servirent souvent de remparts.

7°. Philippe le Bel, dans sa violente dispute avec Boniface VIII, pour s'arracher tout le corps de la nation, avoit appelé en 1303 le tiers-état aux états-généraux. Cette démarche, hardie sous un gouvernement dur & injuste, produit d'abord d'utiles effets. Les sentimens de liberté, qui animèrent davantage les communes, tendoient à contre-balancer davantage le pouvoir des grands. Autrefois esclave & abruti, le peuple devient citoyen : il s'intéresse à la cause publique ; il est susceptible de zèle & de générosité ; il prend de l'ame ; & c'est une des principales ressources du prince dans les périls, dans les besoins, contre les ennemis du dehors, contre les ennemis intérieurs de sa puissance. Mais il naîtra aussi des conjonctures orageuses, où le tiers-état, naturellement rival des deux premiers ordres qui le regardent avec dédain, tournera contre le roi même son activité & ses forces. Tant la balance des pouvoirs est difficile à régler ! L'équilibre une fois rompu, le poids se précipite, & la machine semble se dissoudre.

Admission
du tiers-
état aux
états - gé-
néraux.

Diminution de la puissance ecclésiastique.

8°. Le clergé, qu'on a vu si redoutable aux rois de la seconde race, conservoit la plupart de ses préjugés, toujours fort jaloux de son excessive juridiction. Mais il sentoit déjà que l'intérêt de la couronne ne lui pouvoit être indifférent ; & les principes religieux le portoient à inspirer une obéissance entière , à moins que des prétextes de religion , ou des circonstances extraordinaires , ne l'en détournassent. La résistance de Philippe-Auguste , de saint Louis même , & surtout de Philippe le Bel aux entreprises de la cour de Rome , apprirent à ne plus confondre avec la cause de dieu les prétentions des gens d'église. Philippe le Long , en excluant les évêques du parlement , leur enleva un moyen d'impiéter sur le civil. L'avocat du roi , Pierre de Cugnieres , osa sous Philippe de Valois , attaquer cette juridiction sans bornes , qui s'étoit formée dans les ténèbres de la barbarie. Il en attaqua bien ou mal les injustices & les abus. On lui opposa des autorités , des exemples , & peu de raisons. La dispute tomba pour lors sans effet. Mais peu-à-peu l'état des citoyens cessa d'être assujetti aux tribunaux ecclésiastiques , les appels *comme d'abus* forme-

XIII. É P O Q U E. 183

rent une barrière aux vexations ; & le roi acquit toujours plus d'autorité , à mesure que ses cours séparèrent plus habilement les droits civils d'avec les matières spirituelles : séparation que la nature des choses , obscurcie par le tems & par les coutumes , rendoit malheureusement trop difficile.

9°. Sous le regne de l'infortuné Jean , prisonnier en Angleterre , tout menace d'un renouvellement d'anarchie. Un esprit séditieux s'empare du tiers-état. Il veut maîtriser le gouvernement , il impose des lois au sage dauphin , & le réduit à des soumissions odieuses. On voit , peu s'en faut , se reproduire en France , la grande-charte des Anglois. Ce prince dissipe enfin les orages. Parvenu au trône , il répare les pertes de la nation ; il triomphe des ennemis domestiques , comme des ennemis étrangers ; il regne avec autant d'autorité que de gloire : jamais la sagesse ne déploya mieux ses ressources. Mais les malheurs de Charles VI , renverserent bientôt l'ouvrage de Charles V. La fureur des factions , presque générale , anéantit tellement les principes , les lois , & les idées de patrie , qu'on ne rougit point de sacrifier la couronne à l'An-

Malheurs
du roi Jean.

Charles V
recouvre
l'autorité.

Elle tombe
sous Char-
les VI ;
mais peut
se relever
bientôt.

glois armé contre elle. Un prince étranger est reconnu pour roi légitime, & la loi Salique est foulée aux pieds, peu de tems après qu'on lui a rendu l'hommage le plus solennel. Qui le croiroit ? Ce bouleversement total de la monarchie sera une des causes de l'ordre & de la subordination. Plus le vertige a égaré les François, plus ils s'empresseront de rentrer dans le devoir; plus ils ont vu l'autorité royale avilie, même par leur faute, plus ils sentiront la nécessité & l'avantage d'une paisible obéissance.

Armée
subsistante
& taille
perpétuelle
le sous
Charles
VII.

10°. Aussi Charles VII fait-il sans obstacles deux innovations décisives. Il soudoie des troupes, & la couronne a une armée subsistante. Il établit la taille perpétuelle, pour l'entretien de ces troupes; & la couronne dépendra moins qu'au paravant, des subsides que les états doivent accorder. On abusera, sans doute, quelquefois de ces moyens. La force militaire sera un instrument d'entreprises ambitieuses. La taille, très-modique dans l'origine, croîtra sans cesse, & excitera des murmures. Ces inconvéniens sont-ils comparables aux fléaux de l'anarchie ? Presque toujours le mal se rencontre à côté du bien; & le passage des grands maux

XIII. É P O Q U E. 185

à un moindre mal est souvent ce qu'il peut y avoir de mieux dans un état, lorsque ni les mœurs, ni les autres circonstances, ne permettent d'y créer une sage & solide législation.

11°. Déjà Louis XI, fils de Charles VII, affecte le despotisme. Il fait Louis XI
se rend ab-
solu. trembler les grands par ses cruautés ; il amasse un trésor, aux dépens des peuples ; il emploie avec finesse, la corruption plutôt que les armes ; il évite la guerre, y substitue l'artifice, & borne son ambition à se rendre absolu dans le royaume. Il augmente chaque jour sa puissance. La mort de Charles, dernier duc de Bourgogne, favorise encore ses desseins, malgré la faute irréparable qu'on lui reproche, de n'avoir pas prévu le mariage de l'héritière de ce prince avec un archiduc d'Autriche. Son regne est une grande époque. Les rois ont en main la force publique, & peuvent exécuter des entreprises considérables. Heureux s'ils travailloient au bonheur de la nation, plutôt que de se livrer à la funeste manie des conquêtes. Charles VIII, Louis XII & François I connurent mal leurs intérêts. Quelle folie d'épuiser au dehors le sang & les richesses du royaume.

me, qu'un bon usage de l'autorité auroit dû rendre si florissant !

Ses succès-
seurs sont
vraiment
monar-
ques.

12°. Tous les grands fiefs excepté le comté de Flandre, se trouvent réunis à la couronne. Son domaine est inaliénable : ce principe essentiel est déclaré loi fondamentale de la monarchie. On a de plus écarté les anciens inconvéniens des apanages. Les finances, la justice, la législation, le pouvoir militaire, résident dans le souverain. Ainsi il est donc pleinement mo-

Point d'é-
tats-géné-
raux sous
François I.

narque. Les états généraux n'ont pas même été convoqués une seule fois pendant le règne de François I, pendant des guerres si longues & si ruineuses. L'unique objet de cette assemblée, incertaine de ses droits, manquant de principes & d'harmonie, presque toujours pleine de divisions, étoit de donner des secours extraordinaires. François se passa de tels secours ; Henri VIII lui-même en Angleterre, ni Charles Quint en Espagne, n'avoient pas tant de pouvoir.

Le gouver-
nement se
rétablit
sous Henri
IV.

13°. Le fanatisme des sectaires, excité par la persécution ou par un autre fanatisme, ranime l'esprit d'indépendance, & fait chanceler le trône. Peu s'en faut qu'il ne réalise

XIII. É P O Q U E. 187

en France des projets de république , comme dans les Pays-bas. Mais Henri IV triomphe enfin des factieux. La sagesse de son gouvernement offre le tableau d'un bon monarque , régnant par les lois , ne régnant que pour la gloire & le bonheur de son royaume , maître de ses peuples comme un pere l'est de ses enfans : tel enfin , que ce regne seul auroit mis la France au comble de la prospérité , si un monstre superstitieux n'avoit commis le plus exécrable régicide.

14°. On retombe dans les troubles d'une minorité orageuse. Les fautes du gouvernement ramènent les dissensions , les révoltes ; & un roi foible , qui s'abandonne à des favoris , n'est propre ni à dissiper les cabales , ni à régner en digne fils de Henri le Grand. Otez Richelieu à Louis XIII ; peut-être verra-t-on renaître le regne de Henri III. Sans ce ministre altier , la couronne se dégradait. En terrassant le génie républicain du calvinisme , par la prise de la Rochelle ; en abattant , avec la hache du bourreau , les têtes illustres de plusieurs chefs de parti ; il remet le roi en possession de toute l'autorité , ou plutôt il l'attache toute entière à son propre ministère.

Gouvernement du cardinal de Richelieu.

Ses excès
d'autorité. Faut-il que le pouvoir monarchique ;
si cher aux François , si nécessaire à
leur bonheur , puisse contracter les vi-
ces de la tyrannie ? Richelieu a mal-
heureusement l'ame d'un despote ; &
les circonstances le poussent à des ex-
cès , où il n'est que trop porté de lui-
même. Il écrase d'impôts la nation , &
insulte , en quelque sorte , à la misere
publique , par le faste de sa cour. Il
veut que le parlement obéisse les yeux
fermés , sans examen des édits , sans
délibération libre ; il traite la magis-
trature en esclave , plutôt qu'en dé-
positaire des lois. Il donne aux grands
dont il a juré la perte , les juges qu'il
regarde comme des instrumens servi-
les de sa vengeance ; & il dirige leurs
arrêts , sans daigner se couvrir d'un
voile d'impartialité. En un mot , le
pouvoir arbitraire se déploie si vio-
lemment entre ses mains , que la haine
le poursuit jusqu'au tombeau , malgré
les services réels qu'il a rendus à la
monarchie.

Semences
de révolte
qu'il laisse
après lui. C'en étoit un bien essentiel , d'af-
fermir l'autorité de la couronne , de
plier les grands à la dépendance , &
de faire mouvoir , par la direction
d'un seul chef , tous les membres du
corps politique. Mais , on ne peut

trop le répéter, la sagesse de Henri IV, sa justice, sa bonté & ses bienfaits, avec la vigueur de son ame, étoient plus propres à cimenter ce grand ouvrage, que les foudres de Richelieu. Il falloit un règne tel que nous verrons celui de Louis XIV, pour étouffer les semences de discorde, que le ministre de Louis XIII laissa dans la nation. La sainteté des lois mieux connue, les principes du gouvernement mieux discutés, les lumières répandues dans le public, l'humanité de la cour, les mœurs douces des grands & de la noblesse, les graces répandues ou espérées, la soumission des magistrats, la splendeur dû trône, l'amour réciproque des rois pour les peuples & des peuples pour les rois, feront plus que la terreur & les supplices.

Il seroit facile d'appliquer aux différents états monarchiques, les principaux traits de ce tableau. Par-tout le gouvernement a subi de semblables vicissitudes, & a changé de forme en suivant les mêmes degrés. Par-tout le peuple a été d'abord extrêmement libre & ensuite esclave, les seigneurs tyrans, les rois sans pouvoir. Par-tout l'autorité royale s'est relevée avec

Toutes les monarchies ont eu à-peu-près les mêmes degrés.

effort, s'est accrue plus ou moins avec adresse, a flotté entre les écueils de la foiblesse & ceux du despotisme, a soumis enfin tous les ordres de l'état, & concentré en elle-même tous les pouvoirs, en reconnoissant des lois fondamentales qu'elle s'oblige de respecter.

Je ne parle point des monarchies mixtes. On verra en son lieu la grande révolution d'Angleterre. Deux illustres républiques méritent des observations particulières.

II.

GOUVERNEMENT DES SUISSES ET DE LA HOLLANDE.

La tyrannie amène la liberté.

C'est toujours la tyrannie qui a produit la liberté chez les peuples courageux. Opprimés après avoir été libres, ils ont pris les armes contre leurs tyrans ; ils ont bravé la mort même, pour s'affranchir de l'oppression ; ils sont redevenus libres, à force d'héroïsme & de constance. Heureux alors, si des bonnes lois cimentent leur gouvernement, & repoussent les causes de dissolution, qui naissent de la nature, ou des événemens politiques.

XIII. É P O Q U E. 191

Nul état n'y paroît moins exposé ^{Naissance de la ligue helvétique} que la république fédérative des treize cantons Suisses. Trois cantons seulement, Schwitz, Uri & Underwalden, lui donnerent naissance en 1307, par leur révolte contre l'empereur Albert. Lucerne se joignit bientôt à eux ; ensuite Zurich, Zug, Glaris & Berne. Fribourg & Soleure fortifierent la confédération en 1481 ; Bâle, Schafouse, Appenzel, y entrèrent au commencement du seizieme siecle. Un intérêt commun devoit réunir ces membres du corps helvétique : leur force & leur sureté dépendent de l'union. Indépendant les uns des autres, gouvernés chacun par leurs lois & leurs magistrats particuliers, mais ligüés pour la défense mutuelle, ils sont parvenus à une tranquillité durable, au milieu des convulsions de l'Europe.

Qu'un de nos Sybarites parcoure de ^{Bonheur des Suisses fondé sur les mœurs.} rudes montagnes, couvertes de neige, des villes sans luxe, sans spectacles, presque toutes pauvres ; il croira les Suisses malheureux. Mais le sage verra leur bonheur dans cette pauvreté active, dans cette mâle simplicité, qui épargnent des besoins, & fournissent le nécessaire ; qui conservent les mœurs & assaisonnent les vrais plaisirs de la

nature ; qui font des hommes vertueux , libres & contens. Tous égaux , c'est-à-dire , également soumis aux lois , l'inégalité de fortune n'est pas , chez eux , assez grande , pour que les uns deviennent les maîtres des autres. Dans la plupart des cantons , le peuple a droit aux magistratures , & les magistrats ne peuvent abuser de leur pouvoir , limité par le tems , contenu par la surveillance publique. Des lois simples & équitables s'exécutent sans contrainte : les mœurs sont la principale cause des lois .

Il n'ont rien à craindre
r en à
craindre. Les Suisses derriere leurs montagnes , qui leur servent de remparts. N'entrant pas dans les querelles des princes , ils ne fournissent aucun prétexte d'invasion. Leurs voisins paroissent plutôt intéressés à les défendre , qu'à les assujettir. Et , en cas d'invasion , quelles ressources n'auroient-ils pas dans leur patriotisme & leur courage ? S'ils vendent leur sang à l'étranger , ils y gagnent d'avoir pour citoyens d'excellens soldats , sans qu'il en coûte rien à la république pour les former au métier des armes. Ils entretiennent la bravoure nationale , en suppléant au
peu

XIII. É P O Q U E. 193

peu de ressources d'un pays stérile & fort peuplé.

Une preuve singulière de leur fa-^{Unis & paisibles , malgré la différence dereligion} gesse ; c'est que l'harmonie politique fait presque oublier la différence de religion. Les guerres civiles , que le fanatisme alluma au commencement de la réforme , furent éteintes en peu de temps. Quatre cantons protestans , Bâle , Schafouse , Berne & Zurich ; deux, mêlés de catholiques & de protestans , Glaris & Appenzel ; les sept autres catholiques , formoient déjà une confédération paisible , lorsque l'Europe fumoit encore du sang , que le prétexte de la religion faisoit couler. Plus les Suisses deviendront éclairés , plus la morale chrétienne leur apprendra qu'ils sont tous freres , & qu'aucun dogme ne doit rompre des liens si respectables.

Comme tout dégénere avec le temps, Qu'ils se
ce peuple a besoin de se prémunir ^{garantissent de la}
contre la corruption , destructive de ^{corruption}
la vertu & de la force des républiques. L'aristocratie , les richesses , la puissance des Bernois , semblent présager de loin quelque événement funeste. Des mœurs étrangères peuvent infecter le corps de l'état , après avoir infecté un nombre de citoyens. Trop

d'avidité pour l'argent peut rendre les âmes vénales, & substituer le vil intérêt à la patrie. Mais que deviendrait alors un état principalement fondé sur les mœurs?

La Hollande a changé de mœurs.

Il s'en faut bien que la république des Provinces-unies ait une constitution aussi robuste que celle des Suisses. A la vérité, elle montre, dans son origine, les mêmes vertus, le même courage; les mœurs simples de la pauvreté, une haine invincible de la tyrannie, une constance admirable dans les périls; une vigueur de résolution, que l'énorme puissance des rois d'Espagne n'ébranle point. Mais, outre que le fanatisme de secte, ressort peu durable, fut le premier mobile de ces braves républicains; leurs vastes conquêtes, & les trésors qu'ils en tirent, devoient infailliblement changer leurs principes. Comment l'esprit d'ambition & de commerce s'uniroit-il avec les antiques vertus républicaines?

Vices intrinsèques de son gouvernement.

D'ailleurs, les vices du gouvernement furent d'abord si considérables, que, selon Grotius, ils auroient détruit la république, sans la haine dont elle étoit animée contre la domination espagnole. Chacune des sept provinces forme un état séparé & indé-

X I I I. É P O Q U E. 195

pendant , où chaque ville a la même indépendance. Propose-t-on une affaire dans les états provinciaux ? les députés sont obligés de suivre l'avis du sénat ou conseil des villes qu'ils représentent. Les affaires majeures , paix , guerre , alliances , nouvelles impositions , doivent se décider , d'un consentement unanime , par les Etats-généraux toujours assemblés à la Haie. Les membres des états doivent , sur toutes ces affaires , prendre l'avis de leurs provinces , & le suivre exactement. Une seule , la Frise , s'en rapporte à la prudence de ses députés. On voit, d'un coup d'œil, les entraves que donnent au gouvernement des précautions excessives , les lenteurs qu'elles occasionnent , & combien l'unanimité requise est contraire au but des délibérations pressantes.

Il fallut donc chercher , dès le commencement , un remède au mal. Le ^{Stathoudérat ; ses droits excessifs.} stathoudérat fut établi , dignité nécessaire , comme la dictature romaine , dans les grands orages ; mais qui auroit dû avoir un terme , & sur-tout n'être pas héréditaire , pour que la république conservât cette liberté , dont elle se montrait si jalouse. Les droits de stathouder sont immenses.

Capitaine & amiral général , non-seulement il a entre les mains toutes les forces de terre & de mer , avec la nomination de tous les emplois militaires : il nomme encore les magistrats des villes , qui lui présentent un certain nombre de sujets ; il préside aux tribunaux , dont les jugemens se prononcent en son nom ; il juge sans appel les différends des villes & des provinces ; il fait exécuter les décrets des états provinciaux ; il peut accorder la grace des criminels ; enfin il donne audience aux ministres étrangers , & il a droit d'entretenir dans les cours des agens qui , chargés de ses affaires particulières , auroient toute facilité de le servir en d'autres choses. Un tel magistrat n'est pas loin de la royauté. Dès le commencement même , ses prérogatives pouvoient donner de l'inquiétude.

Les premiers stathouders furent citoyens.

Heureusement les princes d'Orange , Guillaume , Maurice son fils , & Frédéric-Henri , frere de Maurice , exercerent le stathoudérat en citoyens , ou du moins leur ambition eut des bornes. On doit leur attribuer en grande partie , les succès de la Hollande. Peut-être n'eurent ils tant de respect pour la liberté , que parce qu'il y avoit des

XIII. É P O Q U E. 197

ennemis à vaincre. La paix de Westphalie n'eut pas plutôt affermi la république victorieuse , que Guillaume II , fils & successeur de Frédéric-Henri , inspira de justes alarmes aux républicains.

La mort rompit ses projets en 1660. On abolit pour lors la dignité de stathouder , sans corriger les vices du gouvernement. On fera bientôt contraint de la rétablir , pour résister à Louis XIV. On la rendra héréditaire sous Guillaume III. On voudra encore l'abolir , quand il sera mort sans enfans mâles. On la rétablira de nouveau en faveur de la seconde branche de sa maison ; & cette hérédité s'étendra aux filles mêmes du stathouder , comme nous le verrons ailleurs.

Quiconque réfléchit sur la constitution , le génie , le caractère & les mœurs des Hollandois , d'un peuple tout livré au négoce , n'ayant que de mauvaises troupes mercenaires , n'ayant plus ce ressort que donne aux ames la liberté naissante & en péril , attachant trop de valeur aux richesses pour n'en pas éprouver la contagion ; quiconque , dis-je , examine ces causes, ou politiques , ou morales , y découvre le principe des événemens

Révolution dans le stathouderat.

Les Hollandois exposés par leurs mœurs.

Coup-
d'œil sur
les autres
républi-
ques.

& devinera peut-être ceux que certaines conjonctures peuvent amener. Représentons-nous Gènes, riche & sans force, soumise à une dure aristocratie, flottante au gré des factions ou des conjonctures, & toujours menacée d'un joug étranger presque inévitable. Considérons Venise, tranquille au-dedans par la bassesse du peuple, & par les chaînes que la jalousie inquiète du pouvoir a forgées pour les nobles; mais redevable de cette tranquillité à une dépravation de mœurs autant qu'aux principes invariables du gouvernement; se maintenant par l'espionnage & la terreur, plus que par l'influence des lois; dépouillée de ce grand commerce, qui étoit la base de sa puissance; exposée plus que jamais aux entreprises de ses voisins en cas de rupture, & n'osant confier à un de ses propres membres l'épée dont le salut de l'état dépendroit alors. Voyons la Pologne, livrée par ses lois même à l'anarchie, & si malheureuse, qu'un seul insensé, dans ses diètes, est sûr d'anéantir tout ce que les sages peuvent imaginer de salutaire; la Hollande enfin énermée par ses richesses, ainsi que par ses conquêtes; beaucoup moins libre dans sa do-

XIII. É P O Q U E. 199

mination , & moins respectable au dehors , que dans les temps orageux où la monarchie d'Espagne sembloit fondre sur elle pour l'écraser. Cet examen nous convaincra que , pour former une véritable république , il faut un peuple guerrier , pauvre , vertueux , isolé , défendu par ses frontières & par ses mœurs , dont l'unique ambition soit de jouir de sa liberté , de ses lois & de son gouvernement ; un peuple tel que les Suisses.

I I I.

R É V O L U T I O N S D A N S L E S M Œ U R S.

Il y a entre les mœurs & les gouvernemens une influence réciproque ; Influence réciproque des mœurs & des gouvernemens. & l'on voit par-tout l'ordre politique changer plus ou moins avec l'ordre moral. L'un & l'autre s'enchaînent , se combinent de manière , que leurs rapports n'échappent point aux yeux attentifs. Les observations sur les mœurs , que j'ai semées dans cet ouvrage , expliquent une partie des événemens. Ajoutons-en ici quelques-unes non moins importantes.

Quand les croisades eurent entraîné Les croi-

Les Occidentaux en orient , de nouvelles idées , produites par des objets tout nouveaux , devinrent le germe d'une révolution. Non seulement les Grecs , mais les Sarasins offrirent aux croisés le spectacle de mœurs moins grossières , d'une société plus douce & plus commode. Ils virent à Constantinople les superbes monumens des arts ; ils connurent les plaisirs asiatiques. Le commerce ouvrit aux Italiens & aux Flamands une source d'opulence : les hommes de divers pays se conquirent les uns les autres , apprirent à traiter ensemble , se communiquèrent des notions & des goûts plus dignes de la vie sociale. Ce premier pas étoit important.

La chevalerie augmenta.

La chevalerie , mise en vogue par les Sarasins d'Espagne , avec ses extravagances romanesques , devint un principe très utile de sociabilité , jusques dans les horreurs de la guerre. Se dévouer à la défense des foibles & des malheureux , attacher l'honneur à la générosité , ainsi qu'au courage ; ambitionner l'estime de ses ennemis autant que la victoire même : c'est ce qui distinguoit les *preux* chevaliers. Après l'exemple de saint Louis & d'une foule de héros françois , Edouard

III , & sur-tout le prince de Galles , son fils , furent des modeles en ce genre: Les maximes qu'on inculquoit aux jeunes gens dans les écoles de chevalerie , les habitudes qu'ils y contractoient , les sentimens d'honneur nourris par l'enthousiasme , devoient produire des effets durables & éclatans.

Un des grands ressorts de la chevalerie, étoit l'amour. Cette passion ; si <sup>L'amour ; grand res-
fort de la
chevalerie</sup> souvent funeste , avoit nourri l'héroïsme des Spartiates ; elle avoit eu la même influence parmi les Celtes & parmi les anciens Germains , peuples qui regardoient les femmes d'un œil religieux ; qui révéroient en elles des vertus mâles , relevées par les charmes de leur sexe , & qui joignoient à l'amour , des sentimens d'autant plus nobles , que l'union conjugale leur paroissoit inviolable. Sans doute , il restoit en Europe un fond de ces mœurs celtiques. On voit des héroïnes briller dans la carrière des armes avec les chevaliers. On voit les chevaliers rendre une espece de culte à leurs dames. C'est à elles qu'ils consacrent leurs pensées , leurs exploits , leurs triomphes.

Dès que les troubadours , dans nos <sup>Les poë-
tes inspi-
rent la ga-
lanterie.</sup> provinces méridionales , se mirent à

déifier le beau sexe , & que leurs chants devinrent les délices des cours , l'esprit de galanterie se répandit davantage. Il est facile d'imaginer que cet amour pur & en quelque sorte mystique , tant célébré par les romanciers & les poëtes , dégénéroit souvent en grossières voluptés ; mais il formoit un commerce d'esprit & de sentiment , qui adouciſſoit la rudesse des anciennes mœurs.

Les femmes polif-
sent les
mœurs ;
mais avec
beaucoup
d'inconvé-
niens.

La délicatesse , la sensibilité , les graces & les insinuations des femmes , l'empire de la beauté qu'elles exercent avec tant d'adresse , le secret d'enchaîner les hommes autour d'elles par le plaisir , devoient nécessairement rendre la société plus polie , lorsqu'elles y paroistroient librement & avec éclat. Mais aussi que de passions dangereuses , que d'intrigues & d'agitations devoient-elles y fomenter ! François I les ayant attirées à la cour , elles y jouèrent un assez grand rôle , pour que les affaires d'état dépendissent quelquefois de leurs fantaisies. Les rois & les grands eurent des maîtresses , qu'il fallut enrichir , auxquelles il fallut quelquefois tout sacrifier. Le moyen ordinaire , dont se servoit Catherine de Médicis pour exécuter ses projets

ambitieux , fut de séduire les cœurs par les attraits & les ruses de ses femmes. C'étoit le regne d'une galanterie corruptrice.

Alors on tomba dans une horrible dépravation de mœurs. Elle avoit pris naissance en Italie , soit du luxe des Médicis , soit d'une politique cruellement raffinée , qui suppléoit à la foiblesse par le crime ; soit de l'abus que l'on faisoit des sciences & des talens en faveur des passions. Elle se répandit de-là , comme une peste mêlée à la substance de l'air. Tous les vices s'exalterent ; & , ce qu'il y eut de plus malheureux , on les fonda en principes , on les réduisit en système , on se fit gloire d'être méchant & corrompu avec art.

Que devenoit donc la cour ? un théâtre de volupté , de luxe , de mollesse , de débauche , de fourberie , où la culture des esprits & le goût des lettres produisoient plus de fruits empoisonnés que de biens réels ; où l'on se piquoit d'esprit en se livrant au désordre ; où l'on raisonnoit sur la religion en méditant des noirceurs ; où la fureur des cabales s'enflammoit au sein des plaisirs ; & où mille exemples détestables tendoient à infecter les mœurs publiques.

Le fanatisme maintient l'atrocité des anciennes mœurs.

Si le fanatisme des protestans avoit eu moins de violence , la contagion auroit eu un cours plus rapide & plus étendu. Leur doctrine austere , leurs invectives contre les scandales ; les conséquences qu'ils en tiroient à l'avantage de leur réforme , furent un frein pour les catholiques. De part & d'autre ; les disputes sur le dogme inspirerent une humeur noire & farouche. Le zele de religion absorba les autres sentimens ; l'enthousiasme , les violences envenimerent la haine de jour en jour ; enfin l'atrocité des guerres civiles , où le nom de Dieu étoit le signal ordinaire du meurtre , conserva dans la société les traces de l'ancienne barbarie.

Peu de luxe encore & d'étude parmi la noblesse.

D'ailleurs , les arts & le commerce , concentrés dans une circonférence étroite , n'avoient pas beaucoup propagé le luxe , ni la mollesse qu'il traîne après lui. Les dames voyageoient encore à cheval. Presque toutes les commodités dont nous jouissons , étoient inconnues. La noblesse en général dédaignoit l'étude , haïssoit le repos , & ne respiroit que les armes. Au milieu des convulsions de l'état , le faux point-d'honneur faisoit seul répandre des ruisseaux de

fang. C'est un phénomène à considérer.

Que les barbares vidaissent leurs différends par le duel ; qu'il fût souvent prescrit par les lois mêmes : on peut regarder cette coutume comme une suite naturelle des mœurs féroces de ces nations , de l'ignorance des législateurs & des juges , & de l'impuissance de faire mieux ; en un mot , des préjugés qui tiennent à la barbarie. La jurisprudence romaine , les changemens qu'elle occasionna , & l'intérêt des princes à l'établir , ne pouvoient changer les mœurs d'une noblesse turbulente & indomptable. La chevalerie si respectée consacroit les abus de la bravoure. Ses tournois & ses défis nourrissoient le goût des duels. En vain l'église y opposoit l'anathème ; en vain les rois y opposoient des édits. La coutume étoit si forte , qu'après qu'on eut aboli formellement le duel judiciaire , il y en eut encore plusieurs ordonnés par les tribunaux. Sous Philippe de Valois , sous Charles VI , sous Charles VII , on trouve des arrêts du parlement qui ne laissent aucun doute à cet égard. Et de quoi s'agissoit-il ? une fois d'adultère , & une autre fois d'inceste à prouver. Henri II commanda un duel au commencement

Coutume
enracinée
des duels.

de son regne ; il jura de n'en plus permettre, & *violâ*, peu de temps après, son serment. Les cartels de François I & de Charles Quint, quoique sans effet comme tous ceux que les rois s'étoient donnés, avoient rendu les guerriers plus ombrageux que jamais, & plus intraitables dans leurs querelles.

La défense ne servit qu'à les multiplier. Toute loi directement contraire aux mœurs établies, ou ne produit presque aucun bien, ou même produit beaucoup de mal, quand la force des mœurs l'emporte sur celle des lois. La défense irrita la passion. Ne pouvant plus se battre en champ-clos, avec les formalités de la justice, on se battit clandestinement pour les moindres causes. Ce fut une rage épidémique. Une parole, un geste, un rien exposoit à la nécessité de faire ou d'accepter le défi, si l'on ne vouloit pas perdre l'honneur. Les parens & les amis se croyoient obligés de prendre part à ces querelles meurtrières, selon l'usage des premiers Germains. Près de huit mille lettres de grace, accordées en moins de vingt ans à des duellistes, qui avoient tué leurs adversaires, prouvent assez que le mal en France étoit prodigieux. Henri IV renouvela une défense stérile, dont il négligea

lui-même l'exécution. Louis XIII, ou le cardinal de Richelieu, fit trancher la tête à deux seigneurs, pour s'être battus en duel. Sévérité aussi infructueuse que la loi.

C'est une preuve évidente qu'il restoit encore une rouille tenace de barbarie. On connoissoit peu les vrais agrémens de la société : les débauches de table en faisoient presque tout le plaisir. On connoissoit encore moins ces qualités sociales, qui naissent d'une raison épurée, se développent dans un doux commerce avec la bonne compagnie : rien n'étoit plus rare que les exemples de cette nature. Cependant les égards de la politesse, les sentimens d'humanité, d'honnêteté & de bienfaisance, pouvoient seuls extirper des abus atroces. Il falloit une révolution ; il falloit que les esprits changeassent d'objets, que la raison changeât les mœurs. On verra tout changer de face sous le regne de Louis XIV.

En France, le génie national, vif, gai, généreux, ami de la nouveauté, très-susceptible de perfection, moins gêné qu'ailleurs par les entraves du gouvernement & par celle des préjugés, devoit faire des progrès rapides, lorsqu'une fois ayant pris l'essor, il se

Il falloit une nouvelle révolution dans les mœurs.

La France étoit plus propre que le reste de l'Europe.

trouveroit dans la bonne route. Les circonstances n'étoient pas les mêmes en Espagne , en Portugal , en Angleterre , en Allemagne & vers le nord , où il y avoit beaucoup plus d'obstacles à vaincre. L'Italie , plus féconde en modèles , se trouvoit , par sa situation politique , hors d'état de produire tout ce que le génie sembloit y annoncer. La crainte & la défiance enchaînent l'émulation & les vertus sociales.

I V.

DÉCLIN DU POUVOIR DE LA COUR
DE ROME.

La cour
de Rome ,
peu redoutable.

Quoique les préjugés de religion conservassent leur empire , on ne voit plus , depuis la ligue , ces violentes secousses que la cour de Rome donnoit aux plus grands états. C'est que , d'un côté , les rois avoient affermi leur pouvoir , & que , de l'autre , l'expérience faisoit craindre aux papes de nouvelles révoltes contre le saint-siège. A quoi ne s'étoit pas exposé Paul V , en lançant l'interdit sur Venise ? Les Vénitiens ne pouvoient-ils pas suivre l'exemple des Hollandois & de tant d'autres ? Le sénat ne respiroit-il pas

une liberté hardie , qu'il étoit dange-
reux de provoquer ? Rome se garderoit
bien aujourd'hui d'une pareille dé-
marche.

Cette cour entreprenante conser-
voit cependant ses prétentions , pour
les déployer avec plus ou moins de
hardiesse , suivant les conjonctures.
Attentive aux moyens d'acquérir ,
elle étendoit encore les limites d'un
état , formé par l'adresse plus que par
la force. Elle réparoit mêmes les brê-
ches qu'y avoit faites le népotisme.
Urbain VIII (Barbérino) enrichit ses
neveux , sans démembler les provin-
ces. Après la mort du dernier la Ro-
vere , il réunit au domaine ecclésiasti-
que Urbino , Montéfeltro , Gubio ,
Pésaro , Sinigaglia , que cette maison
possédoit.

Urbain
VIII avoit
pourtant
agrandi
l'état.

Sous son pontificat , on fit naître la
dispute au sujet du duché de Castro ,
dont les Farnésés furent dépouillés peu
de temps après. Le duc de Parme, Ra-
nuce I , fils du célèbre Alexandre ,
avoit emprunté de grosses sommes
du *Mont-de-piété* , où l'on prête sur
gage ou sur caution , à intérêt. Son fils
Odoard s'étant brouillé avec les Bar-
berins , neveux du pape , on cessa de
recevoir en payement les blés de

Castro en-
levé aux
Farnésés.

Castro ; on réduisit ce prince à accumuler les arrérages de sa dette , on voulut ensuite qu'il payât tout à la fois ; & comme la chose étoit impossible , on confisqua le duché de Castro , pour se payer de sa propre main. Le duc , secondé par les princes d'Italie , protégé par le cardinal de Richelieu , prit les armes , & triompha des Barberins. Il fallut rendre le duché en 1644 ; mais la même année , après la mort d'Urbain , Innocent X le confisqua de nouveau. On le rendit encore. Enfin , à force de négociations ; la chambre apostolique vint à bout de le reprendre ; elle ne s'en est pas défaisie.

Richelieu
brouillé &
raccom-
modé avec
le pape.

Dans ses démêlés avec Urbain VIII , Richelieu montra de la vigueur , tant que des intérêts personnels ne l'engagerent point à se radoucir. Les évêques eurent défense de voir un nonce extraordinaire , qui s'étoit vanté que la plupart se déclareroient en faveur du pape. Des chapeaux à obtenir furent des moyens de réconciliation. La cour de Rome avoit de grands avantages , par les honneurs & les graces qu'on lui laissoit distribuer. Combien de fois l'ambition ou la vanité lui a-t-elle sacrifié le bien public !

XIII. É P O Q U E. 211

Il faut en convenir d'ailleurs ; les préjugés ultramontains dominoient alors en France , comme dans toute l'église romaine. Un Pithou , & d'autres savans jurisconsultes , les avoient combattus invinciblement , sans que le clergé les abandonnât , malgré la liaison de ses propres intérêts avec ceux de la couronne. Les libertés de l'église gallicane , étoient, pour ce corps en général , je ne dis pas un problème , mais presque une erreur. Dans les derniers états généraux en 1614 , le cardinal du Perron , célèbre par son ambassade à Rome sous Henri IV , s'étoit exprimé en prélat Italien , plutôt que François. Son rituel d'Evreux faisoit , de la bulle *In cœna Domini*, une loi sacrée & inviolable. Au contraire , dans la même assemblée , le tiers-état n'avoit pu faire passer en loi l'indépendance de la couronne ; & s'étoit attiré , en le proposant , les clameurs du corps ecclésiastique. On vit , l'année suivante 1615 , les évêques redoubler leurs efforts pour la publication du concile de Trente ; jurer même entre eux , à Paris , d'en observer les décrets ; ordonner des conciles provinciaux , où il devoit être reçu avec plus de solennité. Ce qui étonne da-

Préjugés
ultramontains dans
le clergé
de France.

Le cardinal du Perron.

Serment
des évêques pour
le concile
de Trente

vantage , c'est que la cour venoit de caffer un arrêt du parlement , par lequel on déclaroit le souverain indépendant pour le temporel.

Richer
persécuté
par Richelieu.

Enfin , on vit Richelieu , ce ministre si jaloux de l'autorité absolue , se joindre aux persécuteurs de Richer , docteur de Sorbonne , dont le crime étoit d'avoir prouvé que le pape est soumis au concile général , qu'il n'est point un monarque dans l'église , & que les princes peuvent se mêler du gouvernement ecclésiastique , en ce qui n'appartient pas au dogme. On emprisonna Richer ; on l'auroit livré au pape , si le chancelier & le parlement n'eussent agi en sa faveur. Le P. Joseph du Tremblay , fameux capucin , moitié enthousiaste , moitié intrigant , l'ami & l'émulleur du ministre , ayant attiré chez lui le docteur , fit paroître tout à coup des assassins , & lui arracha , en présence d'un notaire apostolique , une rétractation que Richer se reprocha toujours d'avoir signée. Voilà ce qu'on appeloit servir l'église.

Réflexion
utile pour
les esclaves
des
préjugés.

Comment les esclaves de l'opinion peuvent-ils résister à des exemples si frappans ? Comment , après avoir suivi la trace des siècles , ne sentent-ils pas

la nécessité de soumettre à l'examen les jugemens de leurs maîtres, sur ce qui est du ressort de la raison ? N'ont-ils pas trouvé dans tout l'univers une foule d'erreurs absurdes, consacrées long-temps par la superstition & l'ignorance, reconnues ensuite avec peine pour ce qu'elles sont en effet ? Doutoit-on que les papes eussent le droit de déposer les princes excommuniés, quand ils exerçoient ce droit étrange, en allumant les guerres civiles par une bulle ? Doutoit-on de leur infailibilité, plus étrange encore, quand elle faisoit recevoir des décrets aussi contraires à l'équité qu'au bon sens ? Le clergé de France, aujourd'hui si estimable, doutoit-il, sous Henri III & Henri IV, que l'hérésie dût exclure de la couronne ? Pensoit-il, sous Louis XIII, comme il a fait sous Louis XIV ? Et ne méprise-t-il pas, de nos jours, quelques idées fausses, qu'il croyoit devoir soutenir au commencement du siècle ?

Tel est le sort des préjugés religieux, Progrès & chute des préjugés de religion. qui n'ont pas la foi divine pour fondement. On les croit d'abord, parce qu'on est aveugle. On les modifie peu-à-peu, dès que l'on ose en apercevoir la fausseté. L'évidence enfin les dé-

voile ; & alors ils tombent d'eux-mêmes. Heureux les hommes , s'ils n'ont plus que la religion , au lieu de tant de superstitions funestes !

Bons livres
condam-
nés, parce
qu'ils dé-
plaisoient
à Rome.

Rome étoit trop intéressée au maintien de ses maximes , pour ne pas élever toutes les batrières imaginables contre ce qui pouvoit les détruire. De-là , cet *index* des livres défendus , où furent mis d'excellens livres , l'histoire du président de Thou , les ouvrages sur nos libertés gallicanes ; qui l'auroit cru ? les traductions des livres saints ! De-là , les anathêmes & les persécutions , attachés aux efforts de l'esprit humain pour découvrir le vrai & pour le répandre. Comme si la foi catholique étoit fondée sur une ignorance méprisable ; comme si on ne fournissoit pas des preuves à ses ennemis , en craignant , pour elle , l'approche de la lumière ! Disons-le hardiment ; la honte des anciens inquisiteurs , de tout pays , demeure empreinte dans les bons ouvrages qu'ils ont condamnés ; & le bonheur des

Contrariété des jugemens sur les livres , digne de réflexion.

La contrariété des jugemens sur les livres fourniroit matière à de nouvelles réflexions. En Espagne même , on

XIII. É P O Q U E. 215

jugeoit quelquefois autrement qu'à Rome : on y condamna les Annales ecclésiastiques du cardinal Baronius , parce qu'elles décrioient la *monarchie de Sicile* , ce droit de légation accordé aux rois Normands. Ce qui étoit condamné à Rome par un motif , l'étoit ailleurs par un motif tout contraire. Là , on proscriit la doctrine du cardinal Bellarmin , parce qu'elle refusoit au pape la puissance directe sur le temporel des rois ; ici , le parlement la flétrit , parce qu'elle attribuoit au pape une puissance indirecte , qui , au fond , avoit les mêmes conséquences. Enfin , le tribunal de Rome , toujours prêt à condamner les auteurs judicieux , sur de frivoles soupçons d'hérésie , approuvoit ces théologiens séditieusement fanatiques , dont les écrits tendoient au régicide , & au bouleversement des états. Les approbations & les condamnations de livres méritent une place dans l'histoire de l'esprit humain.

Malgré le dévouement extrême de presque tout le clergé catholique pour la cour de Rome , elle perdoit beaucoup de son influence & de son pouvoir , depuis que les jurisconsultes étoient éclairés , & les souverains asser-

La cour
de Rome
s'occupe
de titres.

Requête
des cardi-
naux pour
l'éminence

mis. Elle devoit donc en attacher plus de valeur aux petites choses. Si elle ne pouvoit commander , elle vouloit éblouir. En 1630 , les cardinaux demandent à Urbain VIII , que leur titre d'*illustrissime* soit changé en celui d'*éminentissime* ; qu'excepté les empereurs & les rois , chacun soit obligé de le leur donner en conversation & par lettres ; sans quoi ils ne recevront point les lettres , & ne verront point les personnes : enfin que , si quelque prélat , même patriarche , ose prendre l'*éminence* , il encoure l'indignation du saint siège , & soit privé *par le fait* du revenu de ses bénéfices. Le pape accorde tout. Depuis ce temps , les évêques ont voulu aussi des titres pompeux. On les appeloit *révérend pere* , *votre révérence* ; ils ont acquis le *monseigneur* & la *grandeur* ; la *révérence* est le partage des moines.

Dispute
singulière
des capu-
cins avec
les autres
franciscains.

Urbain , dont on vante l'érudition , l'amour des lettres , le talent poétique , s'occupa sérieusement d'autres affaires , qui sembloient appartenir aux siècles barbares. Les capucins existoient depuis environ cent ans. Leur réforme , leur multiplication , & la préférence qu'on leur donnoit , ne pouvoit manquer de déplaire au reste des franciscains.

XIII. É P O Q U E. 217

cains. Ceux-ci leur disputoient opiniâtrement la qualité d'enfans de saint François ; & pour éluder une bulle de Paul V, favorable aux capucins, ils soutenoient que, si ces derniers descendoient du saint fondateur, ce n'étoit pas du moins en droite ligne. Une bulle de 1627 assura le titre des capucins, en déclarant que leur institution date du commencement de la règle séraphique, puisqu'ils ont toujours observé cette règle. Une autre bulle venoit de terminer une autre querelle entre eux & les recollets, au sujet de la forme de leurs habits. Le pape décida, sous peine d'excommunication, la manière dont ils s'habilleroient tous.

Bulles à
ce sujet, 3

Ces minuties servent à peindre l'esprit du tems. On pourroit y joindre les privilèges absurdes, prodigués aux divers ordres religieux, pour les affranchir de toute autorité non papale. C'est à quoi le clergé & les tribunaux de France n'avoient garde de consentir. Passons aux choses de théologie, qui intéressent la société.

V.

THÉOLOGIE. CASUISTES. DISPUTES
FUNESTES.

La théologie scolastique du tems d'Erasme.

Erasme, jetant du ridicule sur les théologiens de son tems, s'exposoit à de terribles injures, mais rendoit service à la religion, & donnoit une preuve à la solidité de son esprit. La théologie scolastique, la seule qu'on connût alors, infectée des rêveries du péripatétisme arabesque, étoit communément un jargon barbare & intelligible. Elle dégradoit la simplicité de la foi chrétienne par de ténébreuses futilités; elle défiguroit les dogmes par des explications extravagantes; elle noyoit un petit nombre de vérités saintes, dans un océan de questions frivoles & insolubles; elle s'agitoit sur des objets *formels* ou *matériels*, sur des *distinctions de raison raisonnée* ou de *raison raisonnante*, sur des mots enfin auxquels ne répondit jamais aucune idée. Ces graves docteurs, méprisant, du haut de leur chaire, les savans mêmes, se croyoient les organes de la vérité divine, lorsqu'ils citoient un texte de saint Thomas d'Aquin,

XIII. É P O Q U E. 219

ou de Scot. Ils connoissoient peu la bible, encore moins les anciens Pères, encore moins l'histoire ecclésiastique. Leurs sophismes, soutenus de passages qui souvent ne prouvoient rien, tenoient lieu de toute certitude; & leurs écoles rétentissoient néanmoins de disputes interminables.

Ce fut, comme nous l'avons déjà observé, un sujet de triomphe pour Luther & les protestans. Avec les armes de l'érudition & de la critique, ils écrasoient de foibles adversaires, dont l'orgueil ne vouloit jamais avoir tort, & ne se défendoit ordinairement que par des absurdités. Les novateurs abusoient, sans doute, de ces armes; mais il falloit s'en servir pour les vaincre. La nécessité de les combattre fit donc renaître la véritable théologie; c'est-à-dire, l'étude des livres saints, de la tradition & des conciles. On apprit les langues savantes; on puisa dans les sources de la doctrine sacrée; on suivit un plan de controverse, où la vérité se développa: le jésuite Bellarmin fraya utilement cette carrière.

Les théologiens ne quitterent pas cependant leur goût de scolastique. Il s'est perpétué jusqu'aujourd'hui dans

Les protestans font renaître de meilleures études.

Cependant la mauvaise scolastique se perpétua.

plusieurs écoles. De-là vient qu'un nombre d'hommes supérieurs y ont pris tant d'éloignement pour une étude stérile; & peut être en sont sortis moins convaincus de leur religion, qu'on leur avoit si mal enseignée. La mauvaise théologie a vraisemblablement multiplié les esprits forts; & combien de bons esprits n'a-t'elle pas consumés dans les sophismes?

De-là de
funestes
discordes.

Si du moins on n'avoit perdu que le tems! Si la discorde ne s'étoit pas réveillée au sein de la scolastique, pour agiter ensuite le monde chrétien, Mais l'intérêt ou l'entêtement de corps, l'enthousiasme, la superstition, la *haine théologique* trop célèbre, rendoient toujours ces disputes aussi pernicieuses qu'éclatantes. Ce que les moines avoient excité de troubles en Orient, se reproduisoit par la même cause en Occident. Sans la rivalité des dominicains & des augustins, le luthéranisme fût peut être tombé dans l'oubli. Des corps nombreux & actifs, répandus de toutes parts, prêchant, dirigeant, enseignant, jaloux les uns des autres, étoient d'autant plus redoutables en théologie, qu'ils donnoient à leurs opinions l'importance des vérités les plus nécessaires.

XIII. É P O Q U E. 221

Depuis des siècles on voyoit les dominicains & les cordeliers se combattre au sujet de l'immaculée conception. Ceux là vouloient que la sainte Vierge eût participé au péché d'Adam ; ceux ci, qu'elle fût née sans la souillure originelle. Toute l'Espagne étoit en fermentation pour cette dispute ; toute l'Espagne y prenoit part. Non-seulement des sociétés de théologiens, mais des compagnies de magistrature, s'obligeoient par serment à soutenir la gloire de Marie, qu'on faisoit dépendre de l'opinion des cordeliers. On décrioit leurs adversaires, comme des ennemis de la mere de Dieu & de son fils. Pour défendre une doctrine si ardemment combattue, les dominicains joignirent quelquefois les fraudes pieuses aux argumens. Ils supposoient des miracles, parce que l'on en débitoit contre eux. Ils se rendirent même coupables, à Berne, d'une imposture criante, qui souleva les Suisses contre l'église romaine, lorsque Zuingle prêcha la réforme. La dévotion leur étoit contraire, mais leur crédit étoit grand à Rome ; & leur opinion n'a point été condamnée, quoiqu'une fête solennelle semble consacrer l'autre sentiment. On dispute

Disputes
violentes
sur la con-
ception im-
maculée.

encore, si c'est au premier, ou au second instant de sa conception, que la Vierge a été sans tache. Heureusement cette dispute reste dans la poussière des écoles.

Les jésuites contre les dominicains.

Avec les jésuites, nés au sein de la controverse, & les plus ardens théologiens du monde, nâquirent de nouveaux troubles, qui devoient durer autant qu'eux. Rivaux des dominicains, ils se montrèrent d'abord zélés défenseurs des prérogatives de la Vierge immaculée, & de toutes les dévotions inventées en son honneur. La guerre théologique sur la grace

Systèmes sur la grace

s'alluma bientôt. Quelle est la nature de la grace ? comment agit-elle sur la volonté ? comment produit-elle les bons sentimens, les bonnes actions de l'homme ? Les théologiens prétendoient le savoir, quoique ce fussent les secrets de Dieu. Les thomistes ou dominicains avoient trouvé un *prémotion physique* ; les scotistes ou franciscains, une *prédéfinition* ; & avec ces grands mots ils expliquoient le mystère, en le rendant plus inconcevable.

Molina, & la science moyenne

Molina, jésuite espagnol, persuadé que leurs systêmes anéantissoient la liberté, ou ambitionnant la gloire d'en établir un nouveau, imagina sa

science moyenne ; par laquelle Dieu connoît les futurs conditionnels , & se dirige dans la dispensation des grâces , de manière que leur efficacité suppose le consentement prévu de la volonté humaine. Cette opinion révolta. Les dominicains sur-tout crièrent au pélagianisme ; ils remuèrent les universités d'Espagne , l'inquisition , les évêques , enfin la cour de Rome. Clément VIII mourut , sur le point de condamner la doctrine de Molina.

Les fameuses congrégations de *Auxiliis* , qu'il avoit établies en 1597 ^{Congrégations de *Auxiliis*.} pour examiner le molinisme , finirent seulement en 1607 sous Paul V. Les dominicains & les jésuites y disputèrent sans relâche avec une extrême chaleur. La bulle de condamnation étoit dressée. Mais les jésuites , récemment chassés de Venise pour avoir gardé l'interdit du pape , surent se prévaloir de leur obéissance aveugle à ses ordres. Il défendit aux uns & aux autres de se condamner mutuellement ; & l'animosité se perpétua , ainsi que la dispute.

Henriquez , confrere de Molina , ^{Prédiction d'Henriquez jésuite contre le molinisme.} avoit dit , en parlant du livre de ce théologien : » Si jamais une telle doc-

» trine est soutenue par des hommes
 » puissans & rusés , qui appartiennent à quelque ordre religieux , elle
 » mettra l'église en péril , & causera
 » la perte d'un grand nombre de catholiques. » On voit dans quel sens parloit un homme qui se bornoit à la théologie : il craignoit pour le dogme de la grace. A considérer les choses humainement , la prédiction paroitra plus juste. Dès qu'un ordre puissant & politique embrassoit une nouvelle doctrine , il devoit tout mettre en œuvre pour l'établir , sur les ruines mêmes de ses adversaires. Et de-là combien de tempêtes dans l'église ! combien de cabales dans la société ! combien d'honnêtes gens immolés par le faux zèle ! combien d'excès transformés en devoirs ! combien de maux faits à la religion , que l'on accuse si injustement des fautes de ses ministres ! La dispute sur la grace est devenue une hydre , dont une tête coupée en a toujours produit d'autres , par l'ardeur implacable des disputans.

Affaires
de Baius.

Dès l'année 1565 , les cordeliers avoient déferé plusieurs propositions de Michel Bay ou Baius , docteur de Louvain , qui attaquant l'immaculée

conception, leur parut, aussi attaquer la foi de l'église dans les matieres de la grace. Pie V en condamna soixante & treize, comme *hérétiques, erronées, suspectes, téméraires, scandaleuses*; sans que la bulle en spécifiât aucune spécialement. Ainsi on avoit de quoi disputer encore sur ce qui étoit hérésie, ou sur ce qui ne l'étoit pas.

Les docteurs de Louvain furent em- Embarras des docteurs de Louvain. barrassés, sur-tout par une virgule dont la position devoit fixer le sens d'une phrase. Ils consultèrent Rome; l'affaire traîna en longueur. Les disputes continuoient dans cette université en 1580; lorsque Grégoire XIII y envoya une bulle qui confirmoit celle de Pie V. Tolet, célèbre jésuite, depuis cardinal, étoit chargé de la faire recevoir. Il y réussit; il obligea Baius, non-seulement de retracter ses propositions, mais de convenir qu'il les avoit écrites dans le même sens où elles étoient condamnées.

Ce triomphe des jésuites (car leur Le livre de Jansénius renouela la dispute. doctrine combattoit directement celle de Baius,) prépara les voies au jansénisme. Cornélius Jansénius, évêque d'Ipres, ancien professeur de Louvain, avoit composé un gros livre, pour expliquer les sentimens de St. Augustin

sur la grace. L'ouvrage parut en 1640 après sa mort. Les jésuites l'attaquèrent aussi-tôt. Urbain VIII le condamna en 1642. Les docteurs de Louvain traitèrent sa bulle de subreptice, parce qu'elle imputoit à Jansénius la doctrine de Baïus. Ils députèrent à Rome, & leurs députés en revinrent au bout de trois ans, aussi avancés que le premier jour de leur voyage.

On dé- L'esprit françois n'étoit pas moins
monce sa
doctrines
& Inno-
cent X la
condamne
tourné à la controverse, que l'esprit
flamand; ni les jésuites de France
moins entêtés que les autres de leurs
systèmes, qu'ils s'efforçoient de lier
à la religion. Aussi l'affaire de Jansé-
nius, ou plutôt de son ouvrage, mit-
elle bientôt le clergé en mouvement.
L'abbé de Saint-Cyran, ami de l'évé-
que d'Ipres, avoit répandu sa doctrine
parmi des hommes d'un mérite rare,
tels que le célèbre Arnaud, & les sa-
vans solitaires de Port-Royal. Un doc-
teur de Sorbonne, croyant la foi en
danger, dénonça quelques proposi-
tions du livre de Jansénius. On alloit
en publier la censure; mais soixante
docteurs l'arrêtèrent par un appel com-
me d'abus. Environ quatre-vingt évê-
ques suivirent néanmoins l'affaire. Ils
dénoncerent à Rome les cinq fameux

ses propositions. Innocent X les condamna en 1653, malgré les efforts du général des dominicains, & les remontrances de onze prélats françois.

Ces propositions disent en substance, 1°. qu'il y a quelques commandemens de Dieu impossibles aux justes, parce que la grace leur manque; 2°. qu'on ne résiste jamais à la grace; 3°. qu'une liberté exempte de contrainte, & non de nécessité, suffit pour le mérite ou le démerite. 4°. que l'hérésie semi-pélagienne consistoit à soutenir que l'on peut résister ou obéir à la grace; 5°. Enfin, que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes.

Une doctrine si dure, trop semblable à celle des protestans, sembloit effectivement appuyée sur des textes de saint Augustin. Mais de même que les protestans avoient tort, en se fondant sur les passages de saint Paul, pris à la lettre, pour combattre des vérités, également conformes à l'écriture & à la raison : Jansénius & ses partisans avoient tort aussi, de ne vouloir rien adoucir des expressions les plus âpres de saint Augustin, qui, dans la chaleur des controverses, ne

Les cinq propositions.

Les jansénistes abusoient de l'autorité.

s'étoit pas toujours accordé avec lui-même. Si l'on avoit pu définir en théologie, ou seulement examiner de bonne foi, jusqu'où l'autorité doit s'étendre sur chaque matiere, on auroit coupé la principale racine des disputes. Les jansénistes se passionnoient trop, pour ne pas franchir les bornes.

Leurs adversaires man-
quoient de
sagesse. D'autre part, étoit-il prudent de faire tant de bruit contre un livre obscur, à peine connu de quelques docteurs ? étoit-il sage de réveiller des querelles qui pouvoient produire un schisme ? étoit-il juste d'accuser d'hérésie, de persécuter comme hérétiques, des hommes pieux & respectables, toujours fermes dans leur profession de catholicité, ainsi que dans leurs opinions théologiques ? n'étoit-il pas dangereux d'inspirer l'esprit de secte, en échauffant la haine & l'enthousiasme ? Les suites de cette affaire, que je reprendrai ailleurs, n'offriront rien que d'affligeant pour l'église.

Théologie
morale. Une autre espece de théologie, mise en vogue par les ordres monastiques ; moins sujette aux abus des controverses, puisqu'elle ne touchoit point au dogme, devint cependant

une autre source de scandales, parce qu'elle fut bientôt corrompue. Je parle de la *théologie morale*, ou de la science des casuistes. Elle nous offre une matière de réflexions intéressantes, car rien n'intéresse plus que les mœurs.

Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque & plusieurs stoïciens, avoient traité la morale en philosophes, établissant les devoirs, & inspirant l'a-

Comment
autrefois
on ensei-
gnoit la
morale.

mour de la vertu, avec une force de raison & de sentiment, digne de la grandeur du sujet. Les Pères de l'église l'avoient traitée en vrais pasteurs des âmes, développant les maximes de l'évangile, les inculquant avec onction, & enseignant tout ce qu'il falloit pour vivre en chrétien. Au renouvellement des études, les théologiens la traitèrent en scolastiques, subtilisant, sophistiquant, disputant sur-tout, mettant des mots à la place des choses, embrouillant les idées simples, obscurcissant les premières vérités par de fausses applications. Ce fut bien pis quand les ordres mendiants dominèrent.

Les scolastiques
l'ont défigurée.

Alors la confession secrète devint plus fréquente; & l'on y entra dans un détail plus minutieux. Les pénit-

Pourquoi
les casuistes
se multiplièrent.

tences canoniques s'abolissoient de jour en jour ; le jugement particulier du confesseur suppléoit aux anciennes regles. De lui seul dépendoient la satisfaction , l'absolution. Comme il avoit besoin de principes pour se diriger , on imagina d'en faire un corps de science. Mais au lieu de consulter l'évangile , les canons , les peres , & même la conscience universelle , on composa selon la méthode scolastique , des traités informes & diffus , espece de codes arbitraires , où les cas furent décidés souvent au gré du caprice & de l'ignorance. Cette carrière une fois ouverte , des effaims de casuistes s'empresserent de la remplir.

Distinction des péchés en mortels & véniels.

La distinction des péchés en mortels & véniels , les uns qui damnent les autres non , auroit dû les arrêter au premier pas , s'ils avoient réfléchi sur leur entreprise. Car la différence du véniel au mortel étant , selon eux , comme infinie , dans quel abîme devoient-ils se perdre nécessairement , dès qu'ils vouloient spécifier les péchés en chaque matiere ? Comment trouver le point , par exemple , où le larcin sera mortel ? un , deux , dix écus , lui imprimeront - ils ce caract-

tere , qu'il n'auroit pas au - dessous d'une certaine somme ? Etablir sur de tels fondemens les regles de la conduite , & les expiations nécessaires au salut , c'est exercer le jugement de Dieu avec les préjugés de l'école ; c'est soumettre la morale chrétienne aux plus bisarres fantaisies.

Un des premiers fruits de la nouvelle science , fut le relâchement. Fleuri en apporte la raison. » Les Relâchement, fruit de la doctrine des casuistes. casuistes étoient la plupart religieux , & religieux mendiens , qui se trouvoient presque seuls en possession des études , & de l'administration de la pénitence. Or la mendicité est un grand obstacle à la sévérité & à la fermeté envers ceux dont on tire la subsistance. » Ils commirent , comme le remarque le même auteur , deux fautes essentielles ; l'une , d'excuser les péchés par leurs distinctions scolastiques ; l'autre , de faciliter extrêmement l'absolution. » Cette facilité , ajoute-t-il , sembloit nécessaire dans les pays d'inquisition , où le pécheur d'habitude n'ose manquer au devoir pascal , de peur d'être dénoncé excommunié , & , au bout de l'an , déclaré suspect d'hérésie , & comme tel poursuivi.

» en justice : aussi est-ce dans ces
 » pays-là qu'ont vécu les casuistes les
 » plus relâchés. » Le résultat de leur
 doctrine, revient presque à dire , qu'*on*
peut pécher tous les jours , en se confes-
*sant tous les jours **.

Ils mirent
 tout en pro-
 blème.

Certainement une expiation si fa-
 cile devoit multiplier les désordres.
 On fit plus. En cherchant à établir
 avec exactitude la distinction des pé-
 chés , on s'appa jusqu'aux fondemens
 de la morale. On mit tout en pro-
 blème : Si la fraude , la vengeance ,
 la calomnie , l'homicide , la révolte ,
 le récidive , ne pouvoient pas être
 légitimes, On les justifia quelquefois
 par les plus folles décisions. On in-
 venta ce probabilisme funeste , qui
 apprend à pécher en sûreté de conf-
 science. Une opinion devenoit proba-
 ble par l'autorité d'un auteur grave ;
 d'un homme savant & pieux ; dès-lors
 elle pouvoit être suivie sans crainte.
 Or, presque tous les casuistes les plus
 renommés avoient quelque sentiment
 faux , contraire même aux principes
 essentiels de la société civile ou chré-
 tienne. Ainsi les juges de la conf-

Probabi-
 lisme.

* Voyez le huitieme discours de l'abbé Fleuri.

X I I I. É P O Q U E. 233

science sembloient enseigner & autoriser le crime.

Qu'on oppose à la morale des ca-
 suistes relâchés, celle des Offices de ^{Morale}
 Cicéron, sans parler ici de celle des ^{des anci-}
 stoïciens : on verra qu'une théologie ^{ens philo-}
 corrompue par des préjugés honteux ^{sophes}
 n'approche pas même, sur beaucoup ^{plus pure.}
 de points essentiels, des lumières de
 la raison. Faut-il s'en étonner ? Cette
 classe d'écrivains raisonnaient peu, con-
 noissoit mal le cœur humain, ne re-
 montoit point aux principes ; ils se
 copioient, se citoient les uns les au-
 tres : quelques chefs traînoient après
 eux une multitude aveugle, dont ils
 étoient les oracles.

Les jésuites, passionnés pour tous ^{Les jésui-}
 les genres de travaux, où la religion ^{tes s'éga-}
 donne de l'empire sur les hommes, ^{rent dans}
 & tantôt excités par le zèle, tantôt ^{cette car-}
 par la rivalité & l'esprit de corps, ne ^{rière.}
 tarderent point à se signaler dans une
 étude si périlleuse. Ils suivirent la rou-
 te tracée ; ils en ouvrirent aussi de
 nouvelles. Enfin ils s'égarèrent com-
 me les autres, d'autant plus que, par-
 tant des mêmes principes, ils en éten-
 doient plus loin les conséquences,
 parce qu'en général ils suivoient
 mieux un système. Sanchez, grand

casuiste de leur ordre, dont ils vantent les mœurs pures, publia un *in folio* sur le mariage, où il semble en plusieurs endroits insulter à la pudeur. Tant la manie de tout décider entraînoit d'inconvéniens.

Lettres
Provincia-
les.

On connoît assez par les *Lettres Provinciales*, les justes reproches, faits à d'autres casuistes de la société. Pascal dissimule dans cette satire, qu'ils avoient emprunté d'ailleurs la plupart de leurs opinions; il interprète malignement la morale sévère de quelques jésuites, très-opposés aux sentimens du grand nombre; il prête au corps entier des intentions exécrables, qu'on ne peut supposer dans aucun corps de cette nature: mais son chef-d'œuvre n'en démontre pas moins, que les abus de la théologie morale, comme ceux de la scolastique, ont été des pestes du genre humain.

Excès des
rigoristes.

Tout excès, même dans le bien, produit un mal réel. Aux docteurs relâchés qui flattoient les passions, s'opposèrent des rigoristes qui détrui-
soient, en quelque sorte, la nature. Leur sombre misanthropie, outrant la perfection chrétienne, changeoit en crimes les choses les plus innocen-

tes. Ils condamnoient les amusemens permis & honnêtes; ils combattoient des sentimens & des usages, sans lesquels le commerce de la vie civile tomberoit bientôt; ils imposoient de faux devoirs, dont le joug feroit haïr la vertu au commun des hommes; ils damnoient aussi aisément que les autres absolvoient; & appuyant leurs décisions d'autorités saintes, ils se croyoient les seuls apôtres de la morale évangélique, tandis qu'en effet ils la rendoient impraticable. C'est le génie ordinaire des réformateurs.

Que résulteroit-il de ce contraste? ^{Mauv qui résultent de la contrariété des décisions.} une cruelle inquiétude pour les consciences timorées; & pour les esprits forts, un mépris superbe du jugement des théologiens. On voyoit une école défendre, sous peine de l'enfer, ce qu'une autre permettoit ou excusoit hautement; on voyoit décider le pour & le contre dans le même lieu; on voyoit des pratiques utilement reçues dans un endroit, rigoureusement proscrites dans le voisinage. On flottoit entre le plus & le moins probable, sans avoir de règle pour se décider. Tantôt on attachoit l'idée de crime à de simples fautes; tantôt on se flattoit d'expier le crime par des formules.

Quelquefois le même docteur, favorable à certains désordres, étoit impitoyable sur certaines minuties. Les deux excès nuisoient donc beaucoup & au chrétien & au citoyen. Une morale claire, précise, tirée de la loi divine & de la connoissance du cœur humain; une conscience droite, éclairée par l'évangile & par la raison, auroient dû servir de casuistes.

L'esprit de contention même parmi les missionnaires. L'esprit de contention suivoit les théologiens aux extrémités de l'univers. Si un zèle héroïque transportoit des missionnaires dans les pays les moins connus, il étoit rare que ce zèle n'y fût troublé par la discorde, quand les apôtres n'avoient pas le même habit. A la Chine, où les jésuites réussirent quelque tems, les dominicains leur suscitèrent bientôt une querelle, au sujet des cérémonies pratiquées en l'honneur des illustres morts. Aux yeux des jésuites, c'étoient des coutumes civiles que l'on devoit tolérer; ce furent, aux yeux des dominicains, de criminelles idolâtries qu'il falloit détruire. L'affaire, portée à Rome, y a pris différentes tournures, selon les tems. Il nous suffit d'observer que ces étranges disputes ont indigné le gouvernement chinois; que

chez des peuples moins sages, elles ont également ruiné tout le fruit des missions ; & que , si la foi s'éteint en Europe , comme on ne le voit que trop , c'est en grande partie l'effet d'une cause toute semblable.

En suivant les faits historiques , en réfléchissant sur la nature même des choses , on voit que presque toutes les querelles de religion sortirent des cloîtres , pour embraser l'église d'Occident , comme celle d'Orient. Le caractère , le régime , les préjugés , l'influence & le crédit des religieux , leurs études , leurs vertus mêmes , quand elles n'étoient pas réglées par la vraie sagesse , tout concouroit à renouveler perpétuellement l'incendie. Ces vastes corps , qui sembloient appartenir à une puissance étrangère , bien plus qu'aux états dont ils tiroient leur subsistance , se multiplioient , s'étendoient toujours. Le seizième siècle produisit les théatins , les jésuites , les oratoriens , les somasques , les camaldules , les servites , les doctrinaires , les capucins , les récollets , les picpucés , les carmes & carmélites déchauffés , &c. Ce dernier ordre , établi en France au commencement du dix-septième siècle , y a soixante-deux cou-

Presque toutes les querelles de religion nées dans le cloître.

Multipli-
cation des
ordres reli-
gieux au
seizième
siècle.

vens. Et qu'étoit-ce en comparaison des jésuites & des capucins ?

V I.

SCIENCES ET LITTÉRA-
TURE.

En quoi
consista
long-tems
la science.

Pour favoriser les ténébres , toujours favorables au désordre , il falloit que les sciences fissent éclore la vérité. Ce qu'on appelloit *science* depuis plusieurs siècles , y mettoit le plus grand obstacle. C'étoit un tissu de revêries , érigées en principes par des hommes qui en recevoient , pour ainsi dire , leur existence ; qui s'irritoient contre la moindre nouveauté , & qui anathématisoient la raison , parce qu'ils avoient lieu de la craindre. Aristote , ou plutôt ses ignorans commentateurs , exerçoient une autorité despotique sur l'esprit humain. Les lois mêmes (étrange folie !) défendoient rigoureusement toute doctrine contraire aux absurdités de l'école. On peut dire , en un mot , que la pensée , que le sens commun venoit souvent un crime.

La philo-
sophien'é-
toit qu'ab-
surdités.

Si le péripatétisme avilissoit la théologie , que devoit-êre la philosophie ? Et si nous l'avons vue de nos jours ,

XIII. É P O Q U E. 239

encore pleine de *cathégories*, d'universaux, de *quiddités*, de *négations*, de *formes*, d'*essences*, enfin de ridicules chimères, magistralement enseignées à la jeunesse dans plusieurs écoles publiques; en quoi devoit elle consister alors, quand on n'avoit aucune idée de meilleures études, ni aucune liberté pour un meilleur enseignement.

Mais des génies libres, courageux, ^{Com-} capables de briser le joug du pédan- ^{cem-} tisme, donnerent l'effor à la raison & ^{des} lui ouvrirent le chemin des connois- ^{philo-} sances. Sous Jacques I, roi d'Angle- terre, François Bacon, plus illustre ^{Fra-} philosophe dans sa disgrâce, qu'il ^{Baco} n'avoit été bon chancelier à la cour, renferma dans quelques ouvrages précis le germe de la plupart des découvertes. Il démontra le vice des méthodes usitées, & en proposa d'excellentes. Il fit voir la futilité des abstractions, dont se repaissoient les docteurs, & établit pour base de la science les faits que présente la nature. Il indiqua l'observation & l'expérience comme la source des vérités inconnues, & prophétisa en quelque sorte les miracles qu'elles devoient bientôt produire. Il donna enfin à penser qu'on ne savoit rien; & c'étoit

alors ce qu'il importoit sur-tout d'apprendre.

Descartes. Quelques tems après parut Descartes , gentilhomme de Touraine , qui réfléchissant sur les notions fausses dont ses maîtres l'avoient imbu , sur l'ignorance scientifique prèverée sous le nom de philosophie , entreprit de refondre toutes ses idées , de maniere à ne conserver , s'il étoit possible , aucune trace de ses premieres erreurs.

Sa méthode. Il commença par le doute ; il en démontra la nécessité ; & quoi de plus nécessaire en philosophie , où l'examen des idées & la force des raisons doivent seuls fixer le jugement ? Par un ou deux principes clairs , il renversa le système ténébreux de l'école. Mais son imagination trop vive l'égara. Il voulut créer un nouveau système. Il expliqua le mécanisme de l'univers , avec des tourbillons ingénieux que la nature désavoue. Il forma Ses erreurs. enfin une secte , qui du moins inspira le goût de raisonner clairement. C'étoit porter le coup mortel au péripatétisme. Le passage de l'erreur à la vérité est si difficile , qu'on ne peut guere le franchir sans quelque faux pas. Peut-être même les écarts de ce fameux philosophe ont-ils servi au progrès

X I I I. É P O Q U E. 241

progrès de la science. Son système séduisant fit d'abord des enthousiastes , trop supérieurs aux scolastiques , pour ne pas triompher de leurs sophismes & de leurs injures. Sa méthode a dirigé depuis les observateurs de la nature ; & ceux-ci ont dissipé les illusions cartésiennes.

Gassendi , ecclésiastique provençal , Gassendi
plus circonspect que Descartes son contemporain , & , par conséquent , moins capable de faire du bruit , at-
taqua sourdement les vieux préjugés , & s'efforça de réformer le système des atomes d'Epicure. Il opposa des raisons solides au plein absolu du cartésianisme. Ses atomes , nageant dans le vide avec une tendance ou une répulsion réciproque , approchent plus de la vérité que les tourbillons. Cependant , ce ne pouvoit être qu'un système plus ou moins probable. On man-
quoit encore d'expériences ; on avoit besoin de faits pour avoir des vérités : heureusement le génie tournoit ses efforts de ce côté-là.

Un des hommes à qui les sciences Galilée.
doivent principalement leurs progrès , & que l'ignorance en punit davantage , fut Galilée , bâtard d'un noble Florentin. Le système de Copernic ,

où le mouvement de la terre autour du soleil explique si bien tous les phénomènes , méritoit de l'avoir pour défenseur. Ses observations mirent ce système dans un jour comparable à l'évidence. On avoit trouvé par hasard , vers la fin du dix-septième siècle , un commencement de télescope , en ajustant aux bouts d'un tuyau deux verres , l'un concave , l'autre convexe. Galilée l'apprit seulement en 1609. Il conçut d'abord les avantages que produiroit une telle invention perfectionnée. Il médita , il essaya. Bientôt il eut un télescope , qui fit paroître les objets trois fois plus grands qu'ils ne le sont dans la nature. Il les agrandit jusqu'à trente-trois fois , en perfectionnant toujours la découverte. En un mot , il découvrit les montagnes de la lune , les satellites de Jupiter , les phases de Vénus , les taches & la rotation du soleil. Ainsi l'analogie entre la terre & les autres planetes fut tellement constatée , qu'à moins de fermer les yeux à la lumière , le mouvement du globe que nous habitons devenoit presque indubitable.

Persecutions attachées à la science. Mais éclairer le genre humain , c'étoit s'exposer à de terribles infortunes. Gassendi n'osa combattre Aris-

Son télescope , & ses découvertes en astronomie.

XIII. É P O Q U E. 243

tote , qu'avec des précautions infinies , en soumettant ses ouvrages au jugement de l'église ; comme si Aristote & la foi eussent pu avoir quelque chose de commun. Descartes , retiré en Hollande , pour y jouir de la liberté , y trouva des persécuteurs , & se vit accusé d'athéisme , après avoir publié de nouvelles preuves de l'existence de Dieu. Les persécutions qu'essuya Galilée en Italie , sont trop mémorables pour qu'il nous soit permis de les passer entièrement sous silence.

Un moine le dénonce , en 1616, à l'inquisition de Rome. Il y comparoit. Le cardinal Bellarmin l'oblige de promettre qu'il ne soutiendra plus le système de Copernic , ni de vive-voix , ni par écrit. Seize jours après , il mit au jour son *Dialogue* , où l'un des interlocuteurs développe ce système , & fait trop connoître de quel côté est la raison. Les ennemis de la science reviennent donc à la charge. Galilée est de nouveau cité à Rome. L'inquisition rend , en 1633 , ce décret , digne certainement du dixieme siecle : *Dire que le soleil est au centre , & sans mouvement local , est une proposition absurde & fausse en bonne philosophie , hérétique même , étant expressément contrai-*

L'inquisition pour-
suit, Gali-
lée.

Décret
mémorable des in-
quisiteurs.

re à la sainte écriture. Dire que la terre n'est pas placée au centre du monde , ni immobile , mais qu'elle se meut d'un mouvement même diurne , est aussi une proposition fausse & absurde en bonne philosophie , & au moins erronée dans la foi. Le philosophe , condamné à la prison , fut contraint d'abjurer solennellement ces absurdités & hérésies. Il mourut aveugle en 1642 , à l'âge de soixante & dix-huit ans.

Ce décret
est une
bonne le-
çon.

Je supprime toute réflexion sur le décret des inquisiteurs , signé par sept cardinaux. Il confondra éternellement les hommes présomptueux qui condamnent ce qu'ils ignorent , & qui osent , en quelque manière , rendre la religion complice de leurs excès contre la raison. Ne devoient-ils pas du moins se souvenir que l'écriture , dont ils appuyoient leur jugement dogmatique , ils étoient souvent obligés de la prendre dans un sens fort éloigné du littéral ?

Le cardinal Bentivoglio , pour le philosophe.

Observons , pour l'honneur des lettres , que le cardinal Bentivoglio , historien estimable , qui avoit été le disciple du philosophe , & qui étoit premier commissaire de l'inquisition , s'opposa tant qu'il put à l'injustice. Mais que pouvoit un sage ,

XIII. É P O Q U E. 245

contre la démente de son siècle ?

On doit à Galilée d'autres décou- Autres découvertes de Galilée.
vertes importantes. Il observa que des corps inégaux en pesanteur tombent avec une égale vitesse ; que dans la chute des corps , le mouvement s'accelere selon la progression des nombres impairs ; que les vibrations d'un pendule , plus ou moins grandes , pourvu qu'elles soient peu considérables , se font en temps égaux : d'où il conclut que le pendule seroit propre à mesurer le temps. Cette idée est , sans doute , l'origine des horloges à pendule , que le célèbre Huygens inventa en 1656.

Torricelli , disciple de Galilée , Torricelli.
marcha sur les traces de son maître. Il fut l'inventeur du microscope , Le microscope ; la pesantéur de l'air.
aussi nécessaire pour connoître la nature , que le télescope même. Par l'expérience du mercure enfermé dans un tube de verre , il prouva que la pesantéur de l'air étoit la cause des effets de la pompe , & de tout ce que les écoles attribuoient à je ne sais quelle *horreur du vide*. Pascal le démontra bientôt par de nouvelles expériences. Toutes les sciences vont faire des progrès.

Nous ne parlons point des travaux astronomiques de Tycho-Brahé & de

Képler , ni de la nouvelle méthode d'algebre , inventée par Viète , en France , au seizieme siecle , & appliquée avec plus de succès à la géométrie par Descartes , ni de la circulation du sang , découverte par Harvey en Angleterre , &c. &c. Dès que les esprits se portent courageusement à l'utile , observent & étudient la nature , bravent les anciennes erreurs , & respirent la vérité ; dès que la physique expérimentale & les mathématiques les accoutument à penser juste , & à s'affranchir des préjugés dominans ; dès que d'heureuses découvertes excitent l'émulation , la confiance , la curiosité des uns , le génie des autres : on peut alors espérer que toutes les sciences feront de grands pas , & que toutes se prêteront la main pour surmonter les obstacles sans nombre qui leur résistent.

Pédante-
rie encore
trop com-
mune.

Cette révolution exigeoit encore bien du temps & des efforts. Les gens de lettres en général n'avoient rien moins que l'esprit philosophique. La plupart conservoient le goût de pédanterie , attaché aux études ingrates de pure érudition. Ils se morfondent sur des passages grecs ou latins ; ils méprisoient arrogamment ce qui ne portoit pas le sceau de l'antiquité ; & les inju-

res prodiguées dans leurs ouvrages , étoient de style parmi eux. Saumaïse & le P. Pétau, l'un & l'autre très savans, se battoient avec ces armes de harengeres.

Du reste , nous mériterions le même reproche que les érudits , en ne rendant ^{Services} pas justice à leurs veilles laborieuses ^{des érudits}. Elles nous ont procuré des connoissances , dont la philosophie avoit besoin , ainsi que la littérature : elles ont préparé les matériaux pour l'édifice du goût & de la raison. Combien de vérités la critique , appliquée aux choses de religion , n'a-t-elle pas tirées de la poussière ? combien d'erreurs n'a-t-elle pas anéanties ?

Les fausses décrétales , par exemple , ^{Blondel,} conservoient toujours leur autorité , si ^{& les ja-} funeste depuis environ mille ans. ^{risconsultes} D'au- ^{tes} ^{frança-} vid Blondel , ministre protestant , dé- ^{isois.} montra enfin qu'elles étoient le fruit de l'imposture ; & l'on n'oseroit plus les soutenir contre l'évidence. Nos juriscultes françois ont rendu de plus grands services aux états ; puisque , sans eux , & les couronnes & les nations ignoreroient peut-être encore les droits imprescriptibles , dont la perte les a plongées dans un abîme de maux.

La France va devenir sous Louis ^{Mauvais} XIV , le séjour le plus brillant des let- ^{goût en}

Italie & en
Espagne.

tres & des beaux arts. Depuis le Tasse, mort en 1595, on ne voyoit plus, en Italie, de ces chefs-d'œuvre, qui enlèvent l'admiration universelle. On s'y jouoit avec l'esprit, plutôt que de signaler des talens sublimes. L'Espagne dégénéroit encore davantage. Ses poëtes dramatiques & ses autres littérateurs, abandonnoient le naturel pour le phébus; & le don Quichote de l'ingénieux Cervantes n'étoit qu'une satire du goût dominant de la nation. « Le » seul de leurs livres qui soit bon, (dit » trop durement l'auteur des Lettres » Persannes,) est celui qui a fait voir » le ridicule de tous les autres. » En

Shakes-
pear &
Milton.

Angleterre, Shakespear créa le théâtre sous le regne de Jacques I; poëte souvent bouffon & rampant, mais toujours admiré des Anglois, parce que des traits admirables couvrent ses défauts. On pourroit en dire autant de Milton, dont le *Paradis perdu* ne vit le jour qu'en 1667. Il faut être Anglois, pour regarder ces génies sublimes, comme des modèles de bon goût.

Le cardinal de
Richelieu
anime la
littérature

Un grand éloge dû au cardinal de Richelieu, c'est d'avoir comme défriché le terroir, d'où sortirent tant de productions dignes de l'immortalité. Il favorisa les lettres, il les cultiva lui-

même ; & , quoique ridicule peut-être par sa vanité d'auteur , son exemple servit à aiguillonner les talens. La pro-^{Balzac & Voiture.}se françoise acquit de l'élégance sous la plume de Balzac & de Voiture , malgré l'enflure du premier & l'affecterie du second. Malherbe fit sentir^{Malherbe.} les charmes de l'harmonie poétique. Pierre Corneille , après des ouvrages^{Pierre Corneille.} médiocres , enfanta le Cid , auquel toutes les autres nations n'avoient rien à comparer. Richelieu , jaloux de ce poëte , voulut que l'académie françoise , établie en 1635 , critiquât cette fameuse piece. La critique aussi bien que la piece , fut une preuve des progrès de notre littérature. Les Horaces , & principalement Cinna , qu'on vit naître après le Cid , rendirent la preuve bien plus frappante.

Peu s'en falloit que la langue ne^{La langue est presqu'fixée.}fût fixée sous Louis XIII , puisque les Lettres Provinciales parurent en 1654 , onze ans après sa mort : livre qu'on croiroit écrit dans les belles années du regne de Louis XIV. La barbarie , qui a si long-temps subsisté en France , ne venoit donc que des mauvaises études. Quelques bons modeles & de l'encouragement : c'est tout ce qu'il falloit au génie national.

toujours
substant.

On doit s'étonner , que dans le temps ou Descartes foudroyoit le péripatétisme , & où Corneille élevoit l'ame aux sentimens des héros de Rome ; plusieurs préjugés absurdes enchaînaient toujours les grands & le peuple , le clergé & les magistrats. L'astrologie conservoit son crédit. Les

Procès
d'Urbain
Grandier.

procès de forcellerie étoient communs & affreux. Urbain Grandier , qui malheureusement avoit offensé le ministre , fut brûlé vif en 1634 , comme ayant enforcélé des religieuses. La Sorbonne décida pourtant que les dépositions de ces filles n'étoient point recevables. Mais quelle raison en donna-t-elle ? c'est qu'en les supposant possédées , le diable néanmoins est menteur selon S. Jean , & qu'il pourroit accuser d'autres fois les personnes les plus vertueuses.

Les belles-
lettres de-
voient pré-
céder les
sciences.

Si la lumière des sciences eût devancé les chefs-d'œuvre des belles-lettres , la nation n'y eût-elle pas gagné davantage ? c'est un problème fort difficile à résoudre. En général , pour que la société s'éclaire , il faut qu'auparavant elle soit polie : il faut que les plaisirs du sentiment la disposent à goûter ceux de la profonde raison ; que des lectures agréables exercent l'esprit à penser , & que le beau sensible

XIII. É P O Q U E. 257

conduise au vrai moins frappant. De ces fleurs de génie , dont la France fut couverte , devoient éclore des fruits de sagesse & de vérité en tous les genres.

Le Luxembourg , le Palais-Royal , le Val-de-Grace , la Sorbonne sont de ^{Beaux-arts.} grands morceaux d'architecture du regne de Louis XIII. Vouet fut le père de notre école de peinture , tandis que Rubens & Van-Dyck immortalisoient l'école flamande. L'aurore des beaux-arts brilloit en France , & annonçoit les prodiges du regne que nous allons parcourir.



QUATORZIEME ÉPOQUE.

L O U I S X I V .

CETTE époque , la plus intéressante de l'histoire , embrasse une infinité d'objets qui demandent certains détails , & qui méritent beaucoup de réflexions. L'état de tous les peuples va se fixer ; les lumières & les arts , circulant d'un pays à l'autre , vont produire de nouvelles idées avec de nouvelles mœurs ; & de grandes révolutions doivent changer les systèmes politiques. C'est ici que la curiosité s'anime davantage , & qu'à moins de s'attacher à la substance des choses , elle seroit en quelque

forte accablée par une stérile
abondance. Pour éviter la con-
fusion dans une matière si éten-
due , je la divise en plusieurs
parties où les faits puissent s'ar-
ranger méthodiquement.



LIVRE PREMIER.

*Depuis l'avénement de Louis XIV
en 1643 , jusqu'à la guerre de
1667.*

CHAPITRE PREMIER.

*Continuation de la guerre contre la
maison d'Autriche. — Traité de
Westphalie en 1648.*

1643.
L'Europe
agitée de
troubles
& de guer-
res.

QUAND Louis XIV monta sur le trône , âgé de quatre ans & demi , l'Europe se trouvoit dans une situation violente , qui présageoit à la France une minorité orageuse. La guerre que le cardinal de Richelieu avoit allumée contre la maison d'Autriche , soit pour l'affoiblir , soit pour se rendre nécessaire , continuoit ses ravages , malgré les préliminaires signés en 1641. L'empereur Ferdinand III , moins redoutable que son pere Ferdinand II , luttoit contre les forces de la France & de la Suede , sans pouvoir disposer de celles

de l'empire. Philippe IV, roi d'Espagne, avoit perdu le Roussillon, la Catalogne, le Portugal ; mais toute épuisée qu'étoit sa vaste monarchie, il se défendoit encore contre les Portugais, les Hollandois & les François, unis par des intérêts communs. Si l'Angleterre, agitée d'horribles convulsions, ne se mêloit plus des affaires du continent, la rage que montraient les républicains, en poursuivant à main armée un roi estimable, devoit se changer bientôt en activité pour accroître la puissance nationale. Enfin la France, malheureuse comme les autres états, étoit exposée à des discordes intestines, en même temps qu'elle avoit à soutenir le poids d'une guerre vive, opiniâtre & ruineuse.

Le testament de Louis XIII donnoit un conseil de régence à la reine ^{Anne d'Autriche, régente en France.} (Anne d'Autriche.) Cette princesse vouloit la régence absolue. Elle s'adressa au parlement, qui prononçant comme en matière civile, annulla les dernières volontés d'un roi, sous lequel il avoit eu peu de crédit, peu d'influence. Le cardinal Mazarin, Italien ^{Le cardinal Mazarin, premier ministre.} souple & habile, fixé depuis quelque temps dans le royaume, fut bientôt premier ministre, & sembla hériter

du pouvoir de Richelieu , son bienfaiteur. On vit à la cour des fortunes renversées , selon la coutume , & d'autres élevées sur leurs ruines : événemens dont tout le monde parle quelques jours , pour les oublier ensuite à jamais. Du reste , le plan de l'ancien ministère subsista.

Les détails militaires seroient infinis & superflus.

Ceux qui aiment les détails d'expéditions militaires , les chercheront hors de cet ouvrage. Les histoires en sont pleines ; elles n'en sont pas plus utiles. Nous remplirions des pages entières de noms propres , quand même , à l'exemple du président Hénault , nous ne ferions qu'une simple nomenclature des faits de chaque campagne. Et qui pourroit les lire sans dégoût ? qui les retiendrait ? Peut-être suffiroit-il d'observer sur toutes ces guerres , qu'aucune n'a procuré au vainqueur des avantages assez grands , pour le consoler des maux dont elle a été la source.

Ministère d'Espagne

Après la mort du cardinal de Richelieu , le comte-duc d'Olivarès , son émule , maître absolu en Espagne , avoit été disgracié. Don Louis de Haro , moins despotique , moins audacieux qu'Olivarès , étoit devenu premier ministre ; & les Espagnols

avoient gagné au changement. Ils crurent que la minorité de Louis XIV leur offroit une occasion de victoires.

Leur armée des Pays-bas pénètre en Champagne, assiege Rocroi, répand l'alarme de tous côtés.

Les Espagnols pénètrent en France.

Un jeune héros, à peine âgé de vingt-un ans, Louis duc d'Enguien, fils du prince de Condé, étoit heureusement à la tête des troupes fran-

Le grand Condé, vainqueur à Rocroi.

çoises. Son génie lui tenoit lieu d'expérience. Il avoit ordre de ne point risquer de bataille : cependant il livre & gagne celle de Rocroi, où la fameuse infanterie espagnole est détruite. Cette infanterie, formée sur le modèle des Suisses, faisoit la principale force de l'Espagne. Le comte de Fuentes qui la commandoit, périt glorieusement. *Je voudrois être mort comme lui*, dit le prince, *si je n'avois pas vaincu*. La victoire de Rocroi ouvrit une carrière de triomphe.

Le grand Condé (car le duc d'Enguien mérite déjà un si beau nom) se rend bientôt maître de Thionville, qu'on n'avoit osé attaquer sous le dernier regne. Sa présence est nécessaire au-delà du Rhin. Le maréchal de Guébriant ayant été tué à la prise de Rothweil, & sa mort ayant occasionné des

Il prend Thionville, & passe en Allemagne.

divisions entre les Allemands & les François , on avoit perdu la bataille de Dutlingen , suivie d'autres pertes dans la Souabe. Merci , général de l'empereur , s'étoit même emparé de Fribourg. Condé arrive , l'attaque dans un camp retranché , près de cette ville ; & quoique inférieur en nombre , il défait les Impériaux après trois jours de combats. Philisbourg & Mayence sont les fruits de sa victoire. Gaston duc d'Orléans venoit de prendre Gravelines , qui s'étoit défendue pendant deux mois. Les François furent moins heureux en Catalogne , où Philippe IV , vainqueur du maréchal de la Mothe , prit Lérida & Balaguer.

Turenne
est battu à
Mariendhal.

Tandis que Condé jouissoit en France de sa gloire , le maréchal de Turenne commandoit l'armée d'Allemagne. Il s'avance dans le pays , pour profiter d'une grande victoire , que le Suédois Torstenson avoit remportée en Bohême. Mais il fait une faute , la seule , dit-on , qu'il ait commise : il consent que les alliés se séparent de ses troupes. Merci profite de l'occasion , & le bat à Mariendhal dans la Franconie. A cette nouvelle , Condé part , se joint à Turenne , attaque Merci près de Nordlingue , & rem-

1645.
Bataille de
Nordlingue.

XIV. É P O Q U E. 259

porte une troisième victoire aussi glorieuse que les précédentes. L'illustre Merci fut tué comme Fuentes.

Le prince va enlever Dunkerque aux Espagnols. On l'envoie de-là en Catalogne. Il y échoue au siège de Lérida, faute de secours nécessaires. Cet échec étoit un triomphe pour ses ennemis : car les passions de cour se jouent du bien & du mal publics. Mais l'année suivante, (1648) il renouvela leurs chagrins par la bataille de Lens en Artois, qu'il gagna sur l'archiduc Léopold, frère de l'empereur. Sa harangue militaire, avant le combat, vaut mieux que toutes celles dont les anciens chargent leurs narrations : *Amis, souvenez-vous de Rocroi : de Fribourg & de Nordlingue.*

On se battoit aussi en Italie contre l'Espagne. Les Barberins, neveux d'Urbain VIII, brouillés avec Innocent X son successeur, ayant trouvé un asyle en France, & Mazarin étant mécontent du pape, qui refusoit un chapeau à son frère ; cette querelle particulière influa dans les opérations générales. Pour s'approcher de Rome, on porta la guerre sur les côtes de Toscane. On leva le siège d'Orbitello ; on prit néanmoins Piombino &

1646.
Prise de
Dunkerque.

Bataille de
Lens en
1648.

Guerre en
Italie, occasionnée
par les
Barberins.

Porto Longoné. Innocent alors fit tout ce que l'on désiroit. Ainsi des intérêts peu importans se mêlent, presque toujours, aux motifs plus spécieux qui font prodiguer le sang humain.

Philippe
IV acca-
blé de la
guerre.

Accablé du faix de la guerre, Philippe IV, naturellement bon, mais foible & gouverné par des favoris, ne trouvoit pas de ressources dans son peuple. Les états d'Aragon refuserent en 1645 de prêter serment de fidélité à son fils; ils exigeoient qu'au-paravant on rétablît le privilege des Aragonois, de ne point porter les armes hors de leur patrie. Un mécontentement extrême pouvoit seul inspirer ce refus & cette réclamation. Voulant du moins diminuer le nombre de ses ennemis, Philippe fait un traité de paix avec les Provinces-unies: il reconnoît leur indépendance, il leur abandonne toutes leurs conquêtes.

Il fait la
paix avec
la Hollan-
de,

qui aban-
donne la
France par
politique.

Cette république, selon ses engagements, ne devoit point traiter sans la France, à qui elle avoit les plus grandes obligations. Mais en politique, l'intérêt, ou le besoin actuel, l'emporte sur les services passés; & comme la première loi de tout état est sa propre conservation, on se croit libre de ses engagements, dès qu'ils ne s'accor-

XIV. É P O Q U E. 261

dent plus avec le bien de l'état. La Hollande commençoit à craindre la France plus que l'Espagne. Elle obtenoit de l'une tout ce qu'elle pouvoit desirer ; elle ne vouloit pas contribuer à un agrandissement excessif de l'autre. Si elle parut ingrate , elle avoit des raisons pour colorer son ingratitude. Le traité, conclut en 1647 , ne fut signé qu'en janvier 1648. Il termina une guerre de quatre-vingt ans , où l'héroïsme de la liberté avoit renouvelé avec éclat les prodiges de l'ancienne Grece.

Jamais la monarchie espagnole ne s'étoit vue réduite à tant de foiblesse & d'humiliation. Le royaume de Na-^{Soulevemens à Naples & en Sicile.} ples est encore sur le point de lui échapper. Des impôts accablans , les vexations des vicerois & des subalternes , soulèvent ce peuple naturellement séditieux. Un chaudronnier devient à Palerme un chef des révoltés ; & la Sicile entière , excepté Messine , imite les fureurs de la populace de Palerme. A Naples , un pêcheur nommé Mazaniello joue le même rôle. Sous ses ordres , on massacre les financiers & une partie de la noblesse ; on pille ; on commet mille violences. Mazaniello est tué à son tour par les mu-

tins. Un noble qui le remplace est pareillement égorgé. Un troisième chef propose d'établir une république, sous la protection de la France. On adopte ce projet. On appelle le duc de Guise,

1647.
Le duc de
Guise pro-
clamé do-
ge.

Mauvais
succès de
son entre-
prise.

Les Napo-
litains in-
capables
de liberté.

dont la famille avoit des prétentions sur Naples. Il part de Rome, où il travailloit à faire casser son mariage ; il s'expose aux plus grands périls, il traverse la flotte espagnole ; il arrive presque seul, & le peuple s'empresse de lui conférer le titre de doge. Mazarin favorisoit l'entreprise, comme il le devoit. Cependant il n'envoya point de secours au duc, le soupçonnant peut-être d'aspirer au titre de roi. Tout rentra bientôt dans l'ordre, soit en Sicile, soit à Naples. Trahi par l'homme qui l'avoit attiré, Guise fut envoyé prisonnier en Espagne, & y demeura quatre ans dans une captivité cruelle. Les Napolitains subirent de terribles exécutions : on en compte quatorze mille de massacrés. « Aucun peuple, dit Giannoné dans » son histoire de ce royaume, n'est » plus avide & moins capable de li- » berté que celui de Naples ; léger » dans sa conduite, inconstant dans » ses affections, n'ayant aucune opi- » nion fixe, il hait le présent, &, au

XIV. ÉPOQUE. 263

» gré de ses passions fougueuses , ou
 » il craint , ou il espere trop pour
 » l'avenir. » Un tel peuple doit passer
 subitement de la révolte à une espece
 de servitude.

La guerre embrasoit aussi l'Europe , & cependant on négocioit en West-<sup>Négocia-
tions de
Westpha-
lie.</sup>phalie , depuis 1644 , pour une paix
générale. Ces négociations , infini-
ment compliquées & difficiles , sont
connues par l'ouvrage curieux du P.
Bougeant. Mille droits ou prétentions
à concilier , mille intérêts à ménager ,
des religions ennemies à désarmer ,
le cahos du gouvernement germani-
que à débrouiller , le despotisme im-
périal à contenir , toutes les puissan-
ces à satisfaire , ou du moins à réunir
dans un seul système de pacification :
c'étoit le plus grand ouvrage de cette
nature , qu'on eût jamais entrepris.
Les comtes d'Avaux & de Servien ,
plénipotentiaires de France , ainsi que
le fils du chancelier Oxenstiern &
Salvius , plénipotentiaires de Suede ,
en partagerent la gloire. Ceux-là trai-
toient à Munster , avec les catholi-
ques ; ceux-ci à Osnabruck , avec les
protestans : mais rien ne devoit se dé-
cider que de concert.

Si l'une ou l'autre des deux puif-^{Intérêts}

qui en re-
tardoient
la conclu-
sion.

sances avoit conclut la paix séparément , les ennemis y auroient beaucoup gagné. Aussi employoient ils toute leur adresse pour cette fin. Les Suédois furent souvent ébranlés , soit par des offres très-avantageuses , soit parce que leurs victoires devoient imposer la loi. Ils sentirent néanmoins que le plus sûr étoit de ne pas se détacher de la France. Les deux couronnes demandoient une satisfaction , & la vouloient considérable aux dépens de l'empire. L'empereur disputoit le terrain : on continuoit de se battre : les événemens de la guerre , heureux ou malheureux , faisoient varier sans cesse le plan des négociateurs ; & la politique frauduleuse , introduite en Europe depuis le quinzième siècle , déployoit ardemment toutes ses finesses. Faut-il que les intérêts de l'humanité aient si peu de poids dans les affaires publiques ?

1648.
Campagne fatale
aux Impériaux.

Enfin , la campagne de 1648 força Ferdinand III de plier. Le duc de Bavière ayant rompu la neutralité qu'il avoit récemment promise , Wrangel , fameux général Suédois , se joint à Turenne pour fondre sur son électorat. Ils battent les Impériaux , prennent Donawert , saccagent la Bavière.

Koningmarck ,

XIV. É P O Q U E. 265

Koningmarck , autre général Suédois non moins célèbre , se jette dans la Bohême , pénètre jusqu'à Prague , prend la petite ville , & l'abandonne au pillage : il y fait un butin immense , estimé près de sept millions d'écus , seulement pour ce qui en revenoit à la reine de Suede. La vieille-ville étoit assiégée , quand on reçut les nouvelles de la paix. L'extrémité où se trouvoit l'empereur , la passion de la reine Christine pour l'étude & pour les beaux-arts , en avoient hâté la conclusion ; & Mazarin menacé d'une guerre civile , étoit devenu plus traitable.

Le traité de Westphalie fut signé solennellement à Munster le 24 octobre 1648. C'est la base de tous les traités postérieurs , c'est une loi fondamentale de l'empire : il faut en connoître les articles principaux. Le précis qu'en donne M. Pfeffel , dans l'Abrégé chronologique de l'histoire d'Allemagne , me paroît si net & si instructif , que je crois devoir l'employer avec fort peu de changemens.

Traité de
Westphalie.

SATISFACTIONS ACCORDÉES AUX
PUISSANCES.

Satisfac- La France a la souveraineté des
 tions pour trois évêchés, Metz, Toul & Ver-
 la France; dun, & de la ville de Pignerol; Brisac
 & ses dépendances; le Sundgau, les
 landgraviats de la haute & basse Al-
 face, & le droit de tenir garnison
 la Suede; dans Fribourg. — La Suede, outre
 cinq millions d'écus, a l'archevêché
 de Bremen & l'évêché de Verden, se-
 cularisés, la Poméranie citérieure,
 Stettin, l'île de Rugen, Wismar dans
 le Meckelbourg; le tout pour être
 tenu en fief de l'empire, avec trois
 le Brande-voix à la diète. — L'électeur de Bran-
 bourg; debourg est dédommagé de la perte de
 la Poméranie citérieure, par la cession
 de l'évêché de Magdebourg sécularisé,
 & des évêchés de Halberstadt, Min-
 den & Camin déclarés principautés
 séculières, avec quatre suffrages à la
 diète. — Les ducs de Meckelbourg
 les ducs de Mee- ont, en échange de Wismar, les évê-
 ke'bourg; chés de Schwerin & de Ratzbourg,
 érigés pareillement en principautés sé-
 culières. — Les ducs de Brunswick-
 Les ducs de Hannover Lunebourg-Hannover ont l'alternative
 perpétuelle dans l'évêché d'Osnabruck,

XIV. ÉPOQUE. 267

de maniere qu'à un évêque catholique, élu par le chapitre, doit succéder un évêque protestant de cette maison. — Le landgrave de Hesse-Cassel ^{le landgrave de Hesse-Cassel.} a six cent mille écus, & des terres. — L'électeur Palatin est remis en possession du bas Palatinat, &c. & l'on ^{Palatin, huitième électoral.} établit en sa faveur une huitième dignité électoral, qui sera supprimée si l'une ou l'autre des deux branches de sa maison, celle de Bavière ou la Palatine, vient à s'éteindre. — La ré- ^{Suisse;} publique des Suisses est déclarée souveraine & exempte de la juridiction de l'Empire. — Tous les autres princes & états de l'empire sont rétablis ^{états de l'Empire.} dans les terres, droits & prérogatives, dont ils jouissoient avant les troubles de Bohême, & l'année 1619.

DISPOSITIONS RELATIVES A L'ÉTAT DE LA RELIGION.

On confirme dans toute leur étendue, la transaction de Passau de 1552, ^{Règles pour la religion dans l'empire.} & la paix de religion de 1555. — Les calvinistes participeront à tous les droits des luthériens. — Tous les biens ecclésiastiques, possédés par les protestans en 1624, & par l'électeur Palatin en 1619, leur doivent rester. —

Tout bénéficié , catholique ou protestant , perdra son bénéfice , dès qu'il changera de religion. — Tout membre immédiat de l'empire , aura le droit de changer & de réformer la religion dans ses terres , autant que l'état de 1624 & les pactes faits avec ses sujets le permettront. — Les sujets qui abandonneront la religion reçue dans leur patrie en 1624 , pourront être tolérés par leur prince ; mais s'ils ne veut pas leur accorder la liberté de conscience , il sera obligé de leur donner trois ans pour sortir de ses états. — La chambre impériale sera composée de vingt-quatre membres protestans & de vingt-six catholiques. L'empereur recevra dans le conseil Aulique six protestans. — On choisira pour les dietes de députation un nombre égal d'états catholiques & de protestans , excepté quand on les convoquera pour une cause extraordinaire : en ce dernier cas , tous les députés seront protestans , si la cause regarde les protestans , & ainsi des catholiques. — A la diete , & dans tous les tribunaux de l'empire , rien ne pourra être conclu à la pluralité de toutes les voix catholiques contre toutes celles des protestans. — Si , dans les dietes , le suffra-

ge du *corps évangélique* se trouve contraire à celui des catholiques, on ne pourra plus rien arrêter que par la voie de composition amiable. Si le même cas arrive dans les deux tribunaux de l'empire, les causes alors seront portées à la diète générale. (Autant de précautions, pour que la religion de l'empereur n'opprime pas l'autre.)

RÉGLEMENS RELATIFS AU GOUVERNEMENT PUBLIC.

Les princes & états d'Allemagne, ^{Gouvernement public de l'empire;} assemblés en diète, auront un suffrage décisif dans toutes les délibérations de l'empire, sur-tout quand il s'agira de faire des lois nouvelles, ou d'interpréter les anciennes, de déclarer la guerre, de lever des troupes, d'exiger des contributions, de lever des subsides dans l'empire, de bâtir des forteresses, de faire la paix & des alliances; & leur approbation sera essentiellement requise. Le college des villes impériales aura de même un suffrage décisif. — Dans toutes les délibérations sur des matieres qui pourroient tourner au préjudice d'un état de l'empire, on ne décidera rien que par la voie d'un accommodement amiable.

— Le conseil Aulique suivra l'ordonnance & les procédures usitées dans la cour impériale. — On confirme à tous les états en particulier le droit de faire des alliances avec les princes étrangers, pourvu qu'elles ne soient point contre l'empereur & contre l'empire.

Rome &
l'Espagne
opposées
au traité.

Telle est la substance d'un traité si essentiel à la tranquillité de l'Europe, à celle de l'Allemagne en particulier. La France & la Suede en garantirent tous les articles. Innocent X les annula par une bulle ; mais une bulle étoit trop foible pour les rompre. Philippe IV refusa de faire la paix, parce qu'il voyoit la guerre civile s'allumer en France, & qu'il espéroit en profiter.

La France
& la Suede
ont établi
le droit
germanique.

Voilà donc enfin, après trente ans de troubles & de massacres, l'ordre établi dans la constitution germanique. Les François & les Suédois peuvent être considérés comme les législateurs de l'empire, où leurs armes ont fait tant de ravages. Sans eux, le chef n'auroit pu s'accorder avec les membres, ni les membres les uns avec les autres ; sans eux la différence de religion auroit été une source éternelle de discordes. Satisfaire les protestans aux frais de l'église, ce fut le grand art des négociateurs. Les princes catholiques,

ne perdant rien de leurs domaines, & gagnant les avantages de la liberté & de la paix, consentirent avec d'autant moins de peine à ce traité, dont Rome devoit se plaindre amèrement, qu'ils étoient dans l'impuissance de soutenir encore la guerre. Ferdinand III avoit tout à craindre pour ses états héréditaires; & la nécessité arracha son consentement. Il falloit que le despotisme de Ferdinand II rendit tôt ou tard l'Allemagne libre; comme les désordres violens ramenant l'ordre tôt ou tard en tout pays.

Du reste, cette liberté germanique en général est le bien des princes, & non celui des peuples. L'ancienne servitude subsiste dans plusieurs états de l'empire : on y voit les souverains, très-jaloux de leurs droits à l'égard de l'empereur, peu sensibles aux droits de l'humanité à l'égard de leurs sujets. Les états sont libres; le peuple est serf & opprimé. Là, comme ailleurs, les lois souvent sont pour les forts, contre les foibles.

Ce qui contribue le plus au succès.

La liberté germanique peu connue au peuple.

CHAPITRE II.

Guerre civile en France contre le cardinal Mazarin. — Suite de la guerre avec l'Espagne.

Haine contre le cardinal Mazarin.

LES négociations de Westphalie tendoient à leur fin, & rendoient le ministère de France respectable aux yeux de l'Europe, quand une guerre civile s'allumoit dans Paris contre le roi, ou plutôt contre son ministre. Il étoit impossible qu'un étranger, maître du gouvernement, ne devînt l'objet de l'envie, de la haine & des cabales. Quoique le cardinal Mazarin eût trop d'adresse pour imiter d'abord le faste & la hauteur de Richelieu; sa fortune, sa puissance, les nécessités publiques, fournissoient assez de matière aux mécontents. L'autorité royale, entre ses mains, inspiroit peu de respect; s'il venoit à en abuser, ou seulement qu'il le parût, tout inspiroit la révolte.

Mauvais état des finances.

Depuis que les guerres, prolongées & multipliées à l'infini, absorboient des sommes prodigieuses; depuis qu'elles se faisoient avec l'ar-

gent , plus encore qu'avec les armes ; il est inconcevable que les finances fussent toujours négligées : comme si Henri IV & Sulli avoient vécu dans un autre monde ! Loin de suivre leur système d'économie , on se ruinoit en ruinant les peuples. Soixante & quinze millions , à quoi montoient à-peu-près les revenus de l'état , beaucoup moins endetté qu'aujourd'hui , ne fussient pas aux besoins ; & cependant les armées étoient peu nombreuses. Un ^{Emeri sur-}italien obscur , avide & dissipateur , ^{intendant} Emeri , surintendant des finances , eut recours à des édits burfaux , d'au- ^{Edits bur-}tant plus odieux qu'il y en avoit de ^{faux.} ridicules. On retint les gages des magistrats ; on retrancha quelques quartiers des rentes. Les murmures éclatoient , le parlement résistoit : la sédition étoit prête à s'enflammer.

Un arrêt d'union entre les cours sou- ^{Arrêt d'u-}veraines de Paris , arrêt que le par- ^{nion cassé}lement venoit de rendre , inquiéta le ^{& le minist-}ministre , & fut cassé par le conseil. ^{tre tourné} Les magistrats soutenant que leur ^{en ridicule}union n'avoit rien de repréhensible :
 » Il faudroit obéir au roi , dit Maza-
 » rin , s'il défendoit de porter des
 » glands à son col ; c'est moins la cho-
 » se défendue , que la défense , qu'il

» fait le crime. » On pouvoit s'imaginer qu'il prêchoit l'obéissance aveugle à des moines. Son discours bizarre & sa mauvaife prononciation l'exposèrent aux traits perçans du ridicule. Il fut chansonné. Le mépris joint à la haine augmenta l'audace des factieux.

1648.
Occasion
des barri-
cades. — Le parlement oublie les bornes de sa juridiction ; abolit les intendans de province , institués par Louis XIII. La cour indignée veut faire un coup d'éclat. Tandis qu'on chante le *Te Deum* pour la victoire de Lens , un président & un conseiller , des plus hardis dans les délibérations , sont arrêtés par ordre du cardinal. Le peuple alors se souleve , tend les chaînes des rues , tire sur le carrosse du chancelier , forme des barricades , tue quelques soldats ; & les deux prisonniers sont rendus.

Le coadjuteur de Paris, chef de révolte. — Après cette preuve de la foiblesse du ministère , on doit s'attendre à de plus violentes secousses. L'archevêque-coadjuteur de Paris , depuis cardinal de Retz , génie remuant , intrigant , séditionnaire & libertin , anime les ennemis de la cour. Il échauffe le peuple , il entraîne le parlement , il allume la Fronde bientôt la guerre civile. Les frondeurs (c'est le nom qu'on donne aux rebel-

les) forcent la régente de se retirer à Saint-Germain avec le jeune roi. Ils ont à leur tête le prince de Conti, frere du grand Condé, les ducs de Longueville, de Beaufort-Vendôme, de Bouillon, &c. Condé, quoique mécontent embrasse le parti de la cour, & fait le blocus de la capitale, où le parlement leve une armée.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette guerre, c'est le ridicule qui l'accompagnoit. Tout étoit ma-^{Ridicule & galanterie dans la guerre civile.}tiere de bons mots & de vaudevilles.

Les femmes donnoient le ton, & jouoient un grand rôle. Elles com-mandoient de se battre, ou pour ou contre le roi. La duchesse de Longueville, sœur de Condé, fit du vertueux Turenne un rebelle. Le duc de la Rochefoucault, célèbre par ses maximes morales, flétrit sa propre réputation par ces vers en l'honneur de la même princesse.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,

J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Cet esprit de galanterie frivole ne-cessoit, depuis François I, d'influer dans les affaires publiques : quels maux ne devoit-il pas produire ; à mesure

que les mœurs s'énerveroient par la mollesse, & se corromproient par l'avarice & la prodigalité?

On parut s'accommoder en 1649.
1650. Princes
arrêtés. On publia une amnistie générale ; la cour revint à Paris. Mais l'année suivante, le prince de Condé qui méprisoit le cardinal, & qui avoit des prétentions sans bornes, fut arrêté prisonnier, avec le prince de Conti & le duc de Longueville. Mazarin ne pouvoit rien faire de plus hardi. Le peuple signala sa légèreté naturelle, en célébrant par des feux de joie la détention de ceux qu'il avoit honorés comme ses peres & ses défenseurs. Ce triomphe du ministre fut court, parce que sa prudence l'abandonna. Se croyant hors de danger, il maltraite le duc d'Orléans, Gaston, toujours prêt à passer d'un parti à l'autre ; il irrite les frondeurs, qui respiroient encore la sédition. Le parlement
1651. Le parlement bannit Mazarin. demande la liberté des trois princes, & bannit à perpétuité le cardinal. Celui-ci va délivrer lui-même les illustres prisonniers, dans l'espérance de les attacher à ses intérêts. Il ne reçoit d'eux que des marques de mépris. Il se retire à Liege, ensuite à Cologne, d'où il gouverne la régente ;

comme s'il n'avoit pas quitté la cour. Enfin , le grand Condé se révolte ; mais Turenne est devenu royaliste. Ainsi les héros de la patrie l'attaquent, la défendent tour-à-tour, entraînés par une sorte de vertige , ou ramenés par l'intérêt ou par le devoir.

Mazarin , à l'exemple de Concini , ^{Il revient,} rentre dans le royaume avec une pe ^{& l'on met} tite armée. Le parlement le foudroie ^{sa tête à} d'un arrêt de proscription , & pro- ^{prix.} met cinquante mille écus pour sa tête , se réglant sur la somme autre-fois promise, dans un siècle de fanatisme , pour la tête de l'amiral de Cogligni. On porte la démence jusqu'à députer des magistrats , qui doivent informer contre l'armée du ministre. Un ^{Arrêt com-} autre arrêt déclare le prince de Condé ^{tre le grand} criminel d'état : car les contradictions ^{Condé.} naissent en foule de l'esprit de parti & de cabale. Louis XIV sortoit de minorité. Il transfère le parlement à Pontoise. Un petit nombre de membres obéit ; la plupart demeurerent. Double parlement alors.

Le Roi & sa mere , ainsi que le ministre , erroient dans les provinces. ^{1653.} Peu s'en fallut que Condé ne les en- ^{Condé &} levât à Gien sur la Loire , après avoir ^{Turenne ,} surpris le maréchal d'Hocquincourt. ^{l'un contre} l'autre.

Turenne , par son habileté , les sauva. La cour marche vers Paris , sous la conduite de son défenseur. On livre le combat de Saint-Antoine , dans le faux-bourg de ce nom. Les deux généraux y font des prodiges. L'armée royale étoit victorieuse , quand Mademoiselle , fille du duc d'Orléans , fit tirer le canon de la Bastille , qui força Turenne à la retraite.

Fin de la
Fronde.

Comme la haine pour le ministre sembloit implacable , le roi consentit à l'éloigner , & le renvoya en faisant son éloge par une déclaration. Les Parisiens ouvrirent avec joie leurs portes au souverain. Tout changea. Le duc d'Orléans alla finir ses jours en exil. Le cardinal de Retz , principal auteur des troubles , fut mis en prison. Condé , malheureux dans la révolte , s'étoit joint aux Espagnols. On n'en fut pas moins paisible à Paris.

Mazarin
triomphant.

Aux tempêtes de la Fronde succéda un si grand calme , que Mazarin , au commencement de 1653 , reparut tranquillement à la cour , reprit toute son autorité , se vit couronné par tout le monde , même par le parlement. Digne conclusion d'une guerre absurde , qui ne méritoit , à certains égards , d'être écrite qu'en vers burlesques ,

comme le disoit Condé , après y avoir joué son rôle. On avoit appelé la cabale de ce prince , le parti des *petits-maîtres* , parce qu'ils vouloient se rendre les maîtres de l'état. M. de Voltaire observe que le nom de *petit-maître* , appliqué aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée , & le nom de *frondeurs* , qu'on donne aux censeurs du gouvernement , sont les seules traces qui soient restées de ces troubles. Le ministre italien se moquoit sans doute , au fond de son cœur , de l'étourderie Françoisise ; il s'applaudissoit sans doute d'une légèreté si favorable à ses vues.

Tout foibles qu'étoient les Espagnols , ils avoient su mettre à profit les dissensions de la France. En 1652 , ils reprirent Barcelone , après quinze mois de siège ; ils enleverent Casal au duc de Savoie , & s'attachèrent le duc de Mantoue , en lui restituant cette place. Ils forcèrent Gravelines & Dunkerque. Le fruit des anciennes victoires de Condé fut entièrement perdu ; & lui-même , armé contre sa patrie , l'auroit exposée aux plus grands périls , si Turenne n'eût pas combattu pour elle. Ces deux rivaux attiroient les yeux de toute l'Europe. Turenne

Les petits-maîtres.

Avantages des Espagnols pendant la guerre civile.

avoit été battu à Rhétel en 1650 par le maréchal du Pleffis - Prassia , lorsqu'il combattoit pour les Espagnols. En défendant son roi & la France , il parut toujours invincible.

1654.
Turenne
sauve Arras.

Il marche au secours d'Arras, assiégé par l'archiduc Léopold & le prince de Condé. Il force leurs lignes, met en fuite l'archiduc, & ne laisse à Condé que la gloire d'une retraite admirable. Mazarin, qui étoit à quelques lieues de la ville, se couvrit de ridicule en s'attribuant l'honneur de cette campagne.

Traité de
la France
avec Crom-
wel.

Cromwel, souillé du sang de Charles I, rendoit l'Angleterre florissante, comme nous le raconterons bientôt. La France & l'Espagne briguoient l'une & l'autre son alliance, & sacrifioient ainsi la cause de la majesté royale à leurs propres intérêts. A force de souplesse, on pourroit même dire de bassesse, le cardinal réussit dans cette négociation. Il conclut le traité en 1655, à condition de faire sortir du royaume Charles II & le duc d'Yorck, les petits-fils de Henri IV. On laissa crier les Espagnols, qui auroient dû se taire, puisqu'ils s'étoient abaissés à de pareilles démarches; & l'on profita d'une alliance si avantageuse.

XIV. É P O Q U E. 281

Valenciennes , dont les maréchaux de Turenne & de la Ferté faisoient le siege , fut délivrée en 1656 par le prince de Condé , uni à don Juan d'Autriche , bâtard de Philippe IV. Une digue de communication , entre les quartiers des deux maréchaux , s'étant rompue , les ennemis forcerent les lignes du second. Mais Turenne sauva l'armée , & prit la Capelle quelque tems après. En 1657 , il assiege Cambrai. Le prince de Condé se jette dans la place avec dix-huit escadrons. Turenne est contraint de lever le siege.

La campagne suivante devoit être décisive en faveur des armées françoises. Vingt vaisseaux anglois bloquent le port de Dunkerque , tandis que Turenne , ayant six mille Anglois dans son armée , investit cette ville. Don Juan & Condé viennent au secours. Le maréchal les attaque près des Dunes , & remporte une victoire complète. Le prince de Condé avoit prédit l'événement , à la vue des mauvaises dispositions qu'on avoit faites malgré lui : alors plus que jamais son ame fière gémit sans doute de la dépendance , où le réduisoient ses éga-remens. Dunkerque capitule ; les Anglois en prennent possession , comme

Suite de
la guerre.

1658.
Bataille
des Dunes
gagnée par
Turenne ;
prise de
Dunker-
que.

on en étoit convenu avec Cromwel. Furnes, Dixmude, Oudenarde, Menin, Ipres, Gravelines, tombent au pouvoir de la France. L'Espagne accablée va faire la paix.

Deux objets intéressans se présentent, avant les négociations des Pyrénées : l'un est le regne de Cromwel en Angleterre ; l'autre l'abdication de la fameuse Chrïstine, reine de Suede, En les plaçant ici, nous suivrons l'ordre des choses, & nous éviterons des écarts qui, dans la suite, nous auroient détourné de notre but.



C H A P I T R E III.

République d'Angleterre , sous Cromwel.

DANS le tems même que se for-
moient les cabales risibles de la Fron-
de , Charles I condamné à mort par ses
sujets , avoit eu la tête tranchée en
1649. (j'ai cru devoir rapporter de
suite ses infortunes sous l'époque pré-
cédente.) Les Anglois firent en furieux
la guerre civile ; les François la firent
avec une légèreté pitoyable. C'est que ,
outre la différence de caractère entre
les deux nations , l'objet & les cir-
constances de la guerre étoient en
tout fort différens. Là , on vouloit , ou
anéantir la royauté , ou restreindre ex-
trêmement ses prérogatives : ici , on
ne pensoit qu'à se défaire d'un ministre
étranger qu'on détestoit. Là , un fana-
tisme atroce transportoit les factieux :
ici , le coadjuteur lui-même n'employoit
aucun prétexte de religion. Là , un
génie vaste , profond , autant que
hardi , étoit l'ame & l'exécuteur des
entreprises : ici , nul chef qui eût de
plan arrêté , ou qui fût le suivre avec

Différen-
ce de la
guerre ci-
vile en
France &
en Angle-
terre.

une vigueur constante. Il falloit un Olivier Cromwel , pour exécuter la révolution d'Angleterre ; il lui falloit des fanatiques animés de son esprit.

Portrait de
Cromwel.

Cet homme extraordinaire , bien né , mais pauvre , sans lettres & sans culture , débauché dans sa jeunesse , rigoriste & enthousiaste après ses débauches ; plein d'idées bizarres & superstitieuses ; possédant néanmoins tous les talens politiques & militaires , surtout celui de connoître les autres hommes , de leur communiquer ses passions , & de les faire servir à ses desseins ; Cromwel avoit été ignoré jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans , que la ville de Cambridge le nomma son député. Incapable de modération , déchaîné contre la cause royale , n'ayant à la bouche que les dévotes extravagances du fanatisme , il se fit bientôt un nom dans la secte des puritains. Ses exploits le conduisirent par degrés au commandement. Il mania si bien les esprits ; il profita si habilement des occasions , qu'il devint l'oracle & le maître de ces fougueux républicains , dont l'audace renversa les lois , ainsi que le trône.

Il sub-
juge les
Irlandois.

Après le supplice du roi , la chambre basse , réduite à environ quatre-

XIV. É P O Q U E. 285

vingt membres forcenés , abolit la chambre des pairs, & déclara qu'il n'y avoit plus de monarchie. Cromwel alla subjuguier l'Irlande , où le marquis d'Ormond , défendoit encore la bonne cause. Il prit d'assaut la ville de Tredah ; il y fit passer au fil de l'épée une garnison nombreuse ; il répandit tellement la terreur & le désespoir , que plus de quarante mille Irlandois s'expatrièrent , pour se mettre au service des étrangers. Ce peuple , qu'un nonce du pape avoit soulevé contre le roi en 1646 , s'étoit montré depuis sincèrement royaliste , peut-être par haine pour les presbytériens.

L'Ecosse ne tarda guere à subir le ^{Ensuite les} joug. Le généreux marquis de Montrose , fidelle à la couronne , y avoit été excommunié comme rebelle au ^{Ecossois.} *covenant* , ensuite pendu , & ses membres dispersés dans les principales villes. Charles II , héritier du trône ^{Charles II en Ecosse.} de son pere , s'étoit jeté néanmoins entre les bras des Ecossois , n'ayant pas d'autre ressource. Il s'étoit soumis aux conditions humiliantes que lui imposoient leur zele fanatique ; mais plus esclave que roi parmi eux , à peine avoit-il une ombre d'autorité. L'armée parlementaire marche contre

Bataille de
Dumbar. lui, sous les ordres de Cromwel. Les
Ecossois, retranchés sur des hauteurs,
pouvoient vaincre sans combattre.
Leurs prêtres, en prophétisant une
victoire plus glorieuse, forcent le gé-
néral Lesley à descendre, à livrer ba-
taille. Cromwel est vainqueur dès le
premier choc, & cette bataille de
Dumbar ruine les espérances de Char-
les. Il ne se trouva point à l'action : le
clergé n'étant pas satisfait de sa con-
duite, on l'avoit rappelé du camp, où
il se faisoit adorer des soldats. (1650.)

Bataille de
Worcester. Réduit l'année suivante à prendre
la fuite, le roi passe courageusement
en Angleterre, tandis que son oppres-
seur achève de dompter l'Ecosse. On
ne l'attendoit point. Ses partisans
étonnés se rassemblent, & n'ont pris
aucune précaution. Cromwel redou-
ble d'activité, convoque les milices,
les joint à ses troupes, attaque le roi
dans Worcester, force la place, & fait
un carnage affreux. L'infortuné Char-
les fuit déguisé ; il se cache un jour
entier sur un chêne ; il erre quarante
jours au milieu de ses ennemis. Per-
sonne du moins n'a la foiblesse de le
trahir, malgré tant de motifs de trahi-
son ; & il trouve un vaisseau pour ga-
gner la France. (1651.)

Fuite du
roi.

XIV. É P O Q U E. 287

Fairfax, général du parlement, Cromwel
s'étoit démis du généralat avant l'ex-^{général en}
pédition d'Ecosse, se faisant scrupule^{chef.}
de violer le *covenant*, cette ligue fa-
cree des fanatiques de l'un & de l'aut-
re peuple. L'artificieux Cromwel,
qui le connoissoit inflexible dans ses
idées, avoit affecté de combattre vive-
ment son dessein d'abdication, & avoit
dupé les simples par une modération
hypocrite. Revêtu du généralat, maî-
tre de l'armée en qui résidoit tout le
pouvoir, il attendoit le moment de
s'élever encore d'avantage.

Bientôt la *république angloise* (car Républ.
les tyrans prenoient ce titre majes-^{que an-}
tueux) se montre formidable à ses^{g'oise.}
voisins. Elle se brouille avec la Hol-
lande, dont le commerce excitoit sa
jalousie. Le fameux *acte de navigation*^{Acte de na-}
défend aux étrangers l'importation de^{vigation.}
toute marchandise qui n'est pas une
denrée de leur sol, ou un fruit de
leurs manufactures. C'étoit couper
presque toutes les branches du com-
merce des Hollandois en Angleterre ;
c'étoit obliger les Anglois à se livrer au
commerce maritime : rien n'a plus con-
tribué à la prospérité de ce peuple.

En vain les Etats-généraux s'effor-^{Guerre}
cerent de prévenir une guerre en né-^{avec la}
Hollande.

gociant. La guerre fut déclarée ; & quoiqu'ils eussent une flotte de cent cinquante voiles , quoique leurs amiraux , Trump & Ruyter , fissent des prodiges d'habileté & de courage , les Anglois eurent une supériorité incontestable. Ils la durent principalement à la grandeur des vaisseaux construits sous le dernier regne. Etrange fatalité , que la taxe des vaisseaux , si utile par l'emploi qu'en avoit fait Charles , eût servi de prétexte à la révolte , & ensuite de moyen pour rendre la nation triomphante !

Cromwel
chasse le
parlement Ces avantages inspiroient de la hardiesse au parlement : il vouloit s'affranchir du joug de l'armée , & de la tyrannie de Cromwel. Alors Cromwel déploie toute la vigueur de son caractère. Sachant qu'on fait une délibération contraire à ses vues , il court au parlement , suivi de trois cents soldats ; il insulte l'assemblée ; & l'accable de reproches injurieux : *Fi , retirez - vous , s'écrie-t-il , vous n'êtes plus un parlement ; le seigneur vous a rejetés.* Il fait sortir les membres l'un après l'autre , les apostrophant d'ivrognes , de voleurs , d'adultères , &c. Il fait ensuite fermer la salle , & se retire sans crainte. Ses propres

propres amis ne l'auroient pas cru capable d'une action si prodigieusement hardie. Jamais on ne vit rien de pareil. (1652)

Pour laisser à la nation quelque ombre de liberté, il forme un autre parlement, plein de fanatiques de la lie du peuple. Ce parlement, après avoir *cherché Dieu dans la prière*, tombe en délire, jusqu'à déclarer que les universités & les sciences, sont les institutions payennes; jusqu'à vouloir établir la loi mosaïque pour base de la jurisprudence angloise. Enfin, il se rend si méprisable, que Cromwel prend le parti de le dissoudre, & le fait sans peine.

C'est alors que le conseil militaire lui donne à vie le titre de *Protecteur*, en usage dans les tems de minorité, avec le droit de justice, de guerre, de paix, d'alliances; & avec une armée subsistante de trente mille hommes. Le protecteur est seulement obligé de prendre l'avis d'un conseil, de convoquer le parlement tous les trois ans, & de le tenir assemblé cinq moins entiers. (1653) On eut donc un maître plus redoutable que les derniers rois. Les charges publiques étoient accablantes; la nation murmuroit.

Nouveau
parlement
subjugué.

Quand le parlement fut assemblé, il voulut soumettre à l'examen le titre militaire du *Protecteur*. Mais Cromwel le força bientôt de reconnoître son autorité, & n'attendit pas même la fin des cinq mois prescrits, pour congédier ces téméraires. (1654)

En oppri-
mant l'état
Cromwel
le fait res-
pecter.

Si le protecteur opprime l'état, du moins il le fait respecter au dehors. Il oblige la Hollande de céder le vain honneur du pavillon, pour lequel on s'étoit battu cruellement. Il ordonne l'exécution du frere de l'ambassadeur portugais, coupable d'un meurtre, & conclut ensuite avec le roi de Portugal un traité avantageux pour l'Angleterre. Courtisé par les ministres de France & d'Espagne, il se déclare en faveur de la premiere couronne; & les Anglois enlèvent la Jamaïque aux Espagnols: conquête précieuse par la situation de cette isle, & sur-tout par les plantations qui l'ont enrichie du produit même de ses terres. (1655.)

Blake,
grand
homme.

L'amiral Blake, l'année suivante, brûle une flotte d'Espagne aux Canaries, malgré le feu du château & de sept redoutes. Grand homme, bon citoyen, il servoit l'état sans aimer Cromwel. *Nous devons combattre pour notre patrie*, disoit-il, *en quelques mains*

qu'elle soit tombée. Tous les partis l'estimoient également : rien n'annonce mieux un mérite extraordinaire.

Nous avons vu comment le protecteur acquit Dunkerque. Il faut ajouter ^{Mazarin flatte basement Cromwel.} que Louis XIV, ou Mazarin, lui députa le duc de Créquy & le duc de Nevers, Mancini, neveu du cardinal. Ce premier ministre de France, dans une lettre citée par M. de Voltaire, témoigne à Cromwel *qu'il est affligé de ne pouvoir lui rendre en personne les honneurs dus au plus grand homme du monde.* A quoi l'on s'abaisse par politique !

Pour cimenter sa puissance, Cromwel ^{Parlement docile.} desiroit d'y attacher le sceau des lois. Une administration si glorieuse lui faisoit espérer d'en venir à bout. Il convoqua en 1657 un parlement, qu'il trouva docile à ses volontés, après en avoir exclus les membres suspects. Les droits de la maison de Stuart sont d'abord anéantis. On propose ensuite de conférer au protecteur le titre de roi, & la pluralité des voix fait passer ce bill étrange. On députe des commissaires pour lui offrir la couronne.

C'est ce qu'il avoit en vue depuis long-tems. Il refusa néanmoins, soit ^{Cromwel refuse la couronne.} par la crainte des conspirations, soit

par déférence aux conseils de ses amis , soit par égard aux sentimens généreux de son gendre & de son beau-frere , résolu de quitter leurs emplois , s'il acceptoit la royauté. Le parlement lui conserva donc l'ancien titre , y ajoutant un revenu perpétuel , & le droit de se nommer un successeur. Ce même parlement fut cassé comme les autres , dès qu'il cessa de se montrer esclave d'un despotisme mal déguisé.

Pensée de Une réflexion de M. de Voltaire se
Voltaire à présente ici , peut être plus ingénieuse
ce sujet. que vraie. « Cromwel , cet usurpateur » digne de régner , avoit pris le nom de » protecteur ; & non celui de roi ; parce » que les Anglois savoient jusqu'où les » droits de leurs rois devoient s'étendre , & ne connoissoient pas quelles » étoient les bornes de l'autorité d'un » protecteur. » L'armée , qui lui donna ce titre , abhorroit le nom de roi : comment auroit-il voulu le prendre alors ? Et quand le dernier parlement le lui offrit , ses confidens & ses proches employèrent toutes les raisons imaginables pour l'empêcher de le prendre. Si ce nom tentoit son orgueil , il n'eût en effet rien ajouté à son pouvoir.

Inquiétude & Mais un grand spectacle , qui de-
mort du vroit toujours frapper les ambitieux ,
protecteur

& qui peut du moins servir de consolation aux opprimés , c'est Cromwel dévoré par les soucis & les terreurs qu'enfante la tyrannie ; se voyant détesté par ses propres filles , craignant d'être assassiné au milieu de ses gardes , chargé d'une cuirasse & de plusieurs armes offensives , n'osant pas coucher trois nuits dans la même chambre. Ses inquiétudes lui causerent une maladie mortelle. Il prophétisa en vain sa guérison ; car ou il vouloit encore tromper les hommes , ou il étoit encore trompé lui-même par le fanatisme. Ayant désigné enfin pour son successeur Richard , son fils aîné , il mourut en 1658 , à l'âge de cinquante-neuf ans , le 3 septembre , jour qu'il avoit remporté les victoires de Dumbar & de Worcester.

Quelques traits acheveront de peindre ce personnage singulier. Dans la première puissance , il conserva toujours l'austérité de ses mœurs. Après avoir tout immolé à sa cruelle ambition , il fut rigide observateur de la justice. Quoique les ressorts de l'enthousiasme fussent le principal instrument de ses desseins , il se moquoit avec les Déistes de la folie des sectaires ; il réprima surtout les Puritains , ces fanatiques dont le zèle avoit été le premier principe de

Singularités de cet homme extraordinaire.

Sa tolé-
 rance pour
 les Déistes

la révolution. D'un autre côté, il étoit en général tolérant ; & les Déistes mêmes , qu'ils nommoit athées , vivoient tranquilles autour de lui. Leur nombre s'augmentoît tous les jours , parce que rien n'est malheureusement plus propre à faire des incrédules , que les extravagances & les excès si communs alors sous le nom de religion. Quand l'esprit humain n'a point de règle , il ne s'écarte d'un écueil que pour se jeter sur un autre.

Les Qua-
 kers d'a-
 bord fanati-
 ques.

Parmi les sectes dont l'Angleterre étoit inondée , on distingue les Quakers ou *Trembleurs* , qui tiroient leurs origine de Georges Fox , apprentif cordonnier. Voulant suivre l'évangile à la lettre , selon la manie des enthousiastes , ils fouloient aux pieds les bienséances & les coutumes de la société. Tout serment leur paroissoit un crime ; ils tutoyoient tout le monde ; ils ne vouloient ni prêtres , ni sacremens. Leur nom exprime les convulsions qu'ils se donnoient pour recevoir le Saint-Esprit. Comme ils s'interdisoient l'usage des armes , leur fanatisme étoit le moins dangereux. Revenus aujourd'hui de leur délire , ils conservent le même fond de vertus , simplicité , droiture , franchise , douceur , patience , amour de la justice &

de la paix , sans conserver le même fond de ridicule ; & peut-être la singularité de leurs manieres n'est-elle pas inutile pour le maintien de leurs vertus , parce que l'on contracte aisément les vices de la société , quand rien ne distingue & ne sépare de la multitude. La Pensilvanie , peuplée sur-tout de Quakers , est le séjour du bonheur.

Richard Cromwel succéda sans op-
 position à son pere ; mais il n'avoit ni
 le génie , ni la fermeté qu'exigeoit sa
 place. Sans intrigue , comme sans am-
 bition & sans fanatisme , avec un ca-
 ractere doux & des mœurs simples , il
 fut d'abord le jouet des factieux. Le
 parlement qu'il assembla commençoit à
 lui donner de l'inquiétude. L'armée lui
 en donnoit davantage. Quelques-uns
 des principaux officiers , & même son
 beau-frere Fleetwood , y cabaloient
 contre son autorité. Ils lui demanderent
 en tumulte la dissolution du parlement ,
 qui leur avoit défendu des assemblées
 séditieuses. Y ayant consenti par foi-
 blesse , il se trouva sans appui. Il ab-
 diqua en 1659 , pour vivre dans l'obs-
 curité d'une paisible retraite. Son frere ,
 gouverneur d'Irlande , se retira de mê-
 me. Ainsi disparut , en un moment , la
 famille de cet usurpateur , qui dans sa

Court
 proteſto-
 rat de Ri-
 chard
 Cromwel,
 & son ab-
 dication.

république avoit régné en despote , & refusé le titre de roi.

Le *rump*,
fantôme
de parle-
ment.

Le conseil militaire , restant en possession du pouvoir , voulant paroître ménager les lois , s'avisa de rassembler les débris du long parlement , cassé par Cromwel après le meurtre juridique de Charles I. Cette assemblée fut d'environ quarante membres , si méprisable & si méprisée , qu'on l'appella le *rump* , c'est-à-dire , le croupion. Elle voulut agir en parlement , mécontenta le conseil militaire , & fut détruite tout d'un coup.

Malheu-
reux états
de l'An-
gleterre,

Tant d'efforts pour être libres , tant de soulevemens contre la prérogative royale , tant de crimes consacrés par une démence religieuse , tant d'apparence de zele patriotique ou républicain , n'avoient donc servi qu'à précipiter les Anglois , non-seulement dans les horreurs de la guerre civile , mais encore dans une affreuse servitude ? Depuis la mort de leur roi , le pouvoir de l'épée faisoit tout , étoit la base du gouvernement , tenoit les lois captives & muettes , déhonoroit la nation au milieu de ses trophées. Les impôts , année commune , montoient à plus de douze millions sterling ; & jamais la couronne n'avoit approché de ce revenu. On porte à soixante milles livres sterling

Impôts
sous
Cromwel.

par an , ce qu'il en coûtoit à Cromwel, seulement pour ses espions & ses intelligences secrètes. Il avoit laissé deux millions de dettes , quoique très-économe & très-attentif. Une armée de plus de cinquante mille hommes , dont la paie étoit d'un schelling par fantassin , de deux schellings & demi par cavalier , dévorait la substance de l'état , pour le subjuguier au lieu de le défendre. Ces malheurs, presque inséparables d'une telle révolution , ouvroient les yeux , même aux Presbytériens , & leur persuadoient que le renversement du trône faisoit la ruine des peuples. Ils desiroient de rétablir la maison royale. L'autre parti le desiroit avec plus d'impatience. On verra la nouvelle révolution consommée en 1660.

On desiroit
le rétablisse-
ment de
la royauté

C H A P I T R E I V.

*Regne & abdication de Christine
reine de Suede.*

NE jeune reine , passionnée pour la littérature & les beaux arts , sacrifiant à ce goût sa couronne & peut-être sa religion , fait un contraste singulier avec l'ignorance & les mœurs farou-

Objet de
ce chapitre.

ches , le fanatisme violent & la sangui-
naire ambition de Cromwel. Christine ,
reine de Suede , fille & héritiere de
Gustave-Adolphe , le conquérant de
l'Allemagne , fixe par-là notre curiosité.
Je vais rassembler en un seul tableau
les traits de sa vie , qu'il importe de
connoître. Ne nous laissons éblouir ni
par de trompeuses apparences , ni par
des éloges suspects. L'histoire juge les
hommes , & sur-tout les princes , d'a-
près l'examen de leurs actions.

Commen-
cemens du
regne de
Christine.

Quand Gustave périt à la bataille de
Luzen en 1632 , sa fille n'avoit que six
ans. La régence de Suede confia la di-
rection des affaires au chancelier Oxen-
stiern , capable de suivre les vastes pro-
jets du héros. Des savans cultivèrent
l'esprit de la jeune reine , tandis que les
Suédois par leur courage & leur disci-
pline , continuoient de faire trembler la
cour impériale. Avec beaucoup de pé-
nétration & de mémoire , elle parut
être bientôt un prodige , lisant les au-
teurs grecs , apprenant tout , excepté
ce qui auroit dû l'attacher aux devoirs
du trône ; ou , si elle l'apprit , rien ne
fut plutôt oublié.

Grotius en
France &
en Suede.

L'illustre Grotius , qu'on a vu persé-
cuté en Hollande , ainsi que Barneveldt ,
pour les folles disputes du gomarisme

& de l'arminianisme , n'ayant pas reçu en France du cardinal de Richelieu le traitement qu'il méritoit , avoit trouvé un asyle honorable en Suede. Oxenstiern l'avoit envoyé ambassadeur à cette même cour , où Richelieu se faisoit juge despotique des talens mêmes. Ce fut une mortification pour le ministre françois , d'autant plus grande , que Grotius soutint fièrement la dignité de son caractère. Christine eut pour lui la confiance qu'avoit eue Oxenstiern : elle étoit digne sur tout d'honorer en lui le mérite de savant.

Dès qu'elle fut en âge de régner , Goûts de Christine, qui hâtent la paix de Westphalie. (sa minorité finit à seize ans ,) elle montra de l'application aux affaires ; mais son goût dominant l'emporta enfin. Les lettres , les arts , & tout ce qui donne de l'éclat à la société , avoient à ses yeux des charmes presque invincibles. La paix de Westphalie en fut du moins un heureux effet. Oxenstiern pressoit la continuation de la guerre ; la méintelligence des deux plénipotentiaires de Suede retardoit la conclusion du traité : les ordres absolus de la reine tranchèrent toutes les longueurs.

On ne pourroit trop la louer de cette conduite , si le bien de l'Europe , & La cour pleine de savans. particulièrement de la Suede , en avoit

été le véritable motif. L'expérience prouva le contraire. Jouir du repos, pour se livrer à l'étude ou pour se faire des amusemens de son goût, c'est ce que Christine avoit à cœur. Sa cour se remplit de savans, dont la plupart auroient dû rester dans la poussière de leurs cabinets. Descartes s'y laissa mal-
 y meurt. à-propos attirer, soit par la réputation de cette princesse, soit par la vanité de la mettre au nombre de ses disciples. Le changement de vie & la rigueur du climat le tuerent au bout de quelques mois.

Les Sué- Un peuple guerrier, enflé de ses vic-
 toires, & encore animé du zèle de la
 réforme luthérienne ; un sénat célèbre
 par sa profonde politique ; les Suédois,
 en général, furent mécontents de voir
 la fille du grand Gustave, dédaignant
 les soins de la royauté, se livrer à une
 philosophie stérile, à des recherches
 d'érudition, à l'étude des langues sa-
 vantes, à la passion des médailles, des
 statues, des tableaux, des ballets, des
 fêtes magnifiques ; & ruiner les finances
 de l'état pour des choses superflues, &
 pour des hommes médiocres. On pen-
 soit avec raison que des goûts de cette
 nature ne sont honneur à un souverain,
 qu'autant qu'il fait les soumettre à ses

devoirs , & les subordonner au bien essentiel des peuples.

On desiroit ardemment que la reine ^{Christine} se mariât , & que du moins elle donnât un héritier de la couronne. Mais , ^{ne veut point se marier} comme la fameuse Elisabeth d'Angleterre , elle aimait trop la liberté pour y consentir. Que n'imitoit-elle de même Elisabeth dans les travaux du gouvernement ? Alors on l'eût admirée davantage d'être savante.

Le comte palatin de Deux-Ponts , ^{Elle désigne le comte palatin pour son successeur.} Charles Gustave , cousin de Christine , étoit l'époux que le vœu public lui désignoit. Résolue de vivre dans le célibat , elle voulut bien le faire déclarer son successeur en 1650 , & la Suède en fut plus tranquille. Ce prince vécut politiquement loin de la cour & des affaires , dissimulant son desir de régner , s'attachant néanmoins les cœurs pour faire désirer son regne. Christine , qu'on sollicitoit encore de l'épouser , déclara au sénat en 1651 , qu'elle vouloit abdiquer la couronne. Il est difficile de croire sincère une pareille déclaration. Crainte de s'y méprendre , les sénateurs conjurent la reine de renoncer à ce projet : elle y consent , à condition qu'il ne sera plus parlé de mariage. Charles Gustave , dans une conjoncture si critique , se

conduisit avec autant de réserve que le sénat.

Michon
& Pimentel, favoris de
Christine.

Malgré ce que l'esprit & le caractère de la reine avoient de mâle, elle n'étoit pas exempte de légèreté & de caprices. Michon, médecin françois, (qui prenoit le nom de Bourdelot, parce que son oncle maternel, ainsi nommé, étoit connu dans la classe des érudits.) Michon s'empara de toute sa confiance, au point de la dégoûter de l'étude. Pimentel, ministre d'Espagne, culbuta ce favori odieux, eut à son tour la plus grande faveur, & ranima la passion des lettres, par des flatteries dont le succès étoit infallible. Un ambassadeur de Cromwel, négociant avec la Suede, se plaignoit de n'entendre parler que de philosophie & de ballets dans les audiences. La France, la Suede même, prirent tant d'ombrage du crédit de Pimentel, qu'enfin on le congédia.

L'ennui-la
fait abdi-
quer en
1654.

Ennuyée plus que jamais des affaires, soupirant pour le plaisir de vivre en liberté avec des savans, dévorée de la mélancolie qu'inspirent le dégoût & la nécessité des devoirs ; croyant voir *le diable*, disoit-elle, quand ses secrétaires entroient avec leurs papiers, Christine revint efficacement à son projet d'abdication. En faisant l'ouverture

des états du royaume à Upsal en 1654, elle déclara ce dessein. On y consentit, après avoir un peu résisté par bienséance. Les états lui assurèrent un revenu sur des domaines, dont elle ne put obtenir la souveraineté. Charles Gustave ne vouloit régner qu'avec tous les droits de la couronne ; & il fut y parvenir, sans se rendre suspect d'ingratitude.

« Je ne m'inquiète point du *plau-* Sa lettre à
 » dite, écrivoit Christine à Chanut, Chanut,
 » ambassadeur de France : il est diffi- ambassa-
 » cile qu'un dessein mâle & vigoureux deur de
 » plaise à tout le monde ; je me con- France.
 » tenterai d'un seul approbateur, je me
 » passerai même d'en avoir. Que j'aurai
 » de plaisir à me souvenir d'avoir fait
 » du bien aux hommes ? » Pourquoi
 donc, dit M. d'Alembert dans ses *Mé-*
langes, vouloit-elle cesser de leur en
 faire ? Ce philosophe nous paroît avoir
 apprécié au juste une princesse trop van-
 tée, ou par des panégyristes déclama-
 teurs, ou par des génies qui ne la con-
 siderent que sous une face.

Elle écrivit au prince de Condé : « Je Autre let-
 » ne noircirai jamais une action qui m'a tre au
 » semblé si belle, par un lâche repentir ; grand
 » & s'il arrive que vous condamnerez Condé.
 » cette action, je vous dirai pour toute
 » excuse, que je n'aurois jamais quitté

» les biens que la fortune m'a donnés ,
 » si je les eusse crus nécessaires à ma
 » félicité ; & que j'aurois prétendu à
 » l'empire du monde , si j'eusse été aussi
 » assurée d'y réussir , ou de mourir , que

Ses senti-
 mens, peu
 dignes d'é-
 loges.

» le grand Condé.» En rapportant cette
 lettre, M. de Voltaire auroit bien pu
 observer qu'elle se repentit cependant,
 qu'elle souhaita de remonter sur le trône,
 & que l'idée gigantesque de l'*em-
 pire du monde* ne s'accorde guere avec
 l'abdication. Elle crut, dit ce fameux
 historien, qu'il valoit mieux vivre avec
 des hommes qui pensent, que de com-
 mander à des hommes sans lettres &
 sans génie. Mais y a-t-il donc rien de
 plus digne d'une grande ame, que de
 faire le bonheur d'un peuple ? & les
 érudits que Christine alla chercher si
 loin, pensoient-ils beaucoup mieux que
 les Suédois ? La médaille qu'elle fit
 frapper, avec cette légende : *Le par-
 nasse vaut mieux que le trône*, an-
 nonce l'amour des lettres, mais non
 l'amour du genre humain. Suivons-la
 sur son parnasse.

Son dé-
 part, & son
 abjuration

Après avoir dépouillé le palais de
 toutes les choses précieuses, elle part,
 travestie en homme. En touchant aux
 frontieres du Danemarck, elle dit : *Me
 voilà enfin en liberté, & hors de la*

Suede où j'espere ne retourner jamais : paroles qui respirent la mauvaise humeur. Elle se fait catholique à Bruxelles, & abjure solennellement le luthéranisme à Inspruck. Les Catholiques auroient bien moins triomphé de ce changement de culte, s'ils avoient réfléchi sur la passion qui l'attiroit à Rome, le centre des beaux arts, où elle vouloit fixer son séjour. Les Protestans l'accuserent de n'avoir agi que par des motifs humains. L'esprit de parti jugeoit peut-être de l'un & de l'autre côté ; & l'esprit de parti juge ordinairement mal.

Rome ne charme pas tellement Christine, qu'elle ne prenne envie de voir la France, ou de s'y montrer. Elle fait ce voyage en 1656. Peu goûtée à la cour galante de Louis XIV, elle voit les gens de lettres de Paris ; mais celui qu'elle distingue le plus, c'est Ménage, que l'on ne connoît presque aujourd'hui que de nom. A peine de retour à Rome, elle souhaitoit de revenir en France. Elle y reparoit en 1657. Mais elle s'y deshonne par le meurtre de son grand écuyer Monaldeschi, qu'elle fait assassiner dans la galerie de Fontainebleau, vraisemblablement pour une intrigue dont elle étoit jalouse. Abhorrée des François après cette action infame, qui trouva

Ses deux
voyages
de France.

Meurtre
de son
grand-
écuyer.

pendant des apologistes , Christine retourne à Rome admirer les antiques & les statues.

Ses deux voyages en Suede. Charles X , son successeur, étant mort en 1660 , après des guerres ruineuses avec la Pologne & le Danemarck , elle passa dans son ancien royaume , avec le desir de régner encore. Mais les Suédois l'obligerent de faire un second acte de renonciation. Quelques années après , elle entreprit un nouveau voyage en Suede. N'y ayant pas mieux réussi, elle revint à Rome , où elle finit ses jours en 1689. Tant de voyages prouvent qu'avec beaucoup d'esprit & de savoir, elle s'étoit égarée en poursuivant le bonheur hors de sa sphere.

Elle fut peu considérée à Rome. Reine sans états , elle fut peu considérée dans une capitale , où la politique & l'intérêt mettent le prix aux choses; elle n'y fut pas même assez libre , pour s'exprimer sans détour sur le mouvement de la terre autour du soleil ; elle y soutenoit , au contraire , l'infailibilité du pape avec le zele d'un théologien, quoique d'ailleurs assez juste pour blâmer les persécutions qu'on faisoit souffrir en France aux Calvinistes.

CHAPITRE V.

*Paix des Pyrénées en 1659 & d'Oliva
en 1660. — Restauration de la mo-
narchie angloise. — Mort du cardinal
Mazarin.*

L'AFFOIBLISSEMENT de la maison d'Autriche donnoit à la France une supériorité, qui sera désormais le principe des plus mémorables événemens. Après la mort de Ferdinand III, interregne. Après la mort de l'empereur Ferdinand III en 1657, il y eut dans l'empire un interregne de quinze mois. Son fils aîné, qu'il avoit fait élire roi des Romains, ne vivoit plus. Léopold, son autre fils, Louis XIV sur les rangs pour l'empire. roi de Hongrie & de Bohême, trouva un compétiteur dans Louis XIV. Quatre électeurs destinerent d'abord la couronne impériale à ce monarque. Si Mazarin avoit réussi dans ses négociations pour un tel objet, que seroit devenue l'Allemagne ? Mais les autres électeurs s'y opposant avec force, on proposa l'électeur de Bavière, que la France offroit de soutenir. Ce prince refusa, sa mere, sœur de Ferdinand III, obtint de lui, en faveur de la maison d'Autriche, un sacrifice si généreux. Les

factions agiterent tellement la diete , qu'on se voyoit menacé d'un schisme.

Election
de Léopold.

Enfin Léopold fut élu en 1658. Les ambassadeurs françois y consentirent , en lui faisant imposer de très - dures conditions ; car on l'obligea de ne point se mêler de la guerre entre la France & l'Espagne , pas même en qualité de duc d'Autriche. La crainte d'éprouver encore le despotisme pouvoit tout sur les esprits défiants. Elle produisit l'*alliance du Rhin* entre les trois électeurs ecclésiastiques , l'évêque de Munster , le palatin de Neubourg , les ducs de Brunswick-Lunebourg , le landgrave de Hesse-Cassel , d'une part , & la Suede d'autre part , pour maintenir inviolablement le traité de Westphalie. La France accéda bientôt à cette ligue ; mais l'électeur de Treves & l'évêque de Munster s'en détachèrent , parce que la cour de Rome la condamnoit. N'auroient-ils pas dû le prévoir , quand ils contractoient leur engagement ? On renouvela plusieurs fois l'alliance du Rhin jusqu'en 1666 : par ce moyen la France gouverna presque l'Empire. Cependant Léopold , sage & circonspect , devoit acquérir peu à peu beaucoup d'autorité , pendant un regne de quarante-sept ans.

Alliance
du Rhin.

• Nous avons vu l'Espagne , obstinée à

continuer la guerre , perdre les avantages que lui avoient procurés les cabales de la Fronde , ayant à soutenir les efforts , & de la France , & de l'Angleterre , & du Portugal ; vaincue enfin de tous côtés en 1658. Deux années auparavant , Mazarin demandoit la paix à Philippe IV , en proposant le mariage de l'infante Marie Therese avec Louis. Philippe étant mort sans héritier mâle , sur lequel on pût compter , destinoit sa fille à l'archiduc Léopold. Il refusa donc. Après la bataille des Dunes , le même motif ne subsistoit plus ; d'ailleurs , la guerre devenoit insoutenable. Alors on promit l'infante au roi , & les négociations se renouèrent dans l'Isle des Faisans , située aux frontières des deux royaumes.

C'est-là que le cardinal Mazarin déploya toute son adresse. Don Louis de Haro , ministre d'Espagne , traitant avec lui , le soupçonnoit de vouloir toujours tromper , & lui opposoit les lenteurs de la défiance. Aussi fut-on trois mois à conclure. Le seul cérémonial emporta un tems infini , comme s'il avoit été question de régler des étiquettes , non de pacifier des états. Malgré les ruses de Mazarin , l'Espagnol obtint une parfaite égalité.

Négocia-
tions de
paix avec
l'Espagne.

1657.
Mazarin
& de Haro
à l'Isle des
Faisans.

Traité des
Pyrénées.

Voici les principaux articles du traité de paix des Pyrénées. L'infante accordée à Louis XIV, avec une dot de cinq cents mille écus d'or, (deux millions cinq cents mille livres de notre monnoie.) On l'oblige de renoncer aux droits qu'elle pourroit avoir un jour sur la monarchie d'Espagne. Plusieurs villes restituées de part & d'autre ; mais la France garde le Roussillon & une partie de l'Artois. Le prince de Condé rétabli, & reçu en faveur. (Mazarin n'y consentit qu'après beaucoup de résistance ; il craignit que l'Espagne n'accordât à ce prince quelques places dans les Pays-bas.) Charles IV, duc de Lorraine, est remis en possession de ses états, à condition qu'il sera sans troupes, & que les fortifications de Nanci seront démolies. Ce prince inconstant avoit également irrité les deux couronnes.

Mariage
de l'infante,
qui aura
de grandes
suites.

Depuis long-tems Mazarin se proposoit le mariage de l'infante comme un grand objet de politique, prévoyant l'inutilité des renonciations, si le cas de la succession arrivoit. Philippe IV & son ministre la prévirent de même. Du reste, il n'y avoit plus d'apparence que l'Espagne manquât d'héritiers.

Par le traité des Pyrénées, se termina la guerre dans le midi de l'Europe.

XIV. É P O Q U E. 311

Le nord fut pacifié l'année suivante par le traité d'Oliva. Les prétentions de Casimir, roi de Pologne, sur la Suede, avoient allumé une guerre sanglante après l'abdication de Christine. Charles

1660.
Après la
mort de
Charles X,
traité d'O-
liva.

X, imitateur du grand Gustave, conquit d'abord la Pologne, la perdit ensuite, & fut malheureux en Danemarck. Le chagrin venoit de lui causer la mort. On négocioit déjà, & la France étoit médiatrice. Le traité se conclut enfin. Casimir abandonna ses prétentions. La Livonie septentrionale & l'Estonie furent cédées à la Suede, qui rendit la Prusse polonoise. Quelques jours après on signa un autre traité à Copenhague, par lequel Frédéric III, roi de Danemarck, fit à la Suede des sacrifices considérables.

Mais ce prince, d'un autre côté, gagna plus dans son propre royaume, qu'il n'auroit pu gagner par des conquêtes : s'il faut mesurer le bonheur des souverains au degré de pouvoir qu'ils ont sur les peuples. La valeur avec laquelle on l'avoit vu défendre Copenhague contre Charles X, le rendoit cher à la nation, en même tems qu'on détestoit l'injustice de la noblesse & du sénat, dont la puissance étoit devenue tyrannique ; car ils rejettoient sur les

Pouvoit
absolu, ac-
cordé au
roi de Da-
nemarck
Frédéric
III.

autres le faix des impôts. Pour se venger de ces oppresseurs , on sacrifia au roi la liberté nationale. L'assemblée des états , tenue en 1660 , rendit la couronne plainement héréditaire dans la maison de Frédéric , & lui déféra l'autorité absolue , sans que les nobles s'y pussent opposer.

Ce pouvoir employé avec sagesse.

Ce qui n'est pas moins étonnant , c'est que les rois de Danemarck , armés du pouvoir arbitraire , en ont usé avec sagesse & modération. Tant les mœurs & les coutumes d'un peuple courageux contiennent les gouvernemens. Et quelle autre cause pourroit-on imaginer de ce phénomène , dans une suite de six rois ? Nous verrons la Suede faire à-peu-près la même démarche en 1680 , mais s'en repentir , reprendre sa liberté après la mort de Charles XII , & établir un nouveau gouvernement qu'elle changera encore. Une circonstance peut tout changer dans l'ordre politique.

Révolution subite en Angleterre.

La révolution subite d'Angleterre , en faveur de la monarchie , arriva la même année que celle de Danemarck. Il est peu d'événemens aussi extraordinaires. Pendant qu'on négocioit le traité des Pyrénées , Charles II , fugitif & sans ressources , s'étoit rendu à Fontarabie

rabie pour solliciter la protection des deux couronnes : on ne daigna ni l'écouter , ni faire mention de lui. Il n'espéroit plus rien : il touchoit cependant à la fin de ses malheurs.

Après l'abdication de Richard Cromwel , le conseil militaire , comme je l'ai dit ailleurs , s'empara d'une autorité absolue. Il assembla le *rump* , fantôme de parlement , dont il vouloit couvrir sa tyrannie ; & il le chassa bientôt. Lambert jouoit dans l'armée , par son ambition & son audace , le même rôle qui avoit élevé Cromwel au pouvoir suprême. Mais le corps de la nation soupiroit pour le rétablissement de la monarchie. Un grand homme en forma le dessein dans le silence , & l'exécuta tout-à-coup.

Georges Monk , célèbre général , vertueux citoyen , sage politique , étoit gouverneur d'Ecosse. Il se déclare en faveur du parlement chassé par Lambert. A cette nouvelle , l'Angleterre se remue ; des régimens mêmes se révoltent contre l'armée ; le *rump* se rassemble , & donne des ordres : on lui obéit ; & Lambert , abandonné de ses soldats , ne peut se défendre. Monk arrive , sans que personne pénètre encore ses intentions. Il paroît soumis au par-

Le conseil
militaire
s'étoit em-
paré du
gouverne-
ment.

Monk fait
assembler
un parle-
mentaire.

lement : c'est par son ordre qu'il entre à Londres. Mais s'unissant avec la ville contre cette assemblée odieuse & méprisable, il lui reproche ouvertement ses excès. Les membres autrefois exclus ayant été invités à revenir, ceux du *rump* s'étant retirés couverts de honte, on convoque un parlement libre, qui puisse remédier aux maux de l'état. Ainsi, tout prend la tournure la plus heureuse, & le sang ne coule point.

Rétablis-
sement de
la monar-
chie.

A peine le parlement est-il assemblé, un envoyé de la part du roi se présente : il remet une déclaration, par laquelle Charles accorde l'amnistie, sans autres exceptions que celles qu'il plaira au parlement de régler ; promettant de plus une entière liberté de conscience, & s'engageant à payer ce qui est dû aux troupes. On pouvoit fixer alors les droits respectifs de la nation & de la couronne : tout sembloit le demander, après des discordes si meurtrières. On n'en fit rien. On crut que les concessions de Charles I serviroient de limites à l'autorité royale ; ou l'on se livra sans prévoyance au désir d'avoir un gouvernement légitime. Charles II fut proclamé, & reçu avec des transports de joie en 1660.

Doux, aimable, éclairé, à l'âge de

trente ans, ce prince pouvoit se faire adorer sur le trône : l'adversité, plus propre à former les souverains que tout autre enseignement, lui avoit donné des leçons pratiques, dont l'usage est inconnu dans la fastueuse mollesse des cours. Sa clémence sauva une foule de coupables, que le parlement vouloit excepter de l'amnistie. Vane & Lambert, furieux républicains, en furent seulement exclus, avec les juges paricides qui avoient condamné le dernier roi. Le supplice de onze personnes suffit pour expier tant de crimes. Ces criminels signalèrent jusqu'au bout leur fanatisme : ils soutinrent qu'ils avoient suivi l'impulsion de Dieu, & se crurent des martyrs.

Le parlement assigne à la couronne un revenu de douze cents mille livres sterling. On paie, & on congédie les troupes. De cette armée dangereuse, on ne retient que cinq mille hommes & quelques garnisons : c'est la première armée subsistante qu'il y ait eu dans la monarchie ; & si les Anglois la regardent comme une atteinte à la liberté, ne doivent-ils pas l'attribuer à l'exemple de Cromwel ? Charles rétablit l'épiscopat, même en Ecosse : car le parlement écossois montra la même défé-

Charles II
monte sur
le trône.

Procès de
quelques
républi-
cains.

Tout s'ar-
range au
gré du roi.

rence que celui d'Angleterre. On cassa le *covenant* ; on condamna ce qui paroïssoit juste & saint du tems de la république. Comme rien n'étoit plus difficile que de tenir la balance entre des sectes toujours ennemies , toujours obstinées , les Presbytériens éprouverent bientôt des rigueurs capables de les aigrir. Les semences de discordes subsistent donc : il en naîtra des fruits funestes.

Deux grands défauts de Charles. Deux grands défauts exposoient Charles II à des infortunes ou à des chagrins : il aimoit trop les plaisirs , & n'avoit point d'économie. Cet amour extrême des plaisirs ne pouvoit se concilier avec les soins du gouvernement ; quels vices d'ailleurs ne devoit-il pas enraciner dans la cour ? Ce manque d'économie étoit d'autant plus dangereux , que les charges de la couronne excédoient le revenu, quelque libéral que parût d'abord le parlement. Aussi le roi , en 1662 , après avoir dissipé la dot de sa femme , Catherine de Portugal , & deux cents mille écus que la France lui avoit donnés , vendit Dunkerque à Louis XIV pour cinq millions , (à vingt-six livres dix sous le marc d'argent.) Toute l'Angleterre en murmura , malgré les frais immenses que coûtoit la garnison de cette place. La France gagna beaucoup par une telle acquisition.

Faute d'économie, il vendit Dunkerque.

Mazarin ne vivoit plus alors. Il étoit mort en 1661, maître de l'état, autant ^{1661.} Mort de Mazarin. que l'avoit été Richelieu, étalant le même faste que lui, après avoir débuté avec modestie, & laissant à ses héritiers une fortune prodigieuse, qui lui attiroit de justes reproches. Il avoit marié deux de ses nieces (Martinozzi) au prince de Conti & au duc de Modene. Ses cinq autres nieces (Mancini) épousèrent, l'une le marquis de la Meilleraie, qui fut le duc de Mazarin; une autre, le comte de Soissons, de la maison de Savoie, pere du fameux prince Eugene; la troisieme, le duc de Vendôme, depuis cardinal; la quatrieme, (que le roi avoit eu envie d'épouser) le connétable Colonne; & la-derniere, le duc de Bouillon. Mancini, neveu du ministre, étoit duc de Nevers.

De si grands établissemens devoient sans doute paroître onéreux à la nation. ^{Les traités de paix font sa gloire} Mazarin, non plus que Richelieu, ne lui fit pas assez de bien, pour qu'elle se félicitât de l'enrichir lui & sa famille. Mais on seroit injuste de lui refuser les éloges qu'il mérite par les traités de Westphalie & des Pyrénées. Le titre de pacificateur est si beau ! les guerres éteintes par ces traités avoient causé tant de miseres, d'incendies & de massacres !

S'il faut de
grands ta-
lens à un
ministre.

» En lisant les lettres du cardinal
» Mazarin , dit M. de Voltaire , & les
» mémoires du cardinal de Retz , on
» voit aisément que Retz étoit le génie
» supérieur. Cependant Mazarin fut
» tout-puissant , & Retz fut accablé.
» Pour faire un puissant ministre , il ne
» faut souvent qu'un esprit médiocre ,
» du bon sens & de la fortune ; mais
» pour être un bon ministre , il faut
» avoir pour passion dominante l'amour
» du bien public. » Ces réflexions sem-
blent confirmer ce que le chancelier
Oxenstiern écrivoit à son fils : *Ne fais-
tu pas combien le secret de gouverner
le monde est peu de chose* ? Cependant
un Sulli sera toujours un prodige ; &
quiconque assurera comme lui le bien-
public , eût-il même quelque'autre pas-
sion dominante , aura place parmi les
grands hommes.



CHAPITRE VI.

*Louis XIV se fait respecter au dehors,
& fait fleurir son royaume. — Affai-
res de l'Europe jusqu'en 1667.*

ON ne s'attendoit point à voir Louis XIV prendre les rênes de l'état, après la mort d'un ministre qu'il avoit laissé le maître absolu. Mal élevé, ignorant, porté aux plaisirs, éloigné des affaires par l'ambition de Mazarin, ayant à peine quelques idées de gouvernement, dans un âge où les passions dominent & aveuglent la plupart des hommes; d'autant plus susceptibles de foiblesses, à vingt-deux ans, qu'il avoit à combattre toutes les séductions de la grandeur; il sembloit devoir imiter tant de princes, qui laissent régner sous leur nom ceux qu'ils emploient, & qui, se réservant ce que le trône a de flatteur, se déchargent sur autrui de ses obligations pénibles, dont malheureusement il est rare qu'on s'acquitte bien pour eux.

Mais ce jeune roi avoit des sentimens fiers, ambitieux, l'amour de la gloire, le goût de la domination. Quoique soumis par habitude à Mazarin, il avoit.

porté le joug avec une secrète impatience. Dès qu'il s'en vit délivré, il déclara sa résolution de gouverner par lui même, & il l'exécuta. Si le cardinal l'avoit souvent mal conduit, il lui avoit du moins inspiré de la confiance pour Colbert, l'un des plus grands hommes

Colbert
successeur
de Fou-
quet pour
les finan-
ces.

d'état qu'ait eu le royaume. Fouquet, surintendant des finances, dissipateur aux dépens du public, fut disgracié & emprisonné, après une fête somptueuse qu'il donna au roi à Vaux, (aujourd'hui Villars) maison de plaisance qui lui avoit coûté, dit-on, dix-huit millions de ce

tems là. Colbert, son successeur, n'eut que le titre de contrôleur général. Les finances entre ses mains vont devenir une source de prospérité & de splendeur.

Défauts
du roi.

Avec de meilleurs principes de morale ou de politique, avec des idées plus justes de la véritable gloire des souverains, Louis XIV, ayant le secours de Colbert, auroit pu faire de sa monarchie l'état le plus florissant du monde, & il ne lui eût point attiré des guerres beaucoup moins glorieuses que nuisibles. Deux occasions s'offrirent d'abord, où il montra une hauteur de mauvais augure : il se fit craindre, mais haïr.

Il force
l'Espagne
de recon-

Une dispute sur le pas, entre son ambassadeur à Londres & celui d'Espagne,

fournit la première occasion. Le François ayant été insulté en pleine rue par l'Espagnol, il falloit une réparation de cet outrage. Louis menace son beau-pere, Philippe IV, de recommencer la guerre, à moins qu'on ne reconnoisse la supériorité de sa couronne. C'étoit trop pour un point d'honneur. Le sang des peuples est-il donc si peu de chose, qu'il doive se répandre sans nécessité? Philippe s'humilie, ne pouvant mieux faire. Il rappelle & punit son ambassadeur; il envoie à Fontainebleau le comte de Fuentes déclarer, en présence de tous les ministres étrangers, que les ministres d'Espagne ne concourront plus à l'avenir avec ceux de France. Ils eurent cependant depuis, l'égalité à Nimegue & à Riswick.

La seconde affaire fut d'autant plus éclatante, qu'elle intéressoit la cour de Rome. Le duc de Créquy, ambassadeur de Louis XIV, s'y comportoit avec une fierté qui le rendoit odieux. Ses domestiques, prenant le ton de leur maître, se croyoient tout permis; & quelques-uns attaquèrent des soldats de la garde corse, principalement destinée à soutenir les exécutions de justice. Cette soldatesque s'ameute; tire sur le carrosse de l'ambassadrice, tue un des

1662.
Affaire du
duc de
Créquy à
Rome.

Q. V. 11

ses pages. Le duc de Créqui part de Rome , accusant le frere du pape Alexandre VII , (Chigi) comme instigateur des meurtriers. Le roi demande une satisfaction proportionnée à l'injure.

Humilia-
tion du pa-
pe

En vain le pape cherche à gagner du tems , & se flatte d'assoupir l'affaire par la politique romaine. Il apprend que des troupes françoises sont déjà en Italie pour assiéger Rome. Aucune puissance n'ose remuer en sa faveur. Avignon est entre les mains du roi. Les foudres du vatican n'auroient servi qu'à augmenter le mal, tant les opinions étoient changées depuis un siecle. Alexandre fut contraint de s'humilier encore plus que

Traité de
Pise en
1664,

Philippe IV. En conséquence du traité de Pise , le cardinal Chigi , son neveu , vint avec la qualité de légat faire la satisfaction qu'exigeoit Louis. C'étoit en quelque sorte satisfaire pour les violences despotiques des anciens légats. Les Corfés furent chassés ; une pyramide fut élevée à Rome en mémoire de l'événement. Et de plus , le pape devoit rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme , pour une somme payable en huit années , il devoit aussi donner au duc de Modene un dédommagement pour Comacchio.

Ces coups de vigueur , dont les exem-

Les étoient auparavant si rares , annon-
 çoient ce que l'Europe avoit à craindre
 d'un monarque impérieux , puissant ,
 jeune , en état d'exécuter les plus gran-
 des entreprises. Il étendoit ses vues avec
 son pouvoir : il vouloit dominer , & il
 en prenoit les moyens.

Le duc de Lorraine , Charles IV ,
 par un traité inconcevable vérifié au
 parlement , venoit de le faire héritier
 de ses états , à condition que les princes
 du sang de Lorraine seroient déclarés
 princes du sang de France. Une clause
 de l'enrégistrement portoit , que la si-
 gnature de tous les intéressés seroit né-
 cessaire : ce qui empêcha l'effet du traité.
 Soit nouvelle inconstance de Charles ,
 soit précaution ou vivacité de Louis ,
 une armée françoise marcha en Lor-
 raine , & le duc , par un traité nou-
 veau , abandonna l'importante ville de
 Marfal. (1663.)

On travailloit alors à faire de Dun-
 kerque , achetée du roi d'Angleterre ,
 un boulevard de la France , un port re-
 doutable aux Anglois ; & trente mille
 hommes étoient employés à ce grand
 ouvrage , que le sort des armes forcera
 un jour Louis XIV de renverser lui-
 même.

En même tems il donnoit du secours

Secours
donnés à
Léopold
contre les
Turcs.

à l'empereur Léopold contre les Turcs. Ceux-ci, après avoir envahi la Transilvanie & ravagé la Moravie, menaçoient la Hongrie d'une invasion. Six mille François se joignant aux troupes impériales. Ils contribuèrent beaucoup à la victoire de St-Gothard sur le Raab, où les ennemis furent défaits. Plus ces François méritèrent d'éloges, plus on appréhenda que la France n'acquît trop de pouvoir en Allemagne. D'ailleurs les finances dérangées exigeoient des soins pacifiques. Léopold fit donc avec les vaincus une paix ou une trêve de vingt ans, & laissa le prince de Transilvanie leur tributaire. (1664.) Traité humiliant pour la cour de Vienne.

Secours
donnés au
Portugal
contre
l'Espagne.

Dans presque toute l'Europe, Louis faisoit sentir sa grandeur. Il avoit quelques sujets de plaintes contre l'Espagne. La politique l'invitoit à soutenir le Portugal, que cette puissance attaquoit toujours. Le maréchal de Schomberg y mene quatre mille hommes, soudoyés en apparence par le roi de Portugal, Alphonse VI, fils de l'heureux Jean IV, Ces troupes rendent les Portugais assez forts pour gagner une bataille décisive à Estrémós, qui fut suivie d'une autre à Villaviciosa en 1665. Dès-lors la maison de Bragance fut affermie sur le trône, qu'on lui disputoit.

XIV. É P O Q U E. 315

Une nouvelle guerre, allumée entre l'Angleterre & la Hollande, devoit intéresser un monarque si attentif aux mouvemens de l'Europe, & si occupée de grands desseins. Les Anglois, plus par jalousie que par de bonnes raisons, rompirent avec la république rivale de leur commerce. Les communes desiroient la guerre : Charles II l'entreprit : & on lui donna un subside, tel que jamais on n'en avoit accordé, d'environ deux millions & demi sterling. Ne pouvant détourner l'orage, le grand pensionnaire de Hollande, Jean de Wit, y opposa des forces & une fermeté respectables. L'océan fut couvert de vaisseaux des deux nations. La flotte angloise, sous le commandement du duc d'Yorck, en avoit cent quatorze, & portoit vingt-deux mille hommes. Elle fut victorieuse en 1665 ; mais de Wit répara bientôt ce malheur.

Louis s'étoit déclaré pour la Hollande. Colbert avoit commencé à rétablir, ou plutôt à créer la marine, & le duc de Beaufort commandoit une escadre de quarante voiles. Beaufort ne put joindre les Hollandois. Ceux-ci eurent néanmoins quelque avantage dans un combat terrible de quatre jours. Les Anglois battirent ensuite Ruyter, qui,

Guerre entre l'Angleterre & la Hollande.

Louis pour les Hollandois. Marine de France.

térité d'un sage, & non les complaisances d'un flatteur, cessoit de l'aimer, le voyoit avec peine : lui ôta les sceaux. Un accusateur s'éleva contre lui dans parlement. Le principal article d'accusation, étoit la vente de Dunkerque : crime imaginaire, à moins qu'on ne fasse un crime de tout conseil imprudent. Ajoutons que les circonstances justifioient ce conseil. Clarendon banni fut obligé de quitter l'Angleterre, & se fixa en France, où il écrivit un ouvrage digne de l'immortalité, l'histoire des dernières guerres civiles de sa patrie.

Rien ne prouve mieux les avantages d'un gouvernement ferme & absolu, quand il est dirigé au bien public, (ce qui est sans doute trop rare,) que le contraste de la France avec l'Angleterre, dans le tems où nous sommes arrivés. Charles, voluptueux & prodigue, se mettoit par ses dissipations, sous la dépendance du parlement, dont l'économie & l'autorité le génoient pour ce qu'il pouvoit faire du bien : Louis aspirait aux grandes choses, disposoit de tous les moyens d'exécution ; & quoiqu'il donnât beaucoup à la magnificence & aux plaisirs, il ne laissoit pas de rendre son royaume florissant. Clarendon avoit conseillé la vente de Dunkerque,

Avantages
du gouver-
nement
françois
sur l'an-
glois d'alors.

faute de ressources proportionnées aux besoins de la couronne : Colbert avoit enrichi tout à la fois le prince de la nation, de maniere à pouvoir joindre l'éclat à l'utile. Peut-être eût-il surpassé Sulli, si le roi avoit moins aimé la guerre & le faste.

Colbert
rétablit les
finances.

Les finances, depuis Henri IV, languissoient dans un état affreux. On ne pouvoit les rétablir qu'en punissant les déprédations, en réformant une foule d'abus autorisés, en remboursant les rentiers à bas prix, comme ils avoient acheté leurs rentes. Ces nouveautés rencontroient des obstacles au parlement. Le roi parloit en maître, & se faisoit obéir. Les excès de la Fronde l'avoient irrité contre un corps de magistrature, qui, passant quelquefois les justes bornes, donnoit lieu d'oublier ses anciens

Le parle-
ment forcé
d'obéir.

services. En 1655, Louis, en bottes, le fouet à la main, s'étoit montré dans le sanctuaire de la justice, pour rompre une assemblée. Il réfléchissoit peu alors sur ce que la décence prescrit au souverain. Il alla en 1664, avec la dignité convenable, faire enregistrer ses édits. Fatigué des remontrances, il défendit en 1667, de lui en présenter jamais avant l'enregistrement. Les remontrances cessèrent; l'autorité royale s'exerça

de la maniere la plus vigoureuse & la plus prompte. Mais si elle venoit à se méprendre , à blesser les lois & les peuples , qui pouvoit prévenir le mal , en portant la vérité aux pieds du trône ?

Il est certain que Colbert soulagea les peuples , & augmenta considérablement la recette. La protection accordée au commerce , fut une source de richesses pour l'état. Les ports de Dunkerque & de Marseille , déclarés francs , se remplirent de vaisseaux & de marchandises. La compagnie des Indes , établie en 1664 , eut trop de succès , pour qu'on pût en prévoir les inconvéniens à venir. Les manufactures de glaces , de draps fins , d'étoffes précieuses , de superbes tapisseries , s'élevèrent en peu de tems avec des succès rapides. L'industrie françoise fit des merveilles , du moment qu'elle fut encouragée ; & toutes les nations devinrent en quelque sorte ses tributaires. La circulation augmenta sensiblement. Colbert réduisit l'intérêt au denier vingt , en 1665. Sulli l'avoit réduit au denier seize , Richelieu au dix-huit. Quelques raisonneurs prétendent aujourd'hui qu'une liberté entière vaudroit mieux.

Selon l'Auteur du siecle de Louis XIV, » le ministre Colbert ne fit pas tout ce

Commer-
ce florif-
sant,

Abus que
Colbert ne
put réfor-
mer.

Expor-
tation des
grains.

» qu'il pouvoit faire , encore moins ce.
 » qu'il vouloit. Les hommes n'étoient
 » pas alors assez éclairé ; & dans un
 » grand royaume il y a toujours de
 » grands abus. La taille arbitraire , la
 » multiplicité des droits , les douanes
 » de province à province , qui rendent
 » une partie de la France étrangère à
 » l'autre & même ennemie , l'inégalité
 » des mesures d'une ville à l'autre ,
 » vingt autres maladies du corps poli-
 » tique , subsisterent. La plus grande
 » faute qu'on reproche à ce ministre ,
 » est de n'avoir pas osé encourager l'ex-
 » portation des bleds. Toutes les autres
 » branches de l'administration étant flo-
 » rissantes , empêcherent Colbert de re-
 » médier au défaut de la principale.....
 » Cette faute , sentie par tous les ci-
 » toyens habiles , n'a été réparée par
 » aucun ministre pendant cent années
 » entières , jusqu'à l'époque mémorable
 » de 1764. (*ch. 30.*)

Questions
sur cet ob-
jet.

Pourquoi cette époque de la liberté
 du commerce des grains n'a-t-elle pas
 été heureuse jusqu'à présent ? pourquoi
 les peuples ont-ils tant souffert ? pour-
 quoi l'exportation a-t-elle été ensuite
 défendue ? faut-il l'attribuer aux mau-
 vaises récoltes , ou à des maneges pu-
 nissables , ou à quelque imperfection de

la loi ? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Mais le fait démontre que les plus belles spéculations ne garantissent point le succès, à moins que tout n'ait été prévu, & que la prévoyance n'ait assuré le remède à tout inconvénient possible. Il importe de bien raisonner : il importe d'avantage de bien agir.

Avec une bonne administration, ^{Ouvrages publics.} Louis XIV se vit d'abord en état, & d'imprimer le respect aux puissances étrangères, & de tout perfectionner dans son royaume. Non-seulement il embellit la capitale, qui fut pavée & éclairée magnifiquement ; mais il pourvut à la sûreté des habitans, par une police dont il n'y a pas d'exemple ailleurs. Les grands chemins, les ouvrages utiles, changerent la face des provinces. Dès 1664, fut commencé le canal du Languedoc, qui joint les deux mers séparées par des montagnes. Qu'il est beau de dompter ainsi la nature, & de l'assujettir au bonheur d'une nation !

Un objet plus important que tous les autres, étoit l'administration de la justice. Il y eut un conseil établi en 1666 ^{La législation rectifiée, mais imparfaitement.} pour réformer les lois. L'ordonnance civile parut en 1667. Le code des eaux & forêts, l'ordonnance criminelle, &c. suivirent successivement. Les duels, fé-

vèrement défendus , devinrent plus rares de jour en jour. Plusieurs abus funestes furent réprimés. S'il en resta encore un grand nombre , c'est qu'une législation gothique , née en quelque manière du hasard , des circonstances & de l'ancienne barbarie , presque sans principes raisonnés & uniformes , devoit être plutôt refondue entièrement (s'il étoit possible) que rectifiée en quelques points particuliers. Nul ouvrage humain n'exige tant de génie , tant de lumières , tant d'expériences & de sagesse. Les lois même d'Angleterre sont encore hérissées de ronces que la liberté n'a pu détruire.

Académies.

Des établissemens propres à fortifier la raison , & à lui soumettre un jour tous les préjugés , secondoient les vues du législateur. Il avoit établi en 1663 l'académie des inscriptions & belles-lettres. Celle des sciences fut établie en 1666. La société royale de Londres l'étoit depuis six ans : & le goût des belles-lettres ne permit pas aux François de l'égalér dans ce siècle , quoiqu'ils eussent quelques physiciens , quelques mathématiciens estimables. Des pensions & des gratifications accordées aux savans , même étrangers , faisoient déjà célébrer Louis avec emphase dans toute l'Europe.

Récompenses littéraires.

XIV. É P O Q U E. 333

Les muses & les arts ornerent bien-
 tôt sa cour. Ses fêtes superbes réunirent
 les agrémens de l'esprit, à tout ce qu'on
 pouvoit imaginer de plus somptueux :
 elles attiroient des admirateurs sans
 nombre ; & les curieux de chaque pays
 en payoient une partie , de l'argent
 qu'ils semoient dans le royaume. Celle
 de Versailles en 1664 fut l'époque du
 Turtuffe , ce chef-d'œuvre de Moliere ,
 qu'une cabale dévote s'efforça en vain.
 d'anéantir. Racine & Boileau ne tarde-
 rent pas à déployer leurs talens. Tout
 excitoit le génie. Mais il faut convenir
 que l'adulation ternit quelquefois sa juste
 reconnoissance. Louisaimoit à être flatté
 délicatement : ce fut un art cultivé avec
 trop de succès , & dont les fruits se
 changerent en poison.

Admiré ou loué dans toutes ses en-
 treprises, dans toutes ses actions, dans
 toutes ses démarches, dans toutes ses
 idées, le monarque ne fut pas tenir le
 juste milieu , où il eût été digne vérita-
 blement de tant d'éloges. Versailles en-
 gloutissoit ses richesses. La passion de la
 gloire & des conquêtes va l'exposer à
 de plus énormes dépenses. Colbert lui-
 même ne pourra y fournir , qu'en s'é-
 cartant des principes d'administration ,
 sur lesquels porte le bien de l'état.

Fêtes de
Versailles.

Grands
poètes.

Louis ;
flatté, doit
faire des
fautes.

É P O Q U E.
D E L O U I S X I V .

L I V R E S E C O N D .

*Depuis la guerre de 1667 , jusqu'à
celle de 1688 , après la ligue
d'Augsbourg.*

C H A P I T R E P R E M I E R .

*CONQUÊTES de la Flandre & de la
Franche - Comté. — Triple alliance.
— Paix d'Aix-la-Chapelle. — Siege
de Candie par les Turcs.*

Philippe
IV avoit
mal gou-
verné l'Es-
pagne.

PHILIPPE IV roi d'Espagne, étoit mort en 1665 : prince qui, avec des talens & des vertus, sembloit précipiter la ruine de sa monarchie ; parce que, livré aux plaisirs & à la paresse, gouverné par ses ministres ou ses flatteurs ; ne faisant & ne voyant rien par lui-même ; inspirant une mortelle langueur à ses sujets, loin de ranimer leur

X I V. É P O Q U E. 335

courage & leur génie ; ne remédiant à aucun des vices du gouvernement , il les rendit presque incurables , & en augmenta le nombre. Don Louis de Haro , ministre & favori estimable , étoit mort en 1661. On ne fut pas le remplacer.

Un prince de quatre ans , d'une Commen- santé foible , Charles II succède à la cemens du couronne de son pere. La reine ré- regne de Charles II.

gente , Marie-Anne d'Autriche , per-
sécuta don Juan , bâtard du feu roi ,
seul capable de gouverner. Elle aban-

donne tout aux préjugés de son con-
fesseur , le P. Nitard , jésuite allemand , Le P. Ni-
qu'elle mêt à la tête du conseil , après tard maître

l'avoir nommé grand-inquisiteur. On du gouver-
connoît l'arrogance de ce jésuite , par nement,

sa réponse à un grand , qui lui parloit
avec peu de soumission ; *C'est à vous*
à me respecter , moi qui ai tous les

jours votre Dieu entre mes mains , &
votre reine à mes pieds. Combien il

importe aux princes de ne pas con-
fondre les secrets de leur conscience
avec les affaires d'état ! Sous un tel mi-
nistre , tout doit nécessairement empi-
rer. Les ennemis en profiteront.

Quoique le traité des Pyrénées por- Préten-
tât une renonciation absolue de la reine tions de
de France , fille de Philippe IV , à Louis XIV
sur le Bra-
bant.

tous ses droits , à tous les états de son pere , renonciation renouvelée par son contrat de mariage ; Louis XIV vouloit cependant faire revivre une partie de ces droits , & s'assurer une partie de cette vaste succession. La cour de Versailles prétendit que le Brabant devoit revenir à Marie-Thérèse , comme fille aînée du premier lit ; en vertu d'une *dévolution* établie dans les Pays-bas , par laquelle les enfans du premier lit excluent ceux du second , mâles ou femelles également. Ce droit avoit lieu dans les successions particulieres. Regardoit-il les princes ? subsistoit-il après une renonciation solennelle ? grande matiere de procès , que les armes seules décident.

Ecrits de
part &
d'autres.

Les jurisconsultes & les théologiens , consultés par les deux cours , ne manquèrent pas de soutenir les deux contradictoires. De part & d'autre , on publia des écrits , afin de paroître juste. Dans un de ceux de la cour de France , se trouvent ces paroles mémorables :

Maxime
sur l'auto-
rité souve-
raine.

Qu'on ne dise pas que le souverain ne soit point sujet aux lois de son état ; puisque la proposition contraire est une vérité du droit des gens , que la flatterie a quelquefois attaquée , mais que les bons princes ont toujours défendue

défundue comme une divinité tutélaire de leurs états. (*) Heureuse la monarchie où le prince en effet obéit aux lois , & ne commande que par elles !

Mais c'étoit un grand malheur pour l'Europe , & même pour la France , que Louis , trop fier de son pouvoir , n'eût pas la modération qui devoit en régler l'usage ; & qu'ambitieux de conquêtes & de trophées , il ne prévît point les orages que ses succès attireroient infailliblement sur son royaume. Mazarin l'avoit nourri d'idées flatteuses d'agrandissement. Le marquis de Louvois , son ministre de la guerre , brûloit de se signaler par des entreprises favorables à sa propre ambition. L'intérêt du ministre s'accordant avec les desirs & les préjugés du prince , on devine l'issue de cette affaire.

Il ne restoit aucun frere au roi d'Espagne. Sa couronne paroissoit de loin un héritage à disputer , & la politique est peu scrupuleuse. M. de Voltaire parle d'un traité secret , aujourd'hui déposé au Louvre , par lequel les cours de France & de Vienne convinrent déjà d'un partage. L'empereur Léopold consentoit que Louis se mît en possession

Louis trop
disposé à
la guerre.

Traité secret pour
le partage
de la succession
d'Espagne

(*) Défense des droits de la reine.

des Pays-bas , à condition que l'Espagne lui reviendrait après la mort de Charles II. Il prit des précautions extraordinaires pour que personne n'eût connoissance de ce traité , dont l'instrument , sans copie , enfermé dans une cassettes de métal , devoit être entre les mains du grand-duc de Toscane. De semblables secrets se dévoilent tôt ou tard.

1667.
Conquêtes de
Flandre.

D'excellentes troupes bien disciplinées , des préparatifs immenses , des magasins sur la frontière , deux ministres habiles & plein d'émulation , un Turenne pour général : avec ces avantages , Louis marchoit à une conquête infailible. Il prend Charleroi , Ath , Tournai , Furnes , Armentières , Courtrai , Douai , presque en se montrant. Lille , bien fortifiée , & ayant une garnison de six mille hommes , ne soutient que neuf jours de siège. Louvois conseilla de mettre des garnisons dans ces places , & le célèbre Vauban les fortifia. Sa nouvelle méthode de fortifications rasantes surpassoit tout ce que l'art du génie avoit inventé.

1668.
Conquête
de la Fran-
che-Com-
té.

A peine le roi s'est-il délassé des fatigues de cette campagne , qu'il va , au cœur de l'hiver , conquérir la Franche-Comté ; province qui dépendoit du

gouvernement de Flandre , ou plutôt qui se gouvernoit comme une espece de république , sous la domination espagnole , & qui étoit fort attachée à ses souverains , parce qu'ils la ménageoient , & ne touchoient point à ses privilèges. Les prince de Condé , gouverneur de Bourgogne , avoit proposé le plan de l'expédition. Louvois , jaloux de Turenne , saisit ce plan avec ardeur. On employa quelques manœuvres secrètes pour accélérer le succès des armes : on trouva des traîtres ; & où n'en trouve-t on pas avec de l'argent ? Condé s'empare tout-à coup de Besançon & de Salin. Le roi force Dole en quatre jours. En trois semaines , toute la province est conquise au mois de février. Besançon , auparavant ville impériale , avoit été cédée à l'Espagne , en 1652 , pour Franckendhal.

Dans cette double conquête , Louis ^{Conduite du roi à l'armée.} montra un courage prudent , tel que le demandoient les conjonctures. Sa présence animoit assez les troupes. Les uniformes , qu'il leur avoit le premier donnés , étoient une distinction utile aux régimens. Les récompenses , distribuées à propos , inspiroient la plus vive émulation. Mais le monarque portoit dans les armées son faste & son ^{Trop de} luxe.

luxu. Exemple dangereux pour l'avenir. Les généraux devoient l'imiter , sans doute ; les simples officiers , imiter-ensuite plus ou moins les généraux , & ainsi des autres. De-là combien d'inconvéniens ! La mollesse asiatique pouvoit pénétrer dans les camps françois.

L'Espagne reconnoît l'indépendance du Portugal.

La cour de Madrid , qui , sous le gouvernement d'un jésuite , perdoit si honteusement ses provinces , se vit obligée de reconnoître enfin l'indépendance du Portugal. Elle finit une guerre de vingt-six ans , aussi humiliante pour l'Espagne que celle des Provinces-unies. Les Portugais venoient de détrôner Al-

Alphonse VI (l'Impuissant) détrôné.

phonse VI, prince imbécille & furieux. Don Pedre , son frere , avoit pris sa place , avec le simple titre de régent. Il épousa la reine , dont le premier mariage fut déclaré nul , sous prétexte d'impuissance du roi ; & le pape autorisa cette union. En d'autres tems , on auroit été plus difficile : car Alphonse , déclaré impuissant , avoit un bâtard.

Triple alliance pour arrêter Louis.

Cependant les succès de Louis XIV alarmoient les nations. L'Angleterre sur-tout en craignoit les suites ; & la Hollande trembloit de n'avoir plus de frontière. Ces deux puissances , reconciliées à peine , s'unirent par un traité

qui fut conclu presque en un moment. Le chevalier Temple , ambassadeur à la Haie , & le grand pensionnaire de Wit , étoient au-dessus de la politique vulgaire , hérissée de chicanes & d'artifices. Ils alloient sans détour au bien commun. La triple alliance (car la Suede y accéda) eut pour objet , d'obliger Louis à faire la paix avec l'Espagne , & à renoncer de nouveau aux droits de la reine , en gardant une partie de ses conquêtes. De Wit osa faire signer ce traité par les états-généraux , Démarche hardie de Wit. sans attendre le consentement des provinces & des villes. C'étoit le cas où les lenteurs du gouvernement pouvoient devenir funestes. *Nous en parlerons dans six semaines* , avoit dit l'ambassadeur de France , au sujet de la ligue projetée. Tant il comptoit sur les moyens de la rompre , avant que les formalités ordinaires fussent remplies.

Le fier conquérant s'arrête alors de lui-même. Il propose la paix , & dissimule son chagrin. Ce monarque voit un bourguemestre d'Amsterdam , Van-Beuning , républicain inflexible , venir heurter en quelque sorte sa hauteur impérieuse , & négocier avec ses ministres sans crainte & sans complaisance. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du*

roi ? disoit on un jour à ce Hollandois. *J'ignore ce que le roi veut*, répondit-il ; *je considère ce qu'il peut*. En un mot , Van-Beuning régla les conditions.

Traité d'Aix-la-Chapelle. On signa le traité à Aix-la-Chapelle. Louis garda la Flandre ; rendit la Franche-Comté , confirma le traité des Pyrénées ; mais il conserva son ressentiment.

Le P. Nitard révolte don Juan d'Autriche. Délivrée d'une guerre si dangereuse , l'Espagne ne fut pas encore tranquille. La régente , ou plutôt son P. Nitard , maltraitoit l'homme qu'il importoit le plus de ménager. Don Juan d'Autriche , poussé à bout , se révolte , soulève l'Arragon & la Catalogne , & force la reine à se séparer du jésuite. Elle l'envoie en qualité d'ambassadeur à Rome , où il devint cardinal. Le gouvernement fut partagé entre la régente & le prince. L'incapacité orgueilleuse du confesseur avoit bouleversé la monarchie : grande leçon , de laquelle on profita peu.

Boucaniers ou flibustiers redoutables à l'Espagne. En même tems un terrible fléau désoleoit les Espagnols en Amérique. Des pirates sans lois , sans mœurs , sans religion , comptant pour rien la vie au prix de la liberté , également intrépides & féroces , connus sous le nom de *boucaniers* ou de *flibustiers* ; Anglois ,

François , mêlés ensemble , s'étoient emparés de l'île de la Tortue , près de Saint-Domingue. Avec de simples canots , ils attaquoient , ils prenoient des vaisseaux considérables. Rien ne résistoit à leur fougue désespérée. La haine mortelle qu'ils avoient jurée aux Espagnols , les rendoit plus qu'hommes pour leur nuire. Sous la conduite d'un Anglois , nommé Morgan , six cents , ou tout au plus mille flibustiers , tentèrent l'attaque de Porto Bello , ville forte , défendue par une bonne garnison , & qui renfermoit d'immenses richesses. Ils escaladerent & prirent la citadelle. La ville se racheta pour environ un million de piastres. (1669.) Leur audace alla toujours croissant : on en rapporte des traits héroïques. Mais n'ayant ni principes , ni prudence , ni gouvernement , & se livrant à tous les excès imaginables , ils devoient enfin être dissipés , lorsque l'Espagne sortiroit de sa honteuse léthargie.

Après le traité d'Aix-la-Chapelle , la France continue d'acquérir autant de force que de splendeur. Son commerce s'étend avec sa marine ; Colbert & Louvois travaillent à l'envi pour la gloire du monarque. Ce royaume excite l'admiration , ainsi que la jalousie

trois ans de siège. François Morosini, Les Turcs prenent cette place. depuis doge de Venise, capitaine général de la flotte, immortalisa son nom dans cette guerre; & Montbrun, françois, qui commandoit l'armée de la république, partagea la gloire du Vénitien. Le grand-visir Cuprogli, distingué par ses talens, fit usage des parallèles dans les tranchées. Un ingénieur italien en fut l'inventeur. Les Turcs suivirent alors les premiers une méthode, qu'on a généralement adoptée comme très-utile.

C H A P I T R E I I.

Guerre avec la Hollande pour de mauvaises raisons. — Louis XIV la réduit aux extrémités en 1672. — Mouvemens de l'Europe contre lui. — Il perd bientôt ses conquêtes.

LOUIS XIV étoit irrité de cette triple alliance, qui avoit suspendu le cours de ses rapides conquêtes. Il ne pouvoit la pardonner aux Hollandois. Louis veut se venger des Hollandois. Après les avoir généreusement secourus, & contre l'Angleterre, & contre l'évêque de Munster, Bernard de Galien, prélat guerrier & entreprenant,

346 HISTOIRE MODERNE.

il regardoit comme un attentat, comme une injure, leurs efforts politiques pour arrêter son ambition. Enfin, il vouloit se venger & conquérir.

Ses mesures.

Dans le dessein de subjuguier la Hollande, il prit toutes les mesures qu'auroit exigées l'entreprise la plus hardie. Alliances, préparatifs de guerre, profond secret & activité vigoureuse, tout parut assurer l'exécution.

Situation critique du roi d'Angleterre.

Il importoit principalement de gagner le roi d'Angleterre ; & l'on y réussit. Charles II n'avoit qu'une foible autorité. Les Anglois en général étoient mécontents. Les haines de religion, encore très-vives, nourrissoient leur inquiétude. D'une part, les Presbytériens, vexés par les lois, murmuroient de la persécution, que ce prince n'approuvoit point ; de l'autre, les Anglicans s'indignoient de la tolérance qu'il vouloit procurer aux Catholiques ; & le duc d'Yorck, son frere, ayant embrassé la foi romaine, les sectes se réunissoient pour attaquer le *papisme*. Sans économie, les besoins de la couronne renaissent toujours. Le parlement lui accordoit peu, afin de le tenir en bride. Plus Charles éprouvoit de gêne, plus il prenoit le goût de l'autorité absolue. Cinq nouveaux ministres for-

moient son conseil , auquel on donna ^{La cabale, nouveau} le nom de *cabale*. Sa confiance en eux ^{ministres} venoit de ce qu'ils entroient dans les passions. Le projet de s'unir avec la France , de se ménager ainsi de puissans secours , de régner ensuite avec un pouvoir arbitraire , sortit , vraisemblablement , de ce conseil : système tout-à-fait conforme au génie du duc d'Yorck , qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du roi.

Telles étoient les dispositions de la cour de Londres , quand Louis XIV ^{1670. Louis engage Charles II dans une ligue} préparoit une négociation singulière avec elle. Madame , épouse du duc d'Orléans , sœur de Charles II , princesse charmante & pleine d'esprit , fut le négociateur qu'il employa. Pour ne donner aucun soupçon , il fait un voyage pompeux à Dunkerque & dans ses conquêtes de Flandre. La reine , toutes les princesses l'accompagnent. Madame a une raison plausible de visiter son frere. Elle passe le détroit ; Charles vient la recevoir à Cantorbéry. Les fêtes & les plaisirs couvrent le secret d'état. On conclut une trêve contre la Hollande. A son retour , la jeune princesse meurt tout-à-coup d'une mort violente , sans que les affaires changent de face. Elle avoit laissé à Charles une demois-

selle de sa suite , dont il fut toujours amoureux , & qu'il fit duchesse de Portsmouth. C'étoit encore une chaîne pour captiver ce prince voluptueux & imprudent. De quoi ne se sert pas la politique ?

L'empereur, l'Allemagne & la Suede abandonnent la Hollande. L'empereur Léopold avoit révolté les Hongrois , en violant leurs privilèges , en persécutant pour le fait de religion : deux fautes qui sembloient héréditaires dans la maison d'Autriche , malgré tant de funestes expériences. Sous prétexte d'une conspiration , réelle ou supposée , il s'emparoit de toutes les places de Hongrie. Occupé de ses propres affaires , & n'aimant pas les Hollandois , il se prêta aux vues de la France. On s'assura de tous les princes d'Allemagne , excepté l'électeur de Brandebourg. On regagna la Suede. On ne craignoit point l'Espagne. On croyoit enfin toucher au moment de subjuguier une république sans défense.

Prétextes pour la guerre. Il n'y avoit aucune raison solide de l'attaquer : ce n'étoient que des plaintes & des prétextes. Une médaille où la Hollande se vançoit d'avoir assuré les lois , épuré la religion , secouru , défendu & réconcilié les monarques , vengé la liberté des mers , affermi la tranquillité de l'Europe : cette mé-

daille orgueilleuse , telle qu'on en a frappé dans tous les pays , peut - être avec moins de fondement , étoit un des principaux griefs , comme si elle avoit causé des usurpations sur les couronnes. Le coin en fut brisé par les Hollandois. Mais Louis & Charles avoient pris leur résolution , & ils déclarèrent la guerre.

Pour le malheur de la république , Deux partis dans la république. deux factions la divisoient. Jean de Wit & son frere Corneille , partisans rigide de la liberté , avoient fait exclure formellement le jeune prince d'Orange , Guillaume III , du stathoudérat aboli en 1650 , après la mort de son pere Guillaume II. Une preuve que ces illustres citoyens agissoient par des sentimens patriotiques , c'est que le pensionnaire avoit procuré au prince la meilleure éducation , pour le rendre capable de servir l'état dans toutes les circonstances : il s'étoit donc exposé à être un jour sa victime , si Guillaume , avec beaucoup de mérite , se livroit à l'ambition ou à la vengeance , plutôt qu'au zele républicain. Agé de vingt-un ans , ce prince joignoit à des qualités sublimes une ambition ardente & réfléchie. Il aspirait à la dignité de ses ancêtres : il avoit un parti nombreux ; & la dis-

corde intestine augmentoit les dangers extérieurs.

De Wit
avoit né-
gligé les
troupes de
terre.

On blâme Jean de Wit d'avoir négligé les troupes de terre , en donnant tous ses soins à la marine. Il est certain que la Hollande étoit aussi foible d'un côté, que redoutable de l'autre. La mer sembloit être son élément. Ne prévoyant pas une invasion soudaine , si peu vraisemblable , le grand pensionnaire s'étoit livré tout entier aux objets les plus importants pour sa république. Mais trop de sécurité devient funeste tôt ou tard. La sûreté des états consiste à prévoir les dangers possibles , & à se tenir prêt aux événemens.

1672.
Passage du
Rhin.

Louis s'avance , avec toutes ses forces , avec ses plus célèbres capitaines , contre ce petit état qui ne peut lui opposer que de mauvaises troupes mercenaires. Il passe le Rhin presque sans péril , le 12 juin. Le fleuve étoit bas ; la cavalerie eut peu d'espace à nager , & le canon foudroyoit le rivage. Deux régimens qui le défendoient , disparurent d'abord , & l'infanterie passa tranquillement avec le roi , sur un pont de bateaux. Cette action brillante , célébrée comme un prodige , étoit hardie , sans doute , & glorieuse ; mais la renommée & la flatterie y ajoutèrent un

éclat , que l'impartialité de l'histoire affoiblit beaucoup.

En moins de trois mois , les provin-
ces d'Utrecht , d'Overÿssel , de Guel-
dres , furent conquises , avec plus de
quarante places fortifiées. Amsterdam
voyoit presque l'ennemi à ses portes.
Cependant l'amiral Ruyter combattit
glorieusement les flottes angloise &
françoise , réunies près de Solebay : le
duc d'Yorck essuya un feu si terrible ,
qu'il fut contraint de changer de vais-
seau. Quoique cette bataille navale ,
sans rien décider , comme tant d'autres ,
soutint l'honneur du pavillon hollan-
dois , la république ne s'en croyoit pas
moins perdue. Quelques maraudeurs
parurent à une lieue de la capitale. On
auroit ouvert les portes , s'ils eussent
été en plus grand nombre.

Selon M. de Voltaire , dont j'em-
prunterai ici les paroles , pour ne rien
perdre d'un détail intéressant , « les plus
» riches familles , les plus ardentes
» pour la liberté , se préparoient à
» fuir aux extrémités du monde , &
» à s'embarquer pour Batavia. On
» fit le dénombrement de tous les
» vaisseaux qui pouvoient faire ce voya-
» ge , & le calcul de ce qu'on pouvoit
» embarquer. On trouva que cinquante-
» mille familles pouvoient se réfugier

Trois provin-
ces
conquises
d'abord.

Bataille de
Solebay.

La Hollan-
de sur le
point de
périr.

» dans leur nouvelle patrie. La Hol-
 » lande n'eût plus existé qu'au bout des
 » Indes orientales : ses provinces d'Eu-
 » rope qui n'achètent leur bled qu'avec
 » leurs richesses d'Asie ; qui ne vivent
 » que de leur commerce , & , si on
 » l'ose dire , de leur liberté , auroient
 » été presque tout-à-coup ruinées &
 » dépeuplées. Amsterdam , l'entrepôt
 » & le magasin de l'Europe , où deux
 » cent mille hommes cultivent le com-
 » merce & les arts , seroit devenue
 » bientôt un vaste marais. Toutes les
 » terres voisines demandent des frais
 » immenses & des milliers d'hommes
 » pour élever leurs digues : elles eussent
 » probablement à la fois manqué d'ha-
 » bitans comme de richesses , & au-
 » roient été enfin submergées , ne lais-
 » sant à Louis XIV que la gloire dé-
 » plorable d'avoir détruit le plus singu-
 » lier & le plus beau monument de
 » l'industrie humaine. » Et voilà pour-
 » tant ce que les poètes , les orateurs ,
 » peut-être les historiens , eussent orné de
 » toutes les fleurs de la flatterie la plus
 » éloquente !

Elle de-
 mande la
 paix.

Dans une si affreuse situation , Jean
 de Wit détermine les états-généraux à
 demander la paix , malgré le prince
 d'Orange , qu'on avoit fait général &

amiral, sans lui donner part au gouvernement. Leurs députés implorent la clémence du vainqueur, & sont reçus par Louis avec une hauteur insultante. On prescrit des conditions intolérables. On exige tout le pays au-delà du Rhin, & des places au centre de la république; le rétablissement de la religion romaine; une ambassade extraordinaire tous les ans, pour se reconnoître redevable au roi de la liberté, &c. Louis, enivré de ses victoires, ne prévoyoit pas l'inconstance de la fortune, qui pouvoit le réduire un jour à s'humilier devant ceux qu'il opprimoit. Comment le traiteront ils alors ?

Au retour des députés, à la nouvelle des conditions, la terreur se change en désespoir, & le désespoir ranime le courage républicain. La populace furieuse oublie les services de Witt, leur impute les malheurs présents, les massacre, les met en pièces, avec cette rage horrible dont on voit par-tout quelque exemple. Mais les magistrats s'occupent du bien public, en citoyens intrépides & vertueux. Le jeune prince d'Orange, créé enfin stadthouder, est la principale ressource de l'état. *J'ai un moyen sûr*, dit-il *de ne jamais voir la ruine de ma patrie : je*

Condi-
tions into-
lérables.

Désespoir

Massacre
des de Wit

Guillaume
stadthouder

mourrai dans le dernier retranchement.

On perce les digues pour se submerger. Pour écarter l'ennemi , on s'expose à être submergé : on perce les digues de la mer. Amsterdam , les villes & les campagnes voisines sont dans les eaux. L'amour de la liberté , la haine de l'oppression , rendent supportable tout ce que l'on peut souffrir en pareille circonstance. Guillaume anime les citoyens , & leur annonce les secours de l'Europe , qu'il sollicite efficacement.

L'Europe venue en faveur de la Hollande. En effet , l'Europe devoit ouvrir les yeux sur l'ambition de Louis XIV. On se voyoit menacé des mêmes entreprises , qui avoient fait craindre & haïr la puissance autrichienne. L'Angleterre frémissait du pernicieux système de son roi , Charles II. L'électeur de Brandebourg se déclara ouvertement , promit vingt mille hommes aux Hollandois , & engagea l'empereur Léopold à leur en donner vingt quatre mille. Le Danemarck & presque toute l'Allemagne entrèrent dans cette ligue. L'Espagne suivit bientôt leur exemple.

Fautes du conquérant , qui fut un mauvais conseil. Si le conquérant avoit fondu sur la capitale , lorsqu'on y étoit accablé par la terreur ; si au lieu de disperser les troupes dans les places conquises , comme son ministre Louvois l'y décida , il avoit démoli les fortifications , suivant

L'avis de Condé & de Turenne, qui disoient, que des armées valaient mieux que des garnisons pour subjuguier un pays ; enfin, s'il n'avoit pas laissé à la Hollande le tems de respirer, & au stathouder le tems d'agir, cette expédition auroit été moins infructueuse. Une faute dans la guerre, dans la politique, renverse souvent les projets les mieux concertés. Aussi les fautes commises font-elles une des meilleures leçons de l'histoire.

L'orage qui se formoit n'empêcha point Louis XIV de prendre la ville de Maestricht en personne. Cette importante place lui ouvroit la communication avec ses conquêtes. Mais le général Montécuculli, arrêté long-tems aux bords du Rhin par Turenne, joignit enfin les Hollandois. Le prince d'Orange s'empara de Bonn : il avoit formé des soldats en exerçant la plus rigoureuse discipline. D'un autre côté, Louvois, ministre impitoyable, fit dégrader ignominieusement un bon officier, qui avoit rendu Naerden après un combat de cinq heures. Naerden étoit la première place rendue. S'imaginoit-on qu'un exemple injuste de sévérité fauveroit les autres ? & que par la crainte de la honte le François deviendrait in-

1673.

Il com-
mence à
perdre ses
avantages.

Sévérité
injuste de
Louvois.

vincible , plus que par le sentiment de l'honneur ? Cet officier continua de servir en qualité de volontaire , & se fit tuer l'année suivante.

On évacue
les con-
quêtes.

Avec tant d'ennemis à combattre , il étoit impossible de garder les trois provinces conquises : on les rançonna , & on les évacua. Quels sentimens devoient inspirer alors les monumens de la conquête , entre autre l'arc de triomphe de la porte de Saint-Denis ! Louis commençoit à éprouver que l'ambition est bien trompeuse. Ruyter , dans trois batailles navales , au mois de juin 1673 , avoit eu la gloire de résister aux forces maritimes de l'Angleterre & de la France , sans être vaincu ; & la Hollande se montroit formidable sur l'Océan , comme si elle n'eût rien perdu ailleurs.

Les Anglois in-
quietent
Charles II.

Enfin les Anglois , dont le système politique ne pouvoit se concilier avec celui de la cour , indignés de servir aux projets dangereux de Louis XIV , inquiétoient Charles II de manière à rendre la paix absolument nécessaire. Le parlement même s'éleva contre une ancienne déclaration d'indulgence , qui suspendoit les lois pénales au sujet de la religion. Le roi rompit de sa propre main le sceau de cet acte. Il se vit encore obligé de consentir au fameux ser-

XIV. É P O Q U E. 357

ment du *Test*, par lequel la doctrine catholique de la transsubstantion étoit ^{Serment} du *Test*. formellement proscrite. Quiconque exerceroit un office dans l'état, devoit prêter ce serment; & le duc d'Yorck fut contraint de quitter la charge d'amiral. Charles, voyant l'administration exposée à la censure parlementaire, & ne pouvant espérer de nouveaux subsides, ^{Charles fait la paix avec la Hollande.} se hâta de faire la paix, en 1674. La Hollande lui promit une somme d'environ trois cents mille livres sterling. Lui seul profita de cette guerre, qui avoit été un grand fardeau pour la nation. Il s'excusa auprès de Louis, conserva ses liaisons avec la France, & laissa même dix mille hommes à son service.

C H A P I T R E I I I.

Suite de la guerre de Hollande, devenue presque générale. — Louis XIV est triomphant. — Il impose les conditions de paix à Nimegue en 1678.

UNE guerre entreprise avec si peu de raison, & commencée avec tant de vigueur & de succès, pouvoit devenir funeste à la France. De tous ses alliés, ^{1674. Presque toute l'Europe contre Louis.} il ne lui resta bientôt que la Suede.

L'empereur , avec une grande partie de l'Empire , l'Espagne , le Danemarck , étoient ses ennemis comme la Hollande. Cependant on avoit des ressources infinies , & dans l'autorité du roi , & dans l'habileté des ministres & des généraux , & dans l'ardeur de la nation accoutumée à la victoire , & dans les richesses que le commerce & l'industrie répandoient de toutes parts. Louis devoit encore triompher ; mais ses triomphes étoient une sorte de poison lent , qui devoit miner le corps politique.

Il s'empare encore une fois de la Franche-Comté.

Il alla en personne conquérir pour la seconde fois la Franche-Comté , que le ministère espagnol abandonnoit presque à elle-même. On voulut trop tard y envoyer du secours : les Suisses refuserent le passage. Besançon ne coûta que neuf jours de siège , & toute la province fut soumise en six semaines. Le conquérant lui confirma ses privilèges , sans effacer néanmoins le souvenir d'un gouvernement plus doux que le sien.

Sujets d'animosité en Allemagne.

L'empereur Léopold avoit fait arrêter à Cologne , dans le tems même qu'on y négocioit , le comte de Furstemberg , comme favorisant Louis XIV. Cette violence , d'autant plus inexcusable que le corps germanique ne s'étoit pas encore déclaré , augmentoit l'ani-

XIV. É P O Q U E. 359

mosité des partis , & ne laissoit aucune espérance de paix. L'électeur palatin , à qui la France avoit rendu de grands services , se ligua contre elle avec l'empereur : autre motif de haine & de vengeance. Aussi la crauté se mêla-t-elle aux opérations militaires.

Turenne commandoit sur le Rhin une armée de vingt mille hommes. C'est avec de petites armées que ce général fit toujours de grandes choses. Il bat à Sintzheim les Impériaux, commandés par ce vieux duc de Lorraine , Charles IV , si souvent malheureux à cause de son inconstance , & dépouillé alors de ses états pour une nouvelle infidélité. Le vainqueur se jette sur le palatinat : il y porte la désolation ; il réduit en cendres deux villes & vingt-cinq villages ; car le ministère otdonnoit ces barbaries. On raconte qu'ayant reçu un cartel de l'électeur désespéré , il répondit , que depuis qu'il avoit l'honneur d'être général des armées de France , il ne se battoit qu'à la tête de vingt mille hommes.

Condé en avoit quarante-cinq mille en Flandres , contre un nombre fort supérieur. Il attaqua le prince d'Orange à Senef près de Mons , & eut trois chevaux tués sous lui. Le champ de bataille

Turenne
dévaſte le
Palatinat.

Bataille
ſanglante
& inutile
de Senef.

fut couvert ; selon le rapport des curés ; de vingt-cinq mille morts , quoique la victoire restât indécise. Ce champ de bataille devroit être l'école des princes qui ont la fureur d'aimer la guerre.

Dernieres
campagnes de
Turenne.

Quand on seroit assez inhumain pour ne pas regretter la multitude des victimes inconnues, on regrettera bientôt la perte d'un grand homme tel que Turenne. Ses deux dernieres campagnes sont le prodige de la science militaire , consacrée à la défense de l'état. Plus de soixante mille Impériaux ont passé le Rhin. Il n'a que le tiers de ce nombre : il sauve cependant l'Alsace & la Lorraine ; il remporte plusieurs victoires ; il dissipe les ennemis ; il les oblige de repasser en Allemagne , toujours en suivant son génie , contre les ordres du ministre , qui vouloit le maîtriser.

Il passe le Rhin à son tour. On lui oppose Montécuculli , général digne d'être son émule. Pendant deux mois, ils font à l'envi des marches & des campemens admirables ; prévoyant les projets l'un de l'autre , jamais surpris , faisant toujours le moindre avantage. Turenne se disposoit à une bataille , & croyoit toucher au moment de vaincre : il est tué d'un coup de canon près de Sasbach. Le même boulet emporte le bras

1675.

Il a en tête
le général
Montécuculli.

XIV. É P O Q U E. 361

bras du marquis de Saint-Hilaire , qui voyant son fils fondre en larmes , lui dit : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer , c'est ce grand homme.* On croiroit entendre un Régulus Les François , commandés par le comte de Lorges , font une retraite honorable , & résistent aux efforts de Montécuculli. Mais celui-ci pénètre en Alsace , & il ne repasse le Rhin que devant le prince de Condé. Ce fut la dernière campagne du prince françois & du général autrichien.

Le maréchal de Créqui ayant atta- Campagnes du maréchal de Créqui,
qué témérairement une armée supérieure qui assiégeoit Treves , fut défait à Confarbrick. Instruit par l'expérience & l'infortune , il se montra depuis aussi prudent que courageux. Treves , où il se jetta , lui quatrième , le vit résolu de périr plutôt que de capituler. Un lâche & insolent officier capitula sur la breche ; la garnison séditieuse voulut arracher le consentement du maréchal : il préféra de tomber entre les mains de l'ennemi. Racheté de sa prison , il fit deux campagnes , (en 1677 & 1678) où il parut animé du même esprit que Turenne. Le jeune duc de Lorraine , Charles V , neveu & héritier de Charles IV , s'étant rendu maître de Philippsbourg , étant à la tête de soixante mille

hommes , ne put jamais ni le surprendre , ni le forcer , ni pénétrer en Lorraine , ni l'empêcher de prendre Fribourg.

Confusion dans les événemens militaires. Si je suivois les événemens de la guerre , & que je voulusse les arranger sous leurs dates , je ne ferois qu'une gazette stérile & ennuyeuse. On trouve par-tout ces faits accumulés , qui s'effacent les uns les autres. Je crains d'en trop dire , même en me bornant aux plus remarquables. Tachons du moins de les fixer dans l'esprit par quelque idée qui serve à l'instruction. Des mots sans idées ne servent à rien.

Révolte en Sicile contre l'Espagne. Tandis que l'Espagne faisoit la guerre pour les Hollandois , ses anciens ennemis , le gouvernement espagnol étoit toujours le plus mauvais de l'Europe. Le Sicile , accablée sous le poids du despotisme , se révolte en 1674 ; & Messine , jusqu'alors fidelle , en donne l'exemple elle-même. Louis XIV y est proclamé , après une victoire navale remportée par les François. Charles II , majeur en 1675 , rappelle don Juan d'Autriche , que la reine régente persécutoit depuis le commencement. Mais il le disgracie aussi tôt , & se livre , par le conseil de la reine , à Valenzuela , poète intrigant , d'une naissance obscure , déjà élevé aux premières places de

Valenzuela le mauvais ministre espagnol.

la cour. Ce nouveau ministre donne des fêtes , des comédies ; amuse & corrompt le peuple ; dissipe les finances en frivolités pompeuses ; & néglige l'administration , dont il ignore les premiers principes. Le P. Nitard étoit moins indigne de gouverner.

On est réduit à demander le secours des Hollandois , pour défendre ou recouvrir la Sicile. Ruyter & Duquesne vers la Sicile. Ruyter passe dans la Méditerranée avec une flotte. Duquesne, son émule , le combat deux fois. La seconde bataille coûte la vie à Ruyter , l'un des plus grands hommes de son siècle , qui, de simple mousse , étoit devenu le héros & le défenseur de sa patrie. Le mérite seul avoit fait aussi la fortune de Duquesne. Il attaqua encore les ennemis , Hollandois & Espagnols : il remporta la victoire ; & cependant Messine fut évacuée deux ans après , en 1678. Messine évacuée en 1678. Ces efforts étonnans de marine , joints à tant d'autres dépenses ruineuses , amenoient Louis XIV au point de ne pouvoir soutenir ses entreprises. D'ailleurs le ministre d'Espagne n'étoit déjà plus le même. Charles II avoit fait enfermer sa mere dans un couvent ; Valenzuela avoit été relégué aux Philippines ; & don Juan étoit devenu premier ministre.

Les grands succès de la France furent

Conquêtes de Louis en Flandre. dans les Pays-bas , où elle portoit principalement ses forces. Louis aimoit la guerre de sieges , parce qu'il ne pouvoit manquer d'y réussir , avec un Louvois & un Vauban , avec des armées si bien pourvues & si redoutables. Il prit en personne Condé , Bouchain , Valenciennes , Cambrai , Gand , Ipres. La prise

Prise de Valenciennes plus remarquable. de Valenciennes est remarquable par une circonstance glorieuse. Contre l'usage établi , Vauban propose d'attaquer en plein jour ; il prouve que le sang du soldat en sera plus ménagé , l'ennemi plus aisé à surprendre ; que les lâches seront forcés de bien faire ; qu'il y aura donc & moins de risque & plus d'avantage. Cet avis l'emporte sur celui de cinq maréchaux , de Louvois même , & l'événement le justifie. L'audace des mousquetaires , qui s'élancent rapidement d'un ouvrage à l'autre , qui néanmoins se conduisent avec précaution , force la ville à se rendre avant que le roi sache qu'on est maître des dehors. La garnison nombreuse est prisonnière. Dans ces sortes d'affaires , le François n'a point d'égal.

Boileau & Racine, historio-graphes & auteurs.

Au retour de sa campagne brillante de 1677 , Louis dit à Boileau & à Racine , ses historiographes : *Je suis fâché que vous ne soyez pas venus à cette dernière campagne ; vous auriez vu la*

XIV. É P O Q U E. 365

guerre , & votre voyage n'eût pas été long. (On étoit encore au mois de mai)
Votre majesté , répondit Racine , *ne nous a pas laissé le tems de faire faire nos habits.* Voilà les flatteries délicates que savouroit le conquérant. Elles l'environnoient des fumées de la gloire , & déroboient à ses yeux les maux futurs. Deux grands poëtes , choisis pour ses historiens , auroient fait de son histoire un panégyrique , s'ils l'eussent composée , comme leurs titres & leurs pensions les y obligeoient ; ou bien ils se feroient démentis. Croira-t-on que Boileau , après son épître sur le passage du Rhin , auroit pu donner une idée juste de la guerre de Hollande ?

Quelqu'habile & courageux que fût le prince d'Orange , il éprouva toujours la supériorité des armes françoises. Il avoit levé le siege de Maestricht en 1676. On doit répéter le mot de Calvo, intrépide catalan , qui commandoit dans la ville : *Je n'entends rien à la défense d'une place* , dit-il à ses ingénieurs ; *tout ce que je fais , c'est que je ne veux pas me rendre.* L'année suivante , Guillaume voulut sauver Saint-Omer , assiégée par le duc d'Orléans. Mais il perdit la bataille de Cassel , & la ville fut prise. Le duc d'Orléans eut un cheval tué sous

Le prince
d'Orange
malheureux
à la guerre.

Il est battu
à Cassel par

le duc d'Orléans.

lui, & donna des preuves de bravoure, qu'on ne pouvoit guere attendre de ses mœurs efféminées. Telle étoit la force de l'exemple, & l'impulsion de la gloire. Le roi, dit-on, en conçut de la jalousie. Ce fut du moins la dernière fois qu'il mit son frere à la tête d'une armée.

Pertes de la Suede.

Ce monarque étoit victorieux partout, tandis que les Suédois, ses alliés, perdoient la principauté de Verden, la Poméranie, presque toutes leurs possessions en Allemagne. L'électeur de Brandebourg & le Danemarck dépouilloient

Négociations de Nimégue.

une puissance qui avoit si long-tems accablé l'empire. Cependant on négocioit à Nimégue. L'intérêt divisa les ennemis. La France imposa les conditions de paix, & il fallut les accepter.

1678.
Paix avec la Hollande séparément.

Les Hollandois se détacherent de la confédération pour leur avantage particulier. La guerre s'étoit allumée contre eux, & les avoit presque détruits en une seule campagne; mais depuis 1674, ayant su l'éloigner de leurs provinces, ils ne la faisoient plus qu'en qualité d'auxiliaires. Etrange révolution! ils ne perdent rien. On leur restitue Maestricht, la seule place qui restât à Louis XIV de tant de conquêtes.

Bataille de Mons, après le traité.

Ici l'ambitieux prince d'Orange, trop opposé à la paix, n'ignorant pas qu'elle

XIV. ÉPOQUE. 367

étoit conclue , ou sur le point de l'être , se signale d'une manière odieuse. Avec toutes ses troupes , il attaque le Maréchal de Luxembourg près de Mons. Ce digne élève du grand Condé est surpris , mais non vaincu : il a même de l'avantage. La paix étoit signée depuis quatre jours. Quel fruit pouvoit espérer d'une victoire le prince d'Orange ? & comment se laver du sang qu'il prodiguoit ? Le genre humain est-il donc le jouet de quelques illustres meurtriers ?

Dès que les Hollandois , en se séparant de leurs alliés , comme autrefois dans les négociations de Westphalie , furent assuré une paix si avantageuse , l'Espagne se hâta de conclure sans se mettre en peine de l'Empire. Elle abandonna la Franche-Comté , & presque toutes les villes conquises dans les Pays-bas , Valenciennes , Bouchain , Cambrai , Aire , Saint-Omer , Ipres , Menin , Cassel , Maubeuge , Charlemont , &c. Nouvelle preuve de la foiblesse de cette vaste monarchie.

Il fallut encore quelque tems pour s'accommoder avec l'empire , parce que la France vouloit qu'on rendit tout à la Suede. Les alliés du Nord refusoient d'y consentir. Mais l'empereur se détacha d'eux , & fit son traité le 5 février 1679 ,

Paix avec l'Espagne, qui perd beaucoup.

Paix avec l'empereur, l'électeur de Brandebourg & le Danemark.

conforme à celui de Munster, excepté en ce que la France eut Fribourg au lieu de Philisbourg. Dans le courant de la même année, l'électeur de Brandebourg & le Danemarck conclurent enfin. La Suede perdit fort peu de chose. Son roi Charles XI fut néanmoins si indigné de cette perte, qu'il en conserva toujours un vif ressentiment contre Louis XIV, dont il attendoit un zele plus généreux.

Conduite de la France à l'égard de la Suede son alliée. Selon M. l'abbé de Mably, (*) la France fit des fautes considérables, en traitant des intérêts de la Suede. » Premièrement elle ne devoit point faire » sa paix avec l'empereur, sans conclure en même tems celle de son allié, parce que le premier intérêt d'une » puissance dominante, qui a fait la » guerre avec succès, est de faire respecter, rechercher & aimer son alliance. » En second lieu, ayant imposé la loi à ses ennemis, elle devoit plutôt » renoncer à ses avantages, que de permettre que son allié fût obligé de » faire la moindre cession, parce qu'il » n'y a point de conquête qui vaille la » réputation d'être bon & généreux » ami. « Reste à savoir si ces principes

(*) Droit public de l'Europe.

XIV. É P O Q U E. 369

rigides étoient praticables, & si la Suede n'y auroit pas perdu davantage.

Par son traité avec Léopold, Louis s'obligeoit à rétablir le duc de Lorraine, mais en se réservant de garder Nanci & les grands chemins. Le duc aima mieux rester sans états, que de souscrire à de pareilles conditions. Nous verrons son fils Léopold, pere de l'empereur François I, rentrer en Lorraine par le traité de Riswick.

Le duc de
Lorraine
reste vo-
lontaire-
ment sans
états.

Fin du Tome huitieme.

T A B L E
DES MATIERES
CONTENUES

DANS CE HUITIEME VOLUME.

DOUZIEME ÉPOQUE.

H E N R I IV.

LES MAUX DE LA FRANCE RÉPARÉS
PAR UN BON ROI.

*Depuis l'an 1589 ; jusqu'au ministère du
cardinal de Richelieu , en 1524.*

CHAPITRE PREMIER.

HENRI IV en guerre avec les ligueurs.
— Il abjure le calvinisme , & la ligue
s'affoiblit , page 1

DROIT de Henri IV à la couronne. Ses belles
qualités. Obstacles dans sa religion. Le duc
de Mayenne , chef de la ligue. Bataille d'Ar-
ques & d'Ivry. Blocus de Paris. Excès de la

Sorbonne, du parlement, &c. Bonté excessive du roi pour les Parisiens. Alexandre Farnese délivre Paris. Triste situation de Henri. Invasion du duc de Savoie. Grégoire XIV soutient les ligueurs. Les Seize, à force d'attentats, s'attirent le châtiment. Henri assiege Rouen. Le duc de Parme lui fait lever le siege. Mort de ce grand général. Bouchage, deux fois capucin. La cour de Rome & Philippe II s'efforcent de faire élire un roi de France. Henri se plaint qu'on l'empêche de se convertir. Il se détermine tout-à-coup, & abjure le calvinisme. Cependant le fanatisme le poursuit encore. Crime de Jean Châtel. Bannissement des jésuites. La raison & le ridicule, employés utilement contre la ligue.

CHAPITRE II.

*ABSOLUTION du roi à Rome. —
Traité de Vervins. — Fin de Philippe
II. — Etat de l'Espagne & de l'empire,*

13

HENRI IV absous enfin par Clément VIII. A quelles conditions. Les chefs de la ligue, soumis après de nouveaux efforts. Henri fidele à toutes ses promesses. Evénemens de la guerre avec l'Espagne. Soumission de Mercœur. Les calvinistes inquiètent le roi. Edit de Nantes. Philippe II, las d'une guerre ruineuse. Henri traite séparément. Paix de Vervins. Mort de Philippe II. Son caractère. Sa tyrannie. Ses vastes entreprises, sans succès. Comment l'Espagne se trouve ruinée par les trésors de l'Amérique. Elle décline sensible-

Q vi

ment sous Philippe III. La branche impériale languissante sous Rodolphe II. Gebhard, électeur de Cologne, calviniste, déposé. Clément VIII s'approprie Ferrare & Gommachio.

C H A P I T R E I I I .

***L**A France commence à prospérer. —
Fin du regne de la reine Elisabeth.
— Son gouvernement sage, 23*

SULLI, digne ministre d'Henri IV. Amours du roi. Le ministre s'expose par zèle à une disgrâce. Guerre & paix avec le duc de Savoie, usurpateur de Saluces. Le maréchal de Biron, criminel obstiné, puni. Disgrâce & mort du comte d'Essex, favori d'Elisabeth. Mort d'Elisabeth. Point de guerres civiles sous son regne. Etendue que l'on donnoit alors à la prérogative. Tribunaux arbitraires. Comment Elisabeth suppléoit à la médiocrité des subsides. Elle étoit cependant chérie de ses sujets. Son projet d'abaisser la maison d'Autriche. Les trois royaumes réunis sous Jacques I. Combien ils ont gagné par l'industrie. Traité en faveur de la Hollande.



CHAPITRE IV.

FIN du regne de Henri IV. — Affaires de Venise , de Hollande & d'Espagne , 32

DIVERSES conspirations contre Henri IV. Il rappelle les jésuites , malgré Sulli & le parlement. En quoi on pouvoit craindre cette société. Théologiens , évêques , papes en disputes. La république de Venise brouillée avec Paul V , pour avoir usé de ses droits. Interdit sur la république. Henri IV médiateur. Affaires de Hollande. Maurice , prince d'Orange , soutient la guerre contre l'Espagne. Fameux siege d'Oitende. Les Spinola. Progrès admirables des Hollandois. Philippe III reconnoît leur indépendance. Les Maurisques bannis d'Espagne. Insolente cruauté des inquisiteurs. Suites de l'édit contre les Maurisques. On auroit pu les convertir , au lieu de les perdre. Projet d'une *république chrétienne* , par Henri IV. Il se ligue contre la maison d'Autriche. Moyens qu'il avoit pour réussir. Il est assailliné par Ravallac.

CHAPITRE V.

TABLEAU du gouvernement de Henri IV , & de l'administration de Sulli , 44

ÉTAT affreux de la France au commencement de ce regne. Qualités nécessaires au roi. Il se

faisoit adorer des troupes. Mais tout respiroit l'indépendance. Ce qu'il en coûta pour gagner les factieux. Sulli, nécessaire pour le gouvernement. Epuisement des finances. Assemblée de Rouen. Mauvais système qu'on y établit. Sulli surintendant. Combien il trouve de misère publique. Il examine & découvre tous les abus. Ses opérations & ses succès. Cabales contre lui. Le roi même contrarioit quelquefois ses vues. Ses principes, outrés sur certains objets. L'agriculture encouragée; point essentiel. Manufacture de soie. Causes de la ruine des états, selon Sulli. Enchaînement des bonnes mœurs & des bonnes loix. Puissance du prince, attachée au bonheur du peuple. Projet de réformer la justice. Suppression de charges. Henri vouloit établir l'ordre & la paix dans l'église. Trop d'obstacles s'y opposoient encore. La noblesse restreinte. Monumens utiles de ce regne. Il ne manqua que le temps.

C H A P I T R E V I.

DÉSORDRES, troubles & guerres civiles, dans les commencemens du regne de Louis XIII, 65

APRÈS la mort de Henri IV, tout annonce des malheurs. Le duc d'Epemon au parlement. Arrêt qui défère la régence à la reine. Concini & sa femme, tout-puissans. Conseil secret. Le système du dernier regne est renversé. Sulli quitte la cour. Il y reparut une fois, & fut tourné en ridicule. Révolte du prince de Condé. Etats-généraux assemblés

en 1614. Le clergé & la cour s'opposent à une bonne loi. Remontrances du parlement, mal reçues. Nouvelle révolte de Condé. On le trompe, & on l'arrête. Luynes en faveur, rival de Concini. Ils le font tuer. La maréchale d'Ancre, exécutée comme sorcière. D'où venoit la crédulité à la magie & l'astrologie. Fortune énorme de Luynes. Guerre & accommodement avec la reine mere. Les Huguenots, inquiétés, veulent établir une république. Siege de Montauban. Mort de Luynes. Suite de la guerre. Les rebelles récompensés.

CHAPITRE VII.

TROUBLES de l'arminianisme en Hollande. — Regne de Jacques I, roi d'Angleterre. — Ferdinand II opprime l'électeur palatin, & menace la liberté germanique, 70

LES dissensions religieuses, plus vives que jamais Arminius & Gomar en Hollande. Maurice d'Orange profite de la dispute pour perdre Barneveldt. Persécution étonnante. Les Hollandois ne laissent pas de s'agrandir. Caractere de Jacques I, roi d'Angleterre. Conjuraction des poudres. Vaines tentatives pour rétablir l'épiscopat en Ecosse. Jacques compromet l'autorité, à force de vouloir l'étendre. Il manque d'économie, & par-là enhardit le parlement. Somerset & Buckingham. Places rendues à la Hollande. Mouvements des Protestans de l'empire. Rodolphe II, dépouillé par son frere Mathias. Mort de

l'empereur. Sous Mathias, soulèvement des Bohémiens. Le mal s'accroît & se communique. Ferdinand II succède à Mathias, son cousin. Les Bohémiens le déposent. L'électeur Palatin accepte imprudemment cette couronne. Il perd la bataille de Prague. Ferdinand envahit le Palatinat, & écrase tout. Fautes de Jacques I. Les communes deviennent plus hardies. L'électorat du Palatin conféré au duc de Bavière. Le comte de Tilly fait trembler l'Allemagne.

CHAPITRE VIII.

CONJURATION de Venise. — Observations sur l'Espagne, 83

PHILIPPE III & le duc de Lerme. Conjuración Espagnole contre Venise. Noblesse offerte aux cultivateurs. Mort de Philippe III. Philippe IV gouverné par Olivares. Ordonnance pour remédier aux maux de l'Espagne. Il importe de réfléchir sur le dépérissement de ce royaume. Obstacles à la population, sur-tout de la part de l'inquisition. Obstacles à l'agriculture & au commerce intérieur. Sans commerce intérieur, l'agriculture devoit tomber. La chute de l'agriculture entraîne celle des manufactures. Mépris des Espagnols, pour la charrue, les arts & métiers. Leurs richesses étoient donc pour les étrangers. Fastes de la cour, opulence de l'église; états trop éloignés & mal administrés. Despotisme & ignorance. La Hollande prévaut sur l'Espagne.

TREIZIEME ÉPOQUE.

MINISTÈRE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

ABAISSEMENT DE LA MAISON
D'AUTRICHE. — LE PARLEMENT
D'ANGLETERRE FAIT LA LOI AU
SOVERAIN.

*Depuis l'an 1624, jusqu'au commence-
ment du regne de Louis XIV.*

CHAPITRE PREMIER.

*P*REMIÈRES années du ministère du
cardinal de Richelieu. — Prise de la
Rochelle. — Cabales & révoltes, 93

Idée générale de cette époque. Comment Richelieu parvient au ministère. Grandes vues politiques ; mais point d'économie. Négociations pour le mariage du prince de Galles avec une infante. L'Angleterre s'allie avec la France. Mort de Jacques I. Bill remarquable. Affaire de la Valteline. La France la finit avec vigueur. Ligue avec la Hollande. Paix avec les Huguenots. Richelieu outragé, mais ferme dans ses projets. Buckingham

arme l'Angleterre en faveur des Huguenots. Richelieu assiège la Rochelle. Siege mémorable. La ville se rend au bout de onze mois. Combien cette conquête fut difficile. Paix avec les Calvinistes, qui conservent la liberté de religion. Guerre de Mantoue, glorieuse à la France. Les deux reines s'efforcent de perdre Richelieu, inutilement. Il se venge sur Marillac, & même sur la reine mere. Révolte de Gaston. Montmorenci décapité.

CH A P I T R E II.

FERDINAND II révolte les Allemands par son despotisme. — Etat du Nord.
 — Gustave-Adolphe uni à la France,
 — Evenemens de cette guerre, jusqu'en 1635, 105

COMBIEN Ferdinand II s'étoit rendu redoutable à l'Allemagne. Christian IV lui fit quelque tems la guerre. Mansfeld. Tilli. Wallstein. Paix avec le Danemarck. Nouveaux coups du despotisme de Ferdinand. Edit contre les Protestans. Les états se raniment pour la liberté. Exécutions dans l'Empire. Diete de Ratisbonne, contraire à l'empereur. Mécontentement pour l'édit de restitution. Depuis Gustave Vasa, rien d'intéressant dans le Nord. En Suede, Eric déposé. Jean, catholique sans succès. Sigismond déposé pour zèle de catholique. Charles IX, pere de Gustave-Adolphe. Révolutions en Russie. Plusieurs faux Démétrius. Commencemens

glorieux de Gustave-Adolphe. Motifs qui le portent à la guerre contre Ferdinand. Traité de la France & de la Suede. Grandes qualités de Gustave. Succès étonnans de sa première campagne. Les Protestans , unis à lui après un refus. Seconde campagne. Tilli tué. Il avoit terni sa gloire à Magdebourg. Wallstein repousse les Suédois. Bataille de Lutzen , où périt Gustave. Il goûtoit la doctrine de Grotius. Rejouissances honteuses pour la mort de ce héros. Rivalité de l'électeur de Saxe & d'Oxenstiern. Conspiration & mort de Wallstein. Les Suédois défaits à Nordlingue. Richelieu leur envoie des troupes. Les Catholiques zélés faisoient un crime de cette guerre. Traité de Prague entre l'électeur de Saxe & l'empereur. Les Protestans y accèdent , après de grandes plaintes. La France cede l'Alsace à Weimar. Le duc d'Orléans , ligué avec le duc de Lorraine. Ce dernier puni. Mariage de Gaston , cassé.

CHAPITRE III.

LA France en guerre avec toute la maison d'Autriche. — Révolutions en Catalogne & en Portugal , 121

DESSEIN d'attaquer toute la maison d'Autriche. L'Espagne étoit humiliée par la Hollande. Frédéric-Henri , stathouder. Ligue avec les Hollandois. Déclaration de guerre à l'Espagne. Edits burfaux , qui ne valent pas l'économie. Première campagne , où la France n'a point de succès. Les Espagnols dans le

royaume. Sieges de Dole & de Saint-Jean-de-Lone. Cabales contre Richelieu. Intrigues du pere Caussin. Les jésuites suspects au cardinal. Suite de la guerre. Procès du duc de la Valette. Mort de Ferdinand II. Election de Ferdinand III. Evénemens de guerre en Allemagne. Bataille de Rheinfeld. Flottes Hollandoises victorieuses de l'Espagne. La Catalogne vexée secoue le joug espagnol. Philippe IV perd le Portugal. Le duc de Bragance, roi sans effusion de sang. Comment cette nouvelle parvient à Philippe. Conspiration à Naples. Prise de Turin par le comte d'Harcourt. Prise d'Arras. Piccolomini sauve Vienne. Négociations de mauvaise foi, infructueuses. L'alliance est renouvelée entre la France & la Suede. Préliminaires de la paix de Westphalie. Torstenson, général Suédois.

CHAPITRE VI.

FIN du cardinal de Richelieu & de Louis XIII,

133

LE cardinal de Richelieu, détesté. Révolte du comte de Soissons, &c. Il donne Cinqmars pour favori au roi. Cinqmars conjure la perte du ministre. On ne douta pas du succès, lorsque tout change au gré de Richelieu. Procès de Cinqmars & de Thou. Gaston & le duc de Bouillon, peu punis. Paroles du roi & du ministre. Mort de Richelieu. Mort de Louis XIII. Malheur qui suit l'ambition.

CHAPITRE V.

*R*EGNE de Charles I en Angleterre,
jusqu'à la guerre du parlement, 139

IDÉE générale de ce regne. L'imprudence de Jacques I avoit jetté les sémences des troubles. Charles I indispose le parlement. Démarches violentes, soutenues avec foiblesse. Second parlement, où les communes montrent plus de hardiesse. Pétition de droit fatale à la prérogative. Défense de payer un droit établi. Le roi casse le parlement, & veut s'en passer. Taxe des vaisseaux. Procès d'Hambden à ce sujet. Fanatisme des Puritains. Charles, théologien entêté, est favorable à l'épiscopat, & gouverné par Laud de Cantorbery. Cérémonies de Laud, que le roi veut établir en Ecosse. Le *covenant*, ou ligue des Ecossois. Charles leur fait la guerre. Il convoque le parlement, & le casse. Fausles démarches de ce prince. Quatre parlemens cassés. Cinquieme parlement. Les communes font la loi. Procès du comte de Strafford. Charles l'abandonne aux factieux. Sort de Laud. Le parlement tout-puissant. Il congédie & récompense l'armée d'Ecosse. Les Irlandois fanatiques & séditions. Ils massacrent les Protestans. Le roi demande le secours du parlement contre ces rebelles. Mouvemens séditions des Anglois.



C H A P I T R E V I.

*G*UERRE civile contre Charles I. — Il
meurt sur un échaffaud, 152

LE roi va accuser lui-même cinq membres du parlement. On l'insulte. Le parlement dispose des places militaires. Manifestes avant la guerre civile. Modération du roi. Forces des deux partis. Evénemens de la guerre. Les Ecoïlois se déclarent en fanatiques pour le parlement. Treve avec l'Irlande. Parlement d'Oxford. Les Indépendans. Cromwel, distingué parmi eux. Acte de renoncement à soi-même ; favorable à l'ambition de Cromwel. Réforme de l'armée. Charles vaincu à Naseby. On publie ses lettres à la reine. Il va se livrer aux Ecoïlois , qui le vendent. L'armée l'enleve , & asservit le parlement. Cromwel médite la mort du roi. Offres de ce prince rejetées. Les Ecoïlois veulent le défendre , & sont vaincus. Le parlement réduit par force aux indépendans. Procès de Charles I. On déclare que toute l'autorité est dans le peuple. Le roi devant ses juges. Il est condamné & exécuté. Ce regne est une grande leçon pour les princes & pour les sujets.



CHAPITRE VII.

OBSERVATIONS sur le gouvernement
& les mœurs ; la religion & l'église ;
les sciences & la littérature, 165

I.

**PROGRÈS DU GOUVERNEMENT MO-
NARCHIQUE , PARTICULIÈREMENT
EN FRANCE.**

SUIVRE le progrès des gouvernemens. La monarchie françoise en particulier. Cet examen n'a rien que d'utile. Quelle étoit l'autorité de Clovis. Terres du domaine , distribuées aux officiers. Assemblées nationales : influence du prince. Point de justice , par conséquent beaucoup de violences. Christianisme des Francs , plein de superstitions funestes. Mélanges dangereux du sacré avec le profane. Cause de révolution , sous la première race. Charlemagne réformé l'état. Son ambition fut un obstacle : Indépendance du clergé après Charlemagne. Usurpations des seigneurs , & gouvernement féodal. Maux qui en résultent. Fin de la seconde race. Hugues Capet réunit le duché de France à la couronne. Hérité de la couronne. La croisade , utile à Philippe I. Etablissement des communes municipales. Progrès de la justice royale. Le droit romain devient très-utile à la couronne. Puissance législative dans

saint Louis. Autorité des jurifconsultes. Comment ils contribuent au progrès de l'autorité royale. Admission du tiers-états aux états-généraux. Diminution de la puissance ecclésiastique. Malheurs du roi Jean. Charles V recouvre l'autorité. Elle tombe sous Charles VI ; mais pour se relever bientôt. Armée subsistante , & taille perpétuelle sous Charles VII. Louis XI se rend absolu. Ses successeurs sont vraiment monarques. Point d'états-généraux sous François I. Le gouvernement se rétablit sous Henri IV. Gouvernement du cardinal de Richelieu. Ses excès d'autorité. Semences de révolte qu'il laisse après lui. Toutes les monarchies ont eu à-peu-près les mêmes degrés.

I L

GOVERNEMENT DES SUISSES ET DE LA HOLLANDE.

La tyrannie amène la liberté. Naissance de la liberté helvétique. Bonheur des Suisses, fondé sur les mœurs. Ils n'ont rien à craindre. Unis & paisibles , malgré la différence de religion. Qu'ils se garantissent de la corruption. La Hollande a changé de mœurs. Vices intrinsèques de son gouvernement. Stathoudérat. Ses droits excessifs. Les premiers stathouders furent citoyens. Révolution dans le statoudérat. Les Hollandois exposés par leurs mœurs. Coup-d'œil sur les autres républiques.

III.

RÉVOLUTIONS DANS LES MŒURS.

Influence réciproque des mœurs & des gouvernemens. Les croisades commencerent un changement de mœurs. La chevalerie l'augmenta. L'amour, grand ressort de la chevalerie. Les poètes inspirent la galanterie. Les femmes polissent les mœurs ; mais avec beaucoup d'inconvéniens. Corruption venue d'Italie. Vices de la cour. Le fanatisme maintient l'atrocité des anciennes mœurs. Peu de luxe encore & d'étude parmi la noblesse. Coutume enracinée des duels. La défense ne servit qu'à les multiplier. Il falloit une nouvelle révolution dans les mœurs. La France y étoit plus propre que le reste de l'Europe.

I V.

DÉCLIN DU POUVOIR DE LA COUR
DE ROME.

La cour de Rome, peu reboutable. Urbain VIII avoit pourtant agrandi l'état. Castro enlevé aux Farneses. Richelieu brouillé & racommodé avec le pape. Préjugés ultramontains dans le clergé de France. Le cardinal du Perron. Serment des évêques pour le concile de Trente. Richer persécuté par Richelieu. Réflexion utile pour les esclaves des préjugés. Progrès & chute des préjugés de religion. Bons livres condamnés, parce qu'ils déplaisoient à Rome. Contrariété des jugemens sur les livres, digne de réflexions. La cour de Rome s'occupe de titres. Requête des cardi-

Tome VIII.

R

naux pour l'éminence. Dispute singulière des capucins avec les autres franciscains. Bulle à ce sujet.

V.

THÉOLOGIE. CASUISTES. DISPUTES
FUNESTES.

La théologie scholastique du tems d'Erasme. Les Protestans font renaitre de meilleures études. Cependant la mauvaise scholastique se perpétua. De-là de funestes discordes. Disputes violentes sur la *Conception immaculée*. Les jésuites, contre les dominicains. Systèmes sur la grace. Molina, & la science moyenne. Congrégations de *Auxilius*. Prédiction d'Henriquetz, jésuite, contre le molinisme. Affaire de Baius. Embarras des docteurs de Louvain. Le livre de Jansénius renouvelle la dispute. On dénonce sa doctrine, & Innocent X la condamne. Les cinq propositions. Les jansénistes abusoient de l'autorité. Leurs adversaires manquoient de sagesse. Théologie morale. Comment autrefois on enseignoit la morale. Les scholastiques la défigurent. Pourquoi les casuistes se multiplièrent. Distinction des péchés en mortels & véniels. Relâchement, fruits de la doctrine des casuistes. Ils mirent tout en problème. Probabilisme. Morale des anciens philosophes plus pure. Les jésuites s'égarent dans cette carrière. Létres provinciales. Excès des rigoristes. Maux qui résultent de la contrariété des décisions. L'esprit de contention, même parmi les missionnaires. Presque toutes les querelles de religion, nées dans le cloître. Multiplication des ordres religieux au seizième siècle.

VI.

SCIENCES ET LITTÉRATURE.

EN quoi consista long-tems la science. La philosophie n'étoit qu'absurdités. Commencement des vrais philosophes. François Bacon. Descartes. Sa methode. Ses erreurs. Gassendi. Galilée. Son télescope, & ses découvertes en astronomie. Persécutions attachées à la science. L'inquisition poursuit Galilée. Décret mémorable des inquisiteurs. Ce décret est une bonne leçon. Le cardinal Bentivoglio, pour le philosophe. Autres découvertes de Galilée. Torricelli. Le microscope; la pesanteur de l'air. Toutes les sciences vont faire des progrès. Pédanterie encore trop commune. Services des erudits. Blondel & les juriconsultes françois. Mauvais goût en Italie & en Espagne. Shakespear & Milton. Le cardinal de Richelieu anime la littérature. Balzac & Voiture. Malherbe. Pierre Corneille. La langue est presque fixée. Préjugés toujours subsistans. Procès d'Urbain Grandier. Les belles-lettres devoient précéder les sciences. Beaux-arts.



 QUATORZIEME ÉPOQUE.

 L O U I S X I V .

LIVRE PREMIER.

*Depuis l'avénement de Louis XIV
en 1643 , jusqu'à la guerre de
1667.*

CHAPITRE PREMIER.

CONTINUATION de la guerre contre
la maison d'Autriche. — Traité de
Westphalie en 1648, 254

L'EUROPE agitée de troubles & de guerres.
Anne d'Autriche , régente en France. Le car-
dinal Mazarin , premier ministre. Les détails
militaires seroient infinis & superflus. Minis-
tere d'Espagne. Les Espagnols pénètrent en
France. Le grand Condé , vainqueur à Rocroi.
Il prend Thionville , & passe en Allemagne.
Bataille de Fribourg. Autres expéditions.
Turenne est battu à Mariendal. Bataille de
Nordlingue. Prise de Dunkerque. Bataille
de Lens en 1648. Guerre en Italie , occa-
sionnée par les Barberins. Philippe IV accablé
de la guerre. Il fait la paix avec la Hollande,

qui abandonne la France par politique. Soulevemens à Naples & en Sicile. Le duc de Guise proclamé doge. Mauvais succès de son entreprise. Les Napolitains incapables de liberté. Négociations de Westphalie. Intérêts qui en retardoient la conclusion. Campagne fatale aux Impériaux. Traité de Westphalie. Satisfactions pour la France ; la Suede ; le Brandebourg ; les ducs de Meckelbourg ; les ducs de Hannover ; le landgrave de Hesse-Cassel ; Palatin , huitieme électorat ; Suisses ; états de l'Empire. Réglemens sur la religion dans l'Empire. Gouvernement public de l'Empire. Rome & l'Espagne opposées au traité. La France & la Suede ont établi le droit germanique. Ce qui contribue le plus au succès. La liberté germanique , peu connue au peuple.

CHAPITRE II.

GUERRE civile en France contre le cardinal Mazarin. — Suite de la guerre avec l'Espagne , 272

HAINE contre le cardinal Mazarin. Mauvais état des finances. Emeri , surintendant. Edits burfaux. Arrêt d'union cassé , & le ministre tourné en ridicule. Occasion des barricades. Le coadjuteur de Paris , chef de révolte. La Fronde. Ridicule & galanterie dans la guerre civile. Princes arrêtés. Le parlement bannit Mazarin. Il revient , & l'on met sa tête à prix. Arrêt contre le grand Condé. Condé & Turenne l'un contre l'autre. Fin de la Fronde. Mazarin triomphant. Les *petits-maitres*. Avantages des Espagnols pendant la guerre

R iij

civile. Turenne sauve Arras. Traité de la France avec Cromwel. Suite de la guerre. Bataille des Dunes , gagnée par Turenne ; prise de Dunkerque.

C H A P I T R E III.

*RÉPUBLIQUE d'Angleterre , sous
Cromwel , 283*

DIFFÉRENCE de la guerre civile en France & en Angleterre. Portrait de Cromwel. Il subjugué les Irlandois : ensuite les Ecoissois. Charles II en Ecosse. Bataille de Dumbar. Bataille de Worcester. Fuite du roi. Cromwel , général en chef. République Angloise. Acte de navigation. Guerre avec la Hollande. Cromwel chasse le parlement. Il en établit un autre , & le casse. On lui donne le titre de *Protecteur*. Nouveau parlement subjugué. En opprimant l'état , Cromwel le fait respecter. Conquête de la Jamaïque. Blake , grand homme. Mazarin flatte baslement Cromwel. Parlement docile. Cromwel refuse la couronne. Pensée de Voltaire à ce sujet. Inquiétudes & mort du protecteur. Singularités de cet homme extraordinaire. Sa tolérance pour les déistes. Les Quakers , d'abord fanatiques. Court protectorat de Richard Cromwel , & son abdication. Le *Rump* , fantôme de Parlement. Malheureux état de l'Angleterre. Impôts sous Cromwel. On desire le rétablissement de la royauté.

CHAPITRE IV.

REGNE & abdication de Christine reine de Suede, 297

OBJET de ce chapitre. Commencemens du regne de Christine. Grotius en France & en Suede. Goûts de Christine, qui hâtent la paix de Westphalie. La cour pleine de savans. Descartes y meurt. Les Suédois mécontents des fantaisies de la reine. Christine ne veut point se marier. Elle désigne le comte Palatin pour son successeur. Michon & Pimentel, favoris de Christine. L'ennui la fait abdiquer en 1654. Sa lettre à Chanut, ambassadeur de France. Autre lettre au grand Condé. Ses sentimens, peu dignes d'éloges. Son départ & son abjuration. Ses deux voyages de France. Meurtre de son grand-écuyer. Ses deux voyages en Suede. Elle fut peu considérée à Rome.

CHAPITRE V.

PAIX des Pyrennées, en 1659, & d'Oliva, en 1660. — Restauration de la monarchie Angloise. — Mort du cardinal Mazarin, 307

APRÈS la mort de Ferdinand III, interregne. Louis XIV sur les rangs pour l'Empire. Election de Léopold. Alliance du Rhin. Négocia-

tions de paix avec l'Espagne. Mazarin & du Haro à l'isle des Faïsans. Traité des Pyrénées. Mariage de l'infante , qui aura de grandes suites. Après la mort de Charles X , traité d'Oliva. Pouvoir absolu , accordé au roi de Danemarck Frédéric III. Ce pouvoir employé avec sagesse. Révolution subite en Angleterre. Le conseil militaire s'étoit emparé du gouvernement. Monk fait assembler un parlement libre. Rétablissement de la monarchie. Charles II monte sur le trône. Procès de quelques républicains. Tout s'arrange au gré du roi. Deux grands défauts de Charles. Faute d'économie , il vend Dunkerque. Mort de Mazarin. Etablissement de sa famille. Les traités de paix font sa gloire. S'il faut de grands talens à un ministre.

C H A P I T R E VI.

LOUIS XIV se fait respecter au dehors , & fait fleurir son royaume.
— Affaires de l'Europe , jusqu'en
1667 , 319

Louis XIV sembloit peu capable de gouverner. Il gouverne cependant. Colbert , successeur de Fouquet pour les finances. Défauts du roi. Il force l'Espagne de reconnoître la supériorité de sa couronne. Affaire du duc de Créquy à Rome ; humiliation du pape : Traité de Pise en 1664. L'Europe avoit à craindre Louis. Traité singulier avec le duc de Lorraine. Travaux à Dunkerque. Secours donnés à Léopold contre les Turcs. Secours

donnés au Portugal contre l'Espagne. Guerre entre l'Angleterre & la Hollande. Louis pour les Hollandois. Marine de France. Calamités en Angleterre. Traité de Bréda. Clarendon injustement sacrifié par Charles II. Avantages du gouvernement François sur l'Anglois d'alors. Colbert rétablit les finances. Le parlement forcé d'obéir. Commerce florissant. Abus que Colbert ne put réformer. Exportation des grains. Questions sur cet objet. Ouvrages publics. La législation rectifiée , mais imparfaitement. Académies. Récompenses littéraires. Fêtes de Versailles. Grands poètes. Louis , flatté , doit faire des fautes.



É P O Q U E.
D E L O U I S X I V .

L I V R E S E C O N D .

*Depuis la guerre de 1667 , jusqu'à
celle de 1688 , après la ligue
d'Augsbourg.*

C H A P I T R E P R E M I E R .

C O N Q U Ê T E S de la Flandre & de la
Franche - Comté. — Triple alliance.
— Paix d'Aix-la-Chapelle. — Siege
de Candie par les Turcs , 334

P H I L I P P E IV avoit mal gouverné l'Espagne.
Commencement du regne de Charles II. Le
pere Nitard , maître du gouvernement :
Prétentions de Louis XIV sur le Brabant.
Ecrits de part & d'autre. Maxime sur l'au-
torité souveraine. Louis trop disposé à la
guerre. Traité secret pour le partage de la
succession d'Espagne. Conquête de Flandre.
Conquête de la Franche-Comté. Conduite
du roi à l'armée. Trop de luxe. L'Espagne
reconnoît l'indépendance du Portugal. A-
phonse VI (l'Impuissant), détrôné. Triple
alliance pour arrêter Louis. Démarche hardie

de Wit. Van-Beuning mortifie la hauteur du roi. Traité d'Aix-la-Chapelle. Le P. Nitard révolte don Juan d'Autriche. Ce jésuite perd sa place. Boucaniers ou flibustiers redoutables à l'Espagne. Leur entreprise sur Porto-Bello. Prospérité de la France. Un roi de Pologne (Catinir) y vient être abbé. Secours envoyés à Candie. Les Turcs prennent cette place.

CHAPITRE II.

GUERRE avec la Hollande pour de mauvaises raisons. — Louis XIV la réduit aux extrémités en 1672. — Mouvements de l'Europe contre lui. — Il perd bientôt ses conquêtes , 345

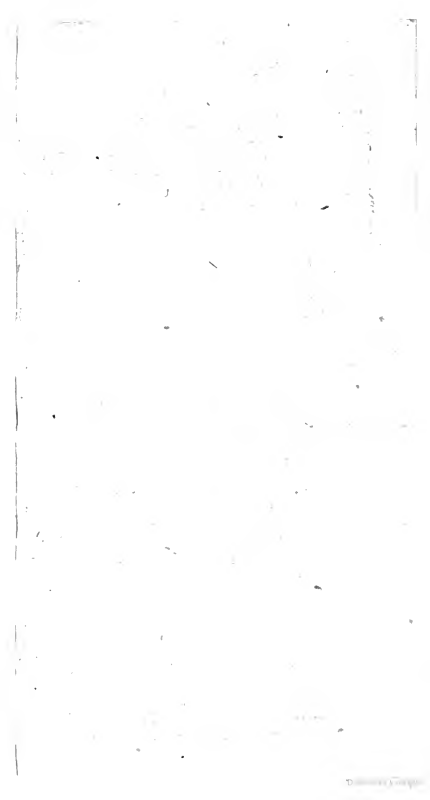
LOUIS veut se venger des Hollandois. Ses mesures. Situation critique du roi d'Angleterre. La cabale , nouveaux ministres. Louis engage Charles II dans une ligue. L'empereur, l'Allemagne & la Suede abandonnent la Hollande. Prétextes pour la guerre. Deux partis dans la république. De Wit avoit négligé les troupes de terre. Passage du Rhin. Trois provinces conquises d'abord. Bataille de Solebay. La Hollande sur le point de périr. Elle demande la paix. Conditions intolérables. Désespoir. Massacre des de Wit. Guillaume , stathouder. On perce les digues pour se submerger. L'Europe remue en faveur de la Hollande. Fautes du conquérant , qui suit un mauvais conseil. Il commence à perdre ses avantages. Sévérité injuste de Louvois. On évacue les conquêtes. Les Anglois inquiètent Charles II. Serment du Test. Charles fait la paix avec la Hollande.

CHAPITRE III.

SUITE de la guerre de Hollande , devenue presque générale. — Louis XIV est triomphant. — Il impose les conditions de paix à Nimegue en 1678 , 357

PRESQUE toute l'Europe contre Louis. Il s'empare encore une fois de la Franche-Comté. Sujets d'animosité en Allemagne. Turenne dévaste le Palatinat. Bataille sanglante & inutile de Senef. Dernieres campagnes de Turenne. Il a en tête le général Montécuculli. Il est tué. Campagnes du maréchal de Créquy. Confusion dans les événemens militaires. Révolte en Sicile contre l'Espagne. Valenzuela , mauvais ministre espagnol. Ruyter & Duquesne vers la Sicile. Messine évacuée en 1678. Conquêtes de Louis en Flandre. Prise de Valenciennes , plus remarquables. Boileau & Racine , historiographes flatteurs. Le prince d'Orange malheureux à la guerre. Il est battu à Cassel par le duc d'Orléans. Pertes de la Suede. Négociations de Nimegue. Paix avec la Hollande séparément. Bataille de Mons après le traité. Paix avec l'Espagne , qui perd beaucoup. Paix avec l'empereur , l'électeur de Brandebourg & le Danemarck. Conduite de la France à l'égard de la Suede , son alliée. Le duc de Lorraine reste volontairement sans états.

*Fin de la Table des Matières du
huitième Volume.*



Chapman

91

